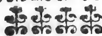


SERMONS
DU PERE CHEMINAIS,
DE LA COMPAGNIE DE JESUS.

TOME TROISIE'ME.

SECONDE EDITION.

Ex Bibliotheca Sr. Severini et [illegible]



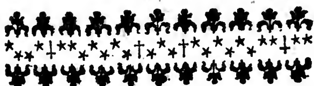

Sur l'Imprimé

A PARIS,

Chez GEORGE & LOÜIS JOSSE, ruë saint Jacques, à la Couronne d'épines.

M. DC. XCIII.

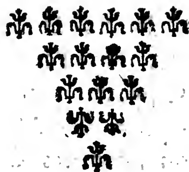
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



AVERTISSEMENT.

VOICY la ſuite des Sermons du Pere CHEMINAIS, qu'on a crû devoir donner encore au Public. Quoy que quelques uns de ces Diſcours n'ayent pas toute l'étenduë des autres, parce qu'ils ont été faits pour des Aſſemblées, ou pour des Cérémonies qui n'en demandoient pas de plus longs, ils ne manquent ni d'onction, ni de force. On y trouvera

le caractere & tout l'esprit de cét excellent Prédicateur ; & il y a lieu d'esperer qu'ils ne seront pas moins bien receûs que l'ont été les premiers.





SERMONS
CONTENUS
DANS LE TROISIE'ME TOME.



Permiſſion du Reverend Pere Provincial.

JE ſouſſigné Provincial de la Compagnie de JESUS en la Province de France, permets d'imprimer un Livre qui a pour titre, *Sermons du Pere Cheminais, de la Compagnie de JESUS, Tome troiſiéme*, que trois Theologiens de nôtre Compagnie ont leû & approuvé. En foy de quoy j'ay ſigné la préſente Permiſſion. A Paris le 24. de Novembre 1691.

LOÜIS GENEVRAY.

SERMON



SERMON
SUR
LA VIGILANCE CHRE'TIENNE.

Ductus est Jesus à Spiritu in desertum, ut tentaretur à Diabolo.

Jesus-Christ fut conduit par l'Esprit dans le desert pour y être tenté du Diable. En S. Matth. Chap. 4.



UEL est cet Esprit qui condnit aujourd'hui le Fils de Dieu dans le desert? C'est répond S. Thomas, l'Esprit Saint qui choisit ce champ de bataille, pour y commettre JESUS-CHRIST avec le Princes des Ténebres. Combat que le Fils de Dieu ne devoit

pas refuser, pour quatre raisons importantes qu'en apporte ce saint Docteur. Car en premier lieu, il étoit juste que comme J. C. étoit venu vaincre nôtre mort par la sienne, c'est-à-dire, ôter à cet objet de terreur ce qu'il avoit de plus formidable pour les hommes;il en usât de même à l'égard de nos tentations; & qu'en triomphant du Demon, il affoiblit ce fort armé qui se prévaloit de la foiblesse de ses adversaires. En second lieu, il étoit de la sagesse & de la bonté du Fils de Dieu, de nous inspirer une défiance salutaire de nous-mêmes, & une vigilance continuelle dans la voye du salut: or pouvoit-il mieux nous faire entrer dans ces sentimens, qu'en nous faisant connoitre par son propre exemple, que la sainteté la plus éminente ne nous exempte pas de la tentation: que le lieu le plus reculé du monde ne nous met pas hors des atteintes de nôtre ennemi, & que l'objet en apparence le moins capable de nous toucher, peut devenir entre les mains du Demon le funeste

inſtrument de nôtre perte. En troiſiéme lieu, il êtoit de la bienſéance, que Jesus-Christ nous mettant en teſte un ſi redoutable ennemi, il nous apprit par ſon exemple à en ſoûtenir les attaques, à en découvrir les embûches, pour ne nous pas laiſſer vaincre par ſa violence, ni ſurprendre par ſes artifices. Il falloit en dernier lieu, que dans un combat auſſi inégal que celui-là, le Sauveur du monde raſſurat nos eſprits contre la crainte d'être vaincus, par l'eſperance d'une puiſſante protection : or pouvoit-il nous la rendre plus favorable, cette protection ſi neceſſaire, qu'en voulant bien éprouver lui-même les forces du Tentateur, pour régler ſur le beſoin que nous aurions, le ſecours qu'il nous prépare, & daignant s'abaiſſer juſqu'à nos foibleſſes, pour ſe rendre par-là plus ſuſceptible des ſentimens de compaſſion : *Non enim habemus Pontificem, qui non poſſit compati infirmitatibus noſtris, tentatum autem per omnia.* Heb. c. 4

C'eſt donc en faveur des hommes

que Iesus Christ veut-être aujourd'hui tenté dans le desert : c'est pour nous apprendre l'art de combattre le seul veritable ennemi que nous avions, & pour arrêter le progrés qu'il fait dans le monde à la honte du Christianisme. Leçon importante pour tous les états, & pour toutes les conditions de la vie, puisqu'il n'est point d'âge, ni de profession, où l'homme n'ait plusieurs combats à soûtenir contre les ennemis de son salut. Tâchons, mes chers Auditeurs, d'en profiter, & implorons les lumieres du Saint Esprit par l'entremise de Marie, en lui disant avec l'Ange, *Ave*.

QUAND le Fils de Dieu nous instruit dans l'Evangile de la méthode que nous devons observer pour combattre sans peril, & pour vaincre infailliblement: il reduit toutes ses instructions à deux devoirs essentiels, où sont contenus tous les autres : *Vigilate & orate, ut non intretis in tentationem*; veillez,& priez, afin de ne succomber pas à la tenta-

Matt. c. 10.

tion. Pourquoy cela ? parce que ces deux devoirs renferment toute l'œconomie de la grace & de la liberté de l'homme, qui doivent concourir enſemble pour ſurmonter la tentation. La premiere nous atire du ciel le ſecours dont nous avons beſoin pour combattre, & la vigilance nous met en état de nous ſervir avantageuſement de ce ſecours ; mais dés que nous manquons à l'un de ces deux devoirs, il faut par une ſuite neceſſaire que l'autre demeure inutile, & ſans effet.

Vous priez, dites-vous, & dans la faveur de vos prieres vous demandez à Dieu de bonne foi la victoire d'une tentation importune, qui vous tourmente depuis long-temps. Iuſques là vous marchez dans les voyes du Seigneur, & rien n'eſt plus loüable que vôtre zéle : mais en priant, vous manquez de vigilance, & vous attendez tout de la grace ; en cela vous vous abuſez, & vous ne ſatisfaites pas à l'étroite obligation que Ieſus - Chriſt vous impoſe, de veiller ſur vous-même au

même temps que vous priez. Je veille, me direz-vous, & je n'omets aucun remede, quelque violent qu'il puisse être, pour me fortifier contre la tentation; c'est satisfaire à une partie de ses devoirs: mais pour les remplir parfaitement, il faudroit joindre à la vigilance la priere que vous omettez *Vigilate,& orate*. Prier sans veiller, c'est présumer de la grace,& se flatter d'une esperance chimerique de vaincre sans combattre l'ennemi, veiller sans prier; c'est présumer de ses propres forces, & s'exposer temerairement au peril de succomber à la tentation: prier sans veiller,c'est compter sur un secours, ou que nous n'aurons pas; ou que nous rendrons inutile; veiller sans prier, c'est compter sur un secours trop foible pour nous soûtenir & trop exiger d'une nature aussi corrompuë que la nôtre. Ces deux considerations nous obligeront à joindre, suivant le conseil du Fils de Dieu,la vigilance à la priere, *Vigilate,& orate*; ce sont les deux partie de ce discours, & le sujet de vos attentions.

JE remarque trois devoirs de la vigilance Chrêtienne, sans lesquels il est impossible que la priere que nous faisons à Dieu nous obtienne les secours necessaires pour vaincre la tentation. Il faut en premier lieu, connoitre son ennemi, & pour cela examiner tous les mouvemens de notre cœur, avoir les yeux toûjours ouverts sur nôtre conduite, & s'appliquer à ce meur & juste discernement des esprits, que le Seigneur n'accorde qu'à ces ames soigneuses & timorées qui le cherchent en verité. En second lieu, quand on est assez éclairé pour connoitre l'ennemi, il faut savoir l'art de se défendre; s'il est plus à propos de resister en fuyant, qu'en combattant; si la retraite en certains temps & en certains lieux n'est pas un parti plus seur pour nous, qu'un combat inégal & perilleux. Enfin quand nous sommes pleinement instruit de la maniere de nous défendre, la vigilance nous y doit préparer, & nous doit révetir de ces armes spirituelles que l'Apôtre nous ordonne de prendre,

I. PARTI.

pour soutenir tous les efforts de l'Esprit tentateur ; sans cela , quelque priere que nous fassions à Dieu, nous nous abusons , & nous nous flattons d'une vaine espérance de vaincre les ennemis de nôtre salut. Voilà la cause veritable de nôtre langueur , & du peu de succez que nous avons dans cette milice sainte où nous engage la profession Chrétienne , Examinons ces reflexions , Messieurs, & tâchons de nous bien disposer à repousser toutes les ataques , ausquelles nous nous trouvons sans cesse exposez.

Vous priez , & vous ne veillez pas ; votre priere , mon cher Auditeur , vous devient inutile , ou méme préjudiciable. Pourquoy ? c'est parce que ne veillant pas , vous ne voyez pas les piéges que vous tend votre ennemi , & que toutes vos prieres ne servent qu'à vous inspirer une vaine confiance , qui vous empêche d'appercevoir l'abisme où le Demon peu à peu vous conduit. En effet , Messieurs , tel est l'aveuglement de notre esprit , & l'igno-

rance ou nous sommes des bien & des maux veritables, que nous comptons nos vices mêmes au nombre de nos vertus. La passion donne à nos desordres des couleurs si belles; nostre humeur qui nous gouverne, nous fait entrer si naturellement dans les sentimens de la passion? nos amis qui nous flattent, la secondent & la fortifient si avantageusement; tout conspire si fort à nous égarer, que sans une extrême vigilance il est impossible de ne se pas laisser surprendre.

Tel par le malheur de sa naissance, ou par la prévention d'un esprit opiniâtre, se trouve engagé dans l'erreur, qui touché d'une fausse compassion pour ses Peres, demende à Dieu qu'il les éclaire, & qu'il les fortifie lui-même dans sa Religion. Tel outré du ressentiment d'une injure qu'il a reçûë, regarde sa vengeance comme une action si juste & si équitable, qu'il s'efforce par ses vœux & par ses prieres d'interesser le ciel à l'exécution de son crime. Celui-ci que l'amour impur tient asservi depuis long-temps sous des

chaînes invisibles, & dont le cœur a déja reçû mille atteintes mortelles, demande à Dieu qu'il le conserve dans des sentimens qu'il envisage comme les effets d'une amitié honneste, ou d'une charité Chrétienne. Celuy là se trouvant chargé d'un grand nombre d'enfans qu'il ne veut, ou qu'il ne peut pourvoir dans le Monde, se persuade que c'est par un pur mouvment de pieté qu'il les veut consacrer à Dieu, le conjure de les vouloir accepter, & force ensuite la victime d'aller à l'Autel présenter un sacrifice que Dieu desavouë. L'un élevé au-dessus du vulgaire, & constitué en Dignité, exerce impunément son humeur tyrannique & imperieuse, sous prététexte de faire observer la Loi, & demande à Dieu qu'il augmente son équité chimerique, & qu'il autorise cette humeur impitoyable à l'égard des malheureux. L'autre est venu par une infinité de libertez criminelles, comme par autant de degrez, déja presque jusqu'au dernier crime, qui se croiant innocent pour ne l'avoir pas encore

commis, demande à Dieu qu'il le conſerve ſans tomber dans un pas auſſi gliſſant que celuy-là, & compte pour rien toutes les libertez paſſées, parce qu'elles n'ont pas été ſuivies d'un plus grand libertinage.

Aveugles que nous ſommes, nous flatterons nous juſqu'au milieu de nos deſordres; Serons-nous les ſeuls à qui nos vices ſeront cachez, au meſme-temps qu'ils ſont connus à tout le Monde; Pour peu que nous euſſions de vigilance dans l'affaire la plus importante, qui eſt celle du ſalut, combien trouverions-nous de fauſſes démarches dans la conduite que nous obſervons; Il ne faudroit pas meſme, dit Saint Jeroſme, une ſi longue diſcuſſion pour cela; & je ne voudrois que le bruit que vous avez dans le Monde, & que le témoignage qu'on vous rend dans le Public, pour vous inſtruire de l'aveuglement déplorable où la paſſion vous a conduit. *Aperi, quæſo, aures tuas, & clamorem totius Civitatis exaudi*: rendez-vous attentif au bruit commun qui ſe répand dans la

Ville ; que la voix publique ſoit pour vous un oracle, qui décide ſouverainement des deſordres qu'il faut retrancher, & qu'elle vous apprenne à vous connoître. *Jam perdidiſtis veſtra vocabula, & mutuò ex vobis cognomina ſuſcepiſtis:* déja les aſſiduitez que vous rendez à la perſonne que vous croyez aimer innocemment, ont fait un ſi grand bruit dans le Monde, que vos noms ſont confondus l'un avec l'autre. *Tu illius diceris*: on dit hautement que vous lui étes entierement dévoüé, & qu'elle vous eſt engagée par un dévoüement reciproque. Le ſcandale eſt connu par tout, & c'eſt le ſujet ordinaire des converſations : on inſulte aux gens de bien, qui s'efforcent inutilement de détourner les atteinte qu'on donne à vôtre reputation ; vous ſeul ignorez le déplorable état où vous étes. Les inquiétudes, les tranſports, les ennuis, & tous les ſimptomes de cette paſſion malheureuſe, que vous avez déja peut-être éprouvez, n'ont pû vous oſter ce bandeau fatal que vous avez devant

les yeux ; souffrez que le monde vous l'ôte, & qu'il vous détrompe aujourd'hui : *Aperi, quæso, aures tuas, & clamorem totius Civitatis exaudi.* Ainsi ce Pere exhortoit-il une personne aveuglée sur la passion qu'elle entretenoit, à commencer par connoitre la veritable situation de son cœur, avant que de penser à combattre l'ennemi; persuadé qu'on ne peut autrement le vaincre, & que sans cette précaution on adresse en vain des prieres au ciel.

V. En effet, à bien définir la priere d'un Chrêtien dans cet état, n'est-ce point la plus grande abomination dont on puisse profaner les Autels ; Et n'est-ce pas contre les gens de ce caractere, que le Sage a prononcé ces paroles foudroyantes : *Qui declinat aures suas ne audiat Legem, oratio ejus erit execrabilis :* Quiconque n'aura pas soin d'écouter la Loy, & d'examiner à fonds ce qu'elle exige de lui, en vain demandera à Dieu la grace de l'accomplir, & c'est plutost charger l'autel d'exécrations, qu'honorer le Seigneur. Car que de- *Prov. c. 28.*

mande à Dieu cet homme aveugle, sinon de perseverer dans son crime, & d'ajouter iniquité sur iniquité: N'est-ce pas insulter à cette Majesté infinie, & irriter Dieu par une raillerie sacrilege que de le prier qu'il nous preserve de l'offenser, au méme temps que nous violons la Loy: & quelle est notre temerité, lorsque fondez sur des prieres aussi criminelles que celles-là, nous nous endormons, au lieu de veiller aux approches de l'ennemi, & donnons en témeraires dans tous les piéges qu'il nous tend: *Qui declinat aures suas ne audiat Legem, oratio ejus erit execrabilis.*

Ibid.

Il ne suffit pas de connoitre l'ennemi: la vigilance nous doit instruire des moyens de le combattre; autrement la priere est encore inutile, ou méme préjudiciable. Pour le comprendre, rappellez, je vous prie, dans votre esprit un principe solidement établi dans la Morale Chrétienne, que les Peres nous ont enseigné, que l'experience confirme chaque jour, & qui est fondé sur la

nature mesme de l'homme qui combat la tentation. Ce principe nous apprend que les tentations veulent estre combattues differemment selon leurs differentes especes, & que pour cela la Providence nous a préparé des graces differente dont il est important de sçavoir user ; mistére que la seulevigilãce nous peut découvrir

Quand la tentation flatte la nature corrompue, qu'elle enflamme nostre cupidité par des objets attraïans, & qu'elle remue tous les ressorts de nostre ame par une force secrette & imperieuse ? alors tous les Maîtres de la vie spirituelle convinnent que la victoire est dans la fuite, & que la seule retraite nous peut garantir des poursuites artificieuses de nostre ennemi. Au contraire quand la tentation nous présente quelque objet fascheux & dégoûtant, pour nous rallentir dans l'exercice des vertus Chrétiennes ; qu'elle fait naistre des difficultez imprévûe dans l'exercice de nos plus importans devoirs, & qu'elle nous effraye par une vie dure & laborieuse, tous les Docteurs

nous avertiſſent qu'il faut alors faire face à l'ennemi, l'aſſaillir avec courage, & le combattre ouvertement : & la raiſon de cette défenſe inégale eſt, que d'une côté nous riſquons viſiblement quand nous ne fuyons pas, & que de l'autre nous ſommes vaincus dés-là que nous ceſſons de combattre. Or le devoir de la vigilance Chrêtienne eſt d'examiner de quelle nature eſt la tentation ; s'il faut ſe retirer, ou s'expoſer : elle en juge ſelon les principes de l'Evangile, elle meſure nos forces, elle a égard à nos obligations, aux devoirs de nôtre charge, aux bien- ſéance du caractere dont on eſt revêtu, à l'état ou l'on ſe trouve engagé ; & de toutes ces circonſtance meurement peſées elle conclut ſelon les beſoins differens à la fuite ou au combat, & demande enſuite la grace de vaincre. Sans cette précaution que la vigilance nous fait prendre, en vain nous prions : nos pricres n'auront jamai la force de nous préſerver du peril inévitable ou nous nous expoſons.

Car que faites-vous en priant de la ſorte ? vous appliquez des graces de fuite à combattre l'ennemi, & des graces de combat à le fuir : vous vous jettez dans le Monde, d'où peut être Dieu vouloit vous retirer & vous fuyez la retraite où peut-être Dieu vouloit vous engager : & par là vous anéantiſſez la grace en la détournant à un uſage pour lequel Dieu ne l'a pas deſtinée. C'eſt ſur ce pied-là qu'il faut juger de ces perſonnes, qui ſe ſentant d'ailleurs quelque inclination pour le bien, avec d'aſſez bons principes de conſcience, voudroient ſe trouver en certaines aſſemblées, entrer dans certains partis, & ſe melêr dans certaines affaire, où ils ſçavent que leur innocence a ſouvent échoüé, & où cependant ils voudroient la maintenir ſans rompre ce fatal commerce, pour lequel ils ont un extrême attachement. C'eſt ſur ce pied - là qu'on doit condamner ces gens, qui, pour entretenir des amitiez tendres, ſe flattent ſur ce qu'ils n'ont pas un deſſein formé de

les porter jusqu'aux dernieres extrémitez, & qui dans cet état, ont recours à Dieu pour le conjurer qu'il les retienne sur le penchant du précipice, vaine & inutile priere si vous n'allez jusqu'à la racine du mal.

Il vaudroit mieux en quelque sorte ne point prier : car nous n'aurions pas ce faux prétexte dont nous nous abusons, & nous ouvririons peut-estre enfin les yeux, si un reste de piété apparente ne nous les tenoit fermez. En vain les personnes les plus sages, & les plus éclairée se mettent en devoir de nous faire connoître le danger de nostre état ; en vain remontant jusqu'à la source du mal, & nous faisant remarquer les progrés insensibles qu'il a faits, ils nous font une image affreuse des suites funestes qu'il traîne aprés soi. Tant que nous nous sentons un peu de volonté ; que nous remarquons dans nos exercices ordinaires des prieres ferventes & réiterées, pour obtenir & pour conserver la grace de Dieu, nous ne pouvons nous figurer qu'il

ait à craindre pour nous : semblables à Loth, dont il est fait mention dans la Genese, qui ne pouvoit croire que Sodome dût être réduite en cendres. Ce fut inutilement que l'Ange du Seigneur lui commanda de sortir avec sa famille de ce lieu d'abomination ; Loth traita ce discours de raillerie, *Visus est enim quasi ludens loqui* ; & son aveuglement fut tel, que la Ville étant déja toute en feu, il fallut que l'Ange le prit par la main, & le contraignit de force à mettre sa vie en seureté : *Apprehenderunt manum ejus, & coëgerunt eum.* Image naturelle de ceux qui ne croïent jamais être en peril, qui comptent sur le soin qu'ils ont de prier, & qui se persuadent que le feu de la concupiscence respectera leur âge, ou leur état. Plût à Dieu que nous fussions assez heureux pour les contraindre du moins, & pour les mettre à couvert du danger où ils se perdent sans le savoir.

Gen. c. 19.

Ibid.

Pour moi, MESSIEURS, ce qui me fait trembler, quand j'envisage cet état, & ce qui me convainc que

ıfidélité, qui doit servir d'une éter-
elle instruction à tous ces Chrétiens
ıdiscrets, qui sans aucun discerne-
ıent se prévalent de leur priere, &
xposent la grace à des combats, où
)ieu n'est nullement engagé à nous
ı conserver.

Le troisiéme devoir de la vigilan-
e Chrétienne & le plus important,
'est de se préparer à soûtenir les at-
aques de l'ennemi, & de ne souffrir
ıas qu'il y ait aucun endroit foible
:n nous, par où il nous puisse sur-
ırendre. Voilà, Chrétiens Audi-
eurs, le point essentiel; voilà en
quoy nous manquons tous, & ce que
a priere ne fera pas seule. Je ne vois
rien de plus recommandé dans l'E-
criture que ce soin de prévenir la
tentation, d'être toujours sur ses gar-
des, & de faire un fonds de vertu
capable de déconcerter tous les des-
seins du Tentateur: *Ad tentationem* *Eccl. c. 23.*
prapara animam tuam; disposez-vous, *Ephes. c. 6.*
dit le Sage, a être tenté: *Accipite*
armaturam Dei, ut possitis resistere
in die malo: armez vous dit l'Apô-
tre saint Paul, d'une Foy vive & ani-

mée,comme d'un caſque capable de reſiſter a tous les coups de l'ennemi. *Sobrii eſtote & vigilate*:ſoyez ſobres &vigilans pour étre toujours en état de reſiſter. Celui , dit Jeſus Chriſt, dont la maiſon eſt fondée ſur une terre ferme & ſolide,ne craint, ni la violence de l'orage, ni les déborde-ment des eaux. Que veut dire cela, Chrêtiens ? ſinon que la milice ſpirituelle a ſes loix , auſſi-bien que la milice temporelle: & que comme ce ſeroit une temerité inexcuſable a un homme qui fait profeſſion des armes d'accepter un combat ſans s'y eſtre preparé par les exercices ordinaires auſſi c'eſt une préſomption & une folie qui n'eſt pas pardonnable , que d'entrer en lice avec le Demon, ſans apporter les diſpoſitions neceſſaires pour ſoutenir un combat auſſi iné-gal que celui-la. Voila encore une fois la ſource de nos malheurs.

Il sagit , mon cher Auditeur , de nevous laiſſer pas ſurprendre aujour-d'huy aux artifices de voſtre ennemi; & pour cela il vous falloit peut-être un aſſemblage de toutes les vertus

Chrétiennes, dont vous n'avez pas cependant les premiers principes. Il faut par exemple, ne trahir pas les interests de vostre conscience, pour établir vostre fortune dans le monde. On vous présente un employ, une charge, un parti injuste à la verité & dangereux pour le salut, mais avantageux pour vos affaires temporelles : la tentation est délicate, & le pas est glissant. Qu'avez-vous fait pour ne pas tomber ; Vous priez, dites-vous ; je loüe vostre zéle : mais quelle disposition du costé de vostre cœur ; Avez-vous les maximes de vostre Religion profondément gravées dans l'ame ? La crainte de Dieu est elle imprimée bien avant dans vostre esprit, Vous estes-vous accoûtumé de longue main à mépriser les biens de fortune ; Vous estes-vous, pour ainsi dire, naturalisé à ces sentimens genereux que le Christianisme inspire ; Vous estes-vous assayé sur quelque article de moindre importance ; Avez-vous eu soin de réprimer quelquefois la convoitise insatiable, qui est née avec vous ; Trouvez-vous

enfin dans le souvenir de vostre vie passée quelque trait d'une ame assez desintéressée, pour vous promettre qu'aujourd'hui vous n'oublirez pas vostre devoir ; Car si au lieu de ces saintes dispositions, vous vous trouvez une ame uniquement occupée des biens de la terre, qui s'est faite une idole de la fortune ; qui cent fois a déja sacrifié le repos de sa conscience à des interests plus legers, que celuy qu'on vous présente ; qui en un mot ; par un long tissu de lasches artifices, de gains sordides, c'est pour ainsi dire, familiarisée au crime, & se l'est presque rendu necessaire dans la suite : ah ! mon cher Auditeur, que j'ay lieu de craindre qu'une habitude aussi profondément enracinée que celle-là, ne démente vostre priere ou ne détruise tout l'effet de la grace que vous obtiendrez.

Il s'agit pour un autre de resister à une tentation d'impureté, qui le sollicite, & qui le presse jusqu'à l'importunité : il y va mesme, si vous voulez de l'interest de sa fortune de succomber aux pressantes sollicita-

tions que lui fait une ame perduë d'honneur & de conscience. A ce trait inévitable & inesperé quelle vertu opposez-vous ; Il vous falloit la chasté d'un Joseph, ou la pudeur d'une Susanne ; & peut-estre déja vaincu avant que d'estre attaqué, vous vous estes rendu la victoire moralement impossible. Déja mille libertez criminelles vous ont fraié le chemin jusqu'aux dernieres dissolutions ; vostre cœur d'intelligence avec l'ennemi est prest à vous trahir à toute heure. Les paroles, les conversations tendres & passionnées ; les presens les rendez-vous, & mille autres choses que saint Jerosme appelle les derniers symptosmes d'une virginité preste à expirer, *Moritura virginitatis indicia* ; tout ce funeste appareil a disposé la victime à estre bruslée par les feux d'une sale convoitise.

Vous priez cependant, & sur le penchant de vostre chûte, vous demandez à Dieu qu'il vous retienne : inutile priere, que la vigilance n'accompagne pas ; priere inju-

ſte & déraiſonnable. Car c'eſt dire à Dieu : Je vous demande, Seigneur moi qui ſuis impudique depuis long temps, qui n'évite nulle occaſion de vous offenſer, qui ignore juſqu'au nom meſme de la mortification, & de la penitence : je vous demande, dis-je, la grace d'eſtre chaſte dans une rencontre, où la vertu la plus héroïque auroit peine à ne pas tomber. Je vous demande que moi, qui ſuis le plus intereſſé des hommes, je ſacrifie aujourd'huy ma fortune dans une occaſion, où l'ame la plus genereuſe & la plus deſintereſſée auroit peine à ſoûtenir ſon caractere. Je vous conjure que moi, qui ſuis violent, emporté, colere; je donne aujourd'huy un exemple de la plus rare modération que puiſſe pratiquer un homme, qui depuis vingt ans s'eſt fait une habitude de reſiſter à ſes paſſions. Encore une fois, rien n'eſt plus injuſte que cette priere, & rien à l'examiner de prés ne paroit plus chimérique, ni plus contradictoire : car c'eſt demander à Dieu d'eſtre chaſte ſans avoir la ver-

u de chasteté, d'estre tempérant sans
voir la temperance, d'estre desinte-
essé sans desinteressement, fidele
ins fidelité, équitable sans justice,
rudent sans vigilance, & Chrétien
ins Religion.

La grace est puissante, me direz-
ous ; dans une pareille occasion :
le suppléera à l'habitude qui me
anque. Ainsi nous flattons - nous
i exaltant la puissance, & l'effica-
té de la grace, & nous ne faisons
s reflexion que nostre conduite
: seule capable de l'anéantir. Je dis
premier lieu, que nous nous flat-
ns: car bien qu'il soit dans la puis-
ice du Seigneur de former des en-
is d'Abraham des pierres les plus
res, & de faire naistre la lumiere
l'obscurité des ténébres, c'est-à-
e sans figure ; qu'encore que la
ce puisse operer de ces soudains
ngemens, qui nous font passer
s milieu des plus grands desordres
plus haute sainteté ; cependant
grace, réguliérement parlant ne
point ce miracles : elle a ses com-
cemens & ses progrés insensibles

& le trajet du vice à la vertu eſt d'une trop vaſte étenduë, pour l'entreprendre en un moment. Il faut pour cela ménager le temps, avancer pas à pas, ſe fortifier dans la pratique des vertus, & leur donner le loiſir de prendre racine chez nous. C'eſt ainſi que par nos ſoins, & par noſtre application continuelle, nous voyons enfin meurir ces fruits ſalutaires des vertus Chrétiennes, quand nous nous ſommes long-temps appliquez à les cultiver: mais en vain attendrons-nous que la roſée du ciel, ou qu'un regard favorable les faſſe croiſtre, ſi la vigilance ne nous fait mettre la main à l'œuvre.

J'ay dit en ſecond lieu, que c'eſtoit anéantir la grace, ſous prétexte d'élever ſon pouvoir, & de reconnoiſtre ſon efficacité. Et n'eſt ce pas dans ce fatail écueil que donent tous les gens dont je parle; Perſonne fait-il de plus beaux éloges de la grace; & perſonne y eſt il plus infidele; N'a-t-elle pas dans leur bouche un pouvoir abſolu ſur l'eſprit de l'hom-

ne ; dans leur cœur eſt-il rien de
plus impuiſſant que ſes efforts ; Ne
conviennent-ils pas que la grace
rend tout poſſible ; & cette grace
peut-elle gagner ſur eux qu'ils faſ-
ſent la moindre démarche pour l'af-
faire de leur ſalut ; Avec quelle ar-
deur s'efforcent ils de l'obtenir? avec
quelle négligence ſe mettent-ils en
devoir d'en profiter ; Et par l'indi-
gne laſcheté qu'ils ont de ſe déchar-
ger ſur la grace de tout le ſoin de
leur ſalut, n'ont-ils pas trouvé le
ſecret de détruire & d'aneantir toute
ſa force, & toute ſa vertu ;

Ce n'eſt pas là ce que nous ont
appris ces illuſtres Solitaires de l'an-
cienne Egliſe, ces Hommes, qui
paſſoient leur vie dans la méditation
des choſes du ciel, & qui aprés avoir
donné la meilleure partie de leur
temps à la priere, conſacroient le
reſte aux devoirs de la vigilance
Chrétienne.

Certes ſi la priere eſt capable de
nous mettre elle ſeule à couvert des
traits de l'ennemi, perſonne eut-il
jamais plus lieu de ſe croire dans une

entiere assurance que ces grands Saints, qu'on voyoit à peine discontinuer ce saint exercice; Qu'un saint Antoine, que le Soleil levant trouvoit prosterné dans le lieu mesme, où en se couchant il l'avoit laissé; Ces Hommes si remplis de l'Esprit de Dieu, n'auroient ils pas eu plus de raison que nous de se reposer sur la grace; A quoi leur auroit servi cette exacte vigilance, & cette application continuelle; Pourquoi fuïoient-ils avec tant de soin des occasions, qui nous paroissent si peu dangereuses? Qui obligeoit saint Hilation de passer les mers, pour aller vivre en inconnu dans les Isles les plus écartées? Pourquoi ces Saints extenuez par les jeunes, & par tant d'autres austeritez, évitoie t ils la veuë & l'entretien d'une femme, comme un écueil à craindre pour la vertu; S'ils eussent raisonné selon nos principes, n'auroient ils pas à la faveur de leur priere affronté, pour ainsi dire, les occasions les plus perilleuses: mais n'y seroient ils pas aussi bien tombez, que nous

Ils sçavoient sans doute, & ils l'avoient appris de la Verité mesme, que rien ne doit nous dispenser de la vigilance Chrétienne, *Vigilate*. Ils sçavoient qu'il estoit d'une extréme importance de se défier de ses forces. Ils n'ignoroient pas que la disposition essentiellement requise pour bien combattre, est de s'aguerrir par un execice continuel des vertus Chrétiennes; qu'il n'est pas temps d'apprendre, quand l'ennemi nous presse; qu'il ne faut qu'un endroit foible & mal défendu pour lui donner entrée dans nost e cœur; & que c'est toujours par là qu'il nous attaque, & qu'il nous surprend.

C'est ce defaut de vigilance que saint Ciprien reprochoit aux lasches deserteurs de la Foi, qui pendant la persecution de l'Eglise, voient presenté de l'encens aux doles. Mes Freres, leur disoit ce saint omme sensiblement touché de leur hûte, ce n'est point la persecution ui vous a rendus infideles; elle n'a ait que montrer ce que vous estiez endant la paix de l'Eglise. Au lieu

de vous diſpoſer à ſoûtenir les efforts de nos ennemis par un détachement entier des biens de la terre, chacun de vous ne penſoit qu'à ſa fortune, & ne s'appliquoit qu'à s'enrichir ; on voioit regner parmi vous le luxe & la molleſſe, comme parmi les Idolaſtres ; vous ne formiez à leur exemple, que des deſſeins ambitieux. Faut-il s'étonner aprés cela que l'orage venant a éclater, il vous ait tellement intimidez ; que vous aiez eſté allarmez de la préſomption de vos teſtes & de vos biens ; & que vous trouvant vuides des choſes du ciel, & ſi remplis de celles du monde, vous ayiez ſacrifié voſtre conſcience à un intereſt temporel ; Ah! que pouvois je eſperer autre choſe des malheureuſes diſpoſitions d'eſprit, où je vous voyois.

Aprés cela excuſons nous aux Tribunaux de la Penitence ſur noſtre foibleſſe, ou réſervons ce prétexte au jour du Seigneur. Ce ſera là meſme que Dieu trouvera le point eſſentiel de noſtre condamnation. Vous eſtiez foible, dites-vous ; mais paroiſt-il

ır yôtre conduite que vous aviez
ces ſentimens là de vous même ?
t il une occaſion ſi délicate, à la-
ıellé vous ne vous ſoyez expoſez ?
l'avez-vous pas eu les yeux ouverts
tous les ſpectacles, qui vous pou-
ɔient inſpirer de l'amour ? Vous
ɔyoit-on rien ſacrifier des aiſes, &
:s commoditez de la vie, pour af-
ıiblir cette inſatiable cupidité qui
ous dominoit. Avez vous jamais
ris des meſures pour cela ? Vous
:iez foible ; vous deviez donc for-
fier votre vertu chancelante par un
equent uſage des Sacremens ; vous
eviez nourrir votre eſprit par la
:cture des livres ſaints, & non pas
amollir par celle des livres profanes ;
ɔus deviez l'appuyer de bons con-
:ils, le remplir d'une crainte ſalu-
ıire de mes jugemens. En un mot,
ous étiez foible, parce que vous
vez voulu l'être. A cela qu'aurez-
ous à répondre ? ne ſerez-vous pas
ondamné par vos foibleſſes préten-
uës ? *Ex ore tuo te judico.*

Veillez donc, Chrétiens Auditeurs,
: quand nous aurons accompli tous

les devoirs de la vigilance Chrétienne, ne comptons pas tellement sur nous mêmes que nous n'ayions recours à Dieu par la priere : car ce seroit une espece de présomption plus dangereuse que la premiere. C'est le sujet de la seconde partie de ce discours.

II. Veiller sans prier, c'est trop présumer d'une nature aussi foible, & aussi corrompuë que la nôtre. Cette proposition ne souffre nulle difficulté dans l'esprit de plusieurs personnes; mais comme il s'en trouve parmi nous, qui dans la pratique ne paroissent pas assez persuadez de cette verité, elle merite qu'on la développe, & qu'on examine les principes sur lesquels elle est fondée.

On sait assez quelle corruption le peché d'origine a laissé dans toutes les puissances de notre ame. Cette corruption est telle, qu'il est de la Foy, que non seulement l'homme ne peut sans le secours de la grace resister aux tentations qui attaquent directement les vertus Chrétiennes!

mais encore qu'il ne pût sans elle pratiquer les actes des vertus Morales, ni en grand nombre, ni longtemps. Or le canal par où la grace vient à nous, est selon le sentiment des Peres, l'Oraison, dont l'exercice nous est si souvent recommandé dans l'Ecriture. Et saint Jerôme étoit si persuadé de cette verité, que dans la lettre qu'il écrit à Ctesiphon sur les erreurs de Pélage, il reproche à cet Héresiarque la témerité qu'il a eûë, d'oser détruire la necessité de la Priere, en niant la necessité de la grace ; & lui fait voir qu'on ne peut nier que la grace de Jesus Christ soit necessaire, sans soûtenir par une consequence naturelle que la Priere est inutile.

En vain les Philosophes se sont mis en devoir de réformer la nature par les seules lumieres de la raison : ils ont bien pû donner des préceptes pour regler les mœurs ; mais ils n'ont pas donné la force de les executer. Ils ont trouvé le secret de vaincre certaines passions, mais en assujettissant d'autres, & ces hom-

ames qui se piquoient de tant de raison, en sont venus [f], dit saint Paul, à de si horribles dereglemens, qu'ils se sont abandonnez aux passions les plus sales & les plus brutales. Visibles & funestes effets de ce sens réprouvé, où l'on a vû par un Jugement redoutable de Dieu aboutir toute leur sagesse profane.

Mais sans qu'il soit besoin de remonter jusqu'aux premiers siécles, pour y trouver des exemples de la fragilité des hommes, nôtre siécle ne fournit-il pas de ces Sages selon le Monde, qui raisonnent incessamment sur leurs passions, sans que la raison soit capable de les guérir; qui connoissent le néant des choses humaines, sans avoir la force de s'en détacher; qui font des discours si justes & si sensez sur la vertu, que leur conduite soûtient si mal; qui par des veuës mondaines prennent des mesures pour éviter les effets de certains défauts qui les diffament devant les hommes, & où malgré toute leur Philosophie, ils retombent chaque jour.

Combien de femmes soûtenuës ır leur seule fierté naturelle, ont-les esperé de conserver leur pu- :ur, qu'on a vûës descendre jus-u'aux plus lâches soûmissions, & émentir en secret ce caractere grave : modeste, qui n'inspiroit que du res-ect & de la crainte : Combien de 1agistrats qui se piquoient d'une in-.éxible équité, & qui se prévaloient n public d'une fermeté à l'épreuve e tout, ont cedé à un interest caché ; inconnû, qui mettoit leur nom à ouvert de l'opprobre & de l'infa-nie : Combien d'esprits forts ont ourné en ridicule la folie des hom-nes, qui s'attachent aveuglément à a fortune, & ont ensuite eux-mé-nes fléchi le genou devant l'Idole : Combien de fois ont-ils philosophé ur le mepris des injures, & quelle :st néanmoins leur delicatesse au pre-nier trait de raillerie : Combien de ages mondains ont-ils esperé de cor-:iger un defaut par un autre ; de sa-:rifier l'amour à l'ambition, la pas-sion du jeu à l'avarice, le plaisir à la gloire, & l'interest à leur élevation ;

qui n'ont remporté pour tout fruit de leurs veilles, que le chagrin de fomenter au même temps deux passions qui sembloient incompatibles; de fournir au Publicain un exemple autentique de nôtre extrême foiblesse, & de faire voir qu'il n'appartient qu'à la grace de fermer cette playe mortelle qui saigne encore depuis le peché du premier Homme.

Ah! Seigneur, s'écrioit saint Augustin, qu'est-ce que l'homme, quelque grand qu'il puisse être, dés là qu'il est homme: *Et quis est homo cuilibet, cùm sit homo?* Dieu ne se plait-il pas à faire voir dans les plus grands Hommes, les plus grands & les plus celébres exemples de la fragilité humaine; comme il se plaist à faire éclater dans les hommes les plus obscurs & les plus foibles, les traits les plus visibles de sa puissance & de sa grandeur: Et quel étoit mon aveuglement, lorsque me persuadant que la continence pouvoit être un fruit de mes soins & de mes peines, aprés de longs raisonnemens & de fortes resolutions, je m'étonnois de

me trouver aussi foible que jamais;
Je me reprochois à moy-méme mon
inconstance ; je me cherchois moy-
méme dans moy-méme , & ne me
rouvois plus tel que je m'étois vû ;
plus d'estime & de veneration pour
e célibat & pour la continence. Est !
qui, disois-je, je trouve de l'obeïs-
ance dans tous mes sens ; l'œil s'ou-
re & se ferme selon les ordres de
a volonté ; la main se rend souple
tous les mouvemens qu'il me plaist
e lui ordonner ; il n'y a que mon
œur qui se revolte , je ne sçaurois
attacher aux objets que j'estime , ni
détacher de ceux qui me font hor-
ur. Les Philosophes me promet-
ient une Morale , qui m'affranchi-
it du joug insupportable de mes
ssions; les Manichéens se flattoient
me mettre l'esprit dans un calme
dans un repos parfait : les Astro-
gues me promettoient de me trou-
r dans les Astes une destinée plus
ureuse. Aprés trente ans d'esperan-
; chimériques , je me trouve plus
lave que je n'estois. Ainsi parle ce
e , du temps où il ne comptoit

que sur les forces de la nature. Mais quand il se fut soûmis à la grace : Que vous soyez, dit-il, éternellement loüé, Seigneur; vous avez rompu les chaisnes qui m'attachoient; *Dirupisti vincula mea; tibi sacrificabo hostiam laudis.* Il s'étonne d'avoir trouvé de la difficulté dans la pratique des vertus Chrétiennes, & reconnoist que la source de son malheur, estoit une dangereuse présomption, qui lui faisoit trop attendre de ses propres forces. *Maledictus homo qui fidit in homine, & qui ponit carnem brachium suum :* malheur à l'homme qui compte sur l'homme ; & plus encore à celuy qui compte sur lui-mesme, & qui s'appuie sur un bras de chair.

Car il ne faut pas se persuader que le seul peché d'origine nous ait rendu le secours de Dieu necessaire. Quand l'homme ne seroit pas aussi corrompu qu'il est, c'est assez qu'il soit homme, pour estre essentiellement sujet à tomber dans le desordre, & une créature a toûjours besoin d'estre soûtenuë par le Créateur.

on ſeulement pour ne pas retomber
ns le premier néant de la nature,
ais même dans celui de la grace,
ui eſt le peché. L'Ange qui ſortit
s mains de Dieu tout éclatant de
miere, avec des connoiſſances ſi
ſtes, & de ſi bonnes inclinations,
ns trouver dans ſoi-même ce pen-
ant violent que nous avons au
al, & au dehors cet ennemis qui
availle ſans relâche à nôtre perte:
Ange plus parfait que nous, s'ou-
ia néanmoins, & fit bien voir par
chûte, combien nous ſommes peu
pables de nous defendre dans la
ntation.

Mais je veux, Chrêtiens Audi-
urs, que le reſpect humain vous
ſoûtenus dans une occaſion d'é-
at, où le bien de vos affaires, où
tre honneur a exigé de vous le
crifice de vôtre plaiſir : outre que
ction n'eſt nullement meritoire
ur le ciel ; que ferez-vous pour
us préſerver des pechez de penſée,
i ſe commettent ſans témoins ?
e ferez-vous quand l'ennemi
us ſurprendra ſeul, & que vous

suscitant vous mesme contre vous-mesme, vous ne trouverez plus de défense à lui opposer, qu'un cœur déja corrompu depuis long-temps, & que l'œil des hommes n'intimide plus;

Quand mesme quelques bonnes inclinations naturelle vous rendroiét moins susceptibles d'une passion en particulier; que ferez-vous sans le secours de la grace, quand l'ennemi les soûlevera contre vous toutes ensemble, ou les fera succeder l'une à l'autre avec tout l'artifice & toute la violence que la haine lui inspire; Et combien de foi nous trouvons-nous à cette épreuve; *Si libido compressa est*, dit saint Cyprien *exurget ambitio*; *si ambitio prostrata est*, *sævit avaritia*. On a pris, si vous voulez, assez d'empire sur soi, pour régler la passion du jeu, le Demon d'impureté ne reprend-il pas de nouvelles forces, & ne vient-il pas exercer sa tirannie avec plus d'ascendant; Si vous vous estes rendu insensible au plaisir; l'ambition n'est-elle pas incontinent réveillée;

1 ce monstre est étouffé ; l'avarice li-
re-t'elle une guerre moins cruelle ?
t si une vertu du premier ordre vous
élevé au dessus de ces foiblesses,
honneur de vous voir distingué de
foule par une vertu aussi épurée
ie celle-là ; ne vous inspire-t'il pas
secret poison de l'orgueil, qui
orrompt tous ces avantages, & qui
igne jusqu'au cœur : Qu'importe à
nnemi par quel endroit il nous
inque, pourveu qu'il se rende mai-
e de nous.

Que sur cela, Chrêtiens, chacun
consulte soy-méme, & recon-
isse de bonne foy sa foiblesse. Où
l'homme parmi nous, qu'une ten-
ion long tems & souvent réite-
, n'ait enfin reduit au consente-
nt : Où est l'ame assez ferme &
z résoluë, pour ne se pas démen-
pendant tout le cours de sa vie :
a bien la force de se défendre
elques jours ; mais le fera-t'on
nd l'ennemi ne se lasse jamais, &
il imagine toujours de nouveaux
fices contre nous ; qu'il profite
a défaite, & s'acharne davantage à

notre perte ; que furieux comme un lion attaché à sa proye, il nous suit pas à pas : *Vadent, & venient super eum horribiles:* car c'est ainsi que Job en parle. Rappellez, je vous prie, dans vôtre esprit ces fatales conjonctures, si vous vous y êtes jamais trouvez. Combien de fois vôtre repos a-t'il été interrompu par les images affreuses dont l'Esprit de ténebres vous a rempli l'imagination ; N'a-t'il pas cent fois réveillé votre ressentiment contre ceux à qui vous vouliez pardonner : N'a t'il pas mille fois rallumé des feux presque éteints ; Ne vous a-t'il pas troublé jusques dans les affaires les plus sérieuses : Ne vous a-t'il pas suivi jusqu'à l'Autel : A t'il respecté le Sanctuaire : La présence adorable du Fils de Dieu a-t'elle mis des bornes à son insolence, & assuré la paix & la tranquillité de votre cœur ?

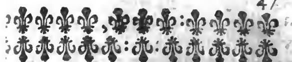
Helas ! aprés dix ans de résistance, il ne faut qu'un fatal moment pour vous enlever tout le fruit de vos victoires. Et qui sait que l'ennemi ne s'est pas déja emparé de votre cœur, lorsque

vous pensez encore lui résister ; Qui sçait si parmi le desordre qu'il a excité dans vous, vôstre fidelité qui d'abord a formé toutes les oppositions imaginables, ne s'est pas laissée corrompre dans la suite, & ne s'est pas flattée d'un avantage qu'elle a perdu ; Combien de fois dans ces cruelles perpléxitez, où nous réduit la difficulté de discerner le consentement d'avec la tentation, vaincus sans le sçavoir, & pleins d'une confiance temeraire, portons-nous dans nostre cœur des playes mortelles, que nous nous cachons à nous-mesmes, & que nous fomentons jusqu'à la mort ? Encore une fois, MESSIEURS, qu'une ame est mal gardée, quelque protection qu'elle ait d'ailleurs, quand elle n'a pas soin d'engager le Seigneur par ses prieres à veiller à sa défense *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustrà vigilat qui custodit eam.*

Allons donc, à l'exemple du Sage, réclamer la protection de Dieu, & réconnoissons que sans lui il n'y

a point d'homme, qui puisse gouverner ses passions : *Et ut scivi quia nemo potest esse continens nisi Deus det, adii Dominum, & deprecatus sum, & dixi : Deus Patrum nostrorum, Deus Abraham, Deus Isaac, da mihi, &c.* Donnez-moi, Dieu de nos Peres, cette sagesse inestimable qui préside à tous vos conseils ; qu'elle éclaire tous mes pas ; qu'elle conduise toutes mes démarches, & qu'elle me fasse entrer dans la gloire. Je vous la souhaite, &c.





ERMON

SUR

E PARDON

DES INJURES.

;o autem dico vobis : Diligite inimicos veſtros.

r moy je vous dis : Aimez vos nnemis. En S. Matth. Ch. 5.

A verité que j'ai à vous prêcher aujourd'hui, MESSIEURS, vera ſans doute dans vos eſprits ranges préjugez à combattre. Je ıu'on éleve la jeuneſſe dans le ıde à des ſentimens bien cones à ceux de Jeſus-Chriſt ſur cet le, & que la nobleſſe ſe fait du t d'honneur comme un Evangipart. Auſſi, MESSIEURS, ſi

je ne suivois en cela que mes propre lumieres, j'aurois abandonné mon dessein, dans le désespoir d'y réüssir. Mais d'autre part je voi que l'Evangile nous fait du pardon des injure un point capital de Religion ; que les Apostres ont trouvé les mesmes obstacles, ou de plus forts à vaincre & qu'ils les ont surmontez ; qu'une doctrine si sublime a mieux fait connoistre la sainteté de la Religion Chrétienne, que les miracles. Je ne veux donc point desesperer d'etablir parmi les Fideles ce que les Apostres ont etabli parmi les Païens.

Je ne pretens point au reste m'arrester là-dessus à l'autorite de l'Ecriture : dés-là qu'on est Chrêtien, on est persuadé que selon les principes de l'Evangile, il n'y a point de salut pour ceux qni refusent de pardonner a leur ennemis : les plus obstinez ne disputent pas du fait, il est trop évident ; mais on se retranche sur l'un de ces trois articles ; ou que la Loy qui commande le pardon des injures est une Loi injuste, ou qu'elle est trop difficile, ou qu'il en faut-

au

au moins reſtraindre l'obligation à certains devoirs, auſquels on ſe contente de ſatisfaire. Or voilà, MESSIEURS, à quoi je veux repondre dans ce Diſcours, en juſtifiant cette Loy, ce ſera le ſujet de mon premier Point; en la facilitant, c'eſt mon ſecond Point, en faiſant ſentir toute l'étenduë qu'elle doit avoir, c'eſt le troiſiéme Point. Je demande, mes chers Auditeurs, que dans une matiere auſſi importante que celle-là vous ſuſpendiez vos préjugez pour quelque-tems. Implorons le ſecours du ciel par l'interceſſion de Marie. *Ave.*

C'EST une choſe étrange, MESSIEURS, que la paſſion la plus injuſte du monde ſe plaigne qu'on luy faſſe injuſtice, quand on veut la réprimer, je veux dire, le deſir de la vengeance. Le vindicatif eſt injuſte, premierement à l'égard de Dieu; ſecondement à l'égard du prochain; troiſiémement à l'égard du Magiſtrat revétu de l'autorité publique; quatriémement à l'égard de lui-meſme. I. PARTIE.

Injuste en premier lieu, MESSIEURS, à l'egard de Dieu. La justice vindicative est un acte d'autorité souveraine : il n'est point de Seigneur, qui aiant droit de justice sur ses Terres, ne regardat comme un attentat à ses droits, qu'on osat se la faire par soi-même. Or Dieu a un droit naturel de justice sur tout l'Univers, & il
Deut. c. 32. nous declare qu'il se le reserve; *Mea est ultio, & ego retribuam*: le grand & le petit, le maitre & l'esclave, tous sont ses sujets. Qui êtes-vous donc, ô homme, pour oser prendre une autorité, que Dieu n'a donnée à personne dans sa propre cause? *O*
Rom. c. 9. *homo tu quis es?* Un Pere de famille dans sa maison ordonnera qu'aucun de ses gens n'entreprenne d'en punir un autre, & qu'on ait recours à lui: cela est dans l'ordre; on s'y soumet. Dieu se reserve le même droit; & le vindicatif ne veut pas obéir à cette Loi : quoi de plus deraisonnable? *Mea est ultio, & ego retribuam.*

Le vindicatif en second lieu, est injuste à l'égard du prochain, soit

qu'on examine les causes de la vengeance, soit qu'on en considere les effets. Je dis les causes de la vengeance : car qui a alumé dans son cœur une haine irreconciliable ? c'est souvent le devoir. Un Magistrat ne vous a pas été favorable, & il n'a pû l'être dans les regles ; *Inimicus factus sum verum dicens.* Un homme par obligation de sa Charge a fait raport de vôtre mauvaise foi, de vos fourberies ; s'est oposé à vôtre ambition, à vos injustices ; a refusé un mariage ; vous a disputé un heritage, sur lequel il croit avoir droit ; il n'a pas voulu signer un acte, qui lui paroit injuste, ou dans lequel il y a à risquer : il se trouve vôtre concurrent dans la poursuite d'une grace, & il l'obtient ; il ne vous a pas fait un plaisir d'ami, qu'il n'est pas obligé de vous faire : incontinent voila la guerre declarée, la colere éclate, vous devenez son ennemi, vous cherchez à le perdre : qu'y a-t'il de plus injuste ? *Gal. c. 6*

Car enfin cet homme soumis à son devoir est-il coupable pour n'avoir pas voulu consentir à vos injustices ?

est-il obligé de vous ceder ses pretentions, de vous faire des graces d'ami ? Mais il les fait à d'autres: est-il rien de plus libre que les graces ? Dans vôtre emploi, quand vous aprenez ceux qui manquent, & que vous faites vôtre devoir, trouvez-vous bon qu'on vous traite comme un ennemi ; qu'on regarde les fonctions de vôtre Charge, comme des actes d'hostilité ?

Autre injustice : souvent celui dont vous vous croiez offensé ne le sait pas même, & n'en a pas eu la pensée. Vous vous faite juge de ce qui se passe dans son cœur, vous enflez, vous grossissez, vous interpretez, vous empoisonnez les paroles les plus innocentes, les actions les plus simples ; vôtre delicatesse leur donne des couleurs si noires, des intentions si malignes, que cet homme, à vous entendre parler, ne pense qu'à vous nuire. Or je vous demande où est la justice, de juger ainsi des intentions les plus secrettes de vôtre prochain ?

L'injustice n'est pas moins grande,

ſi nous conſiderons les effets de la vengeance. Car premierement ; on ne garde pas l'egalité qu'il doit y avoir entre le chatiment & l'offenſe : il y a des gens qui regrettent les tems de la Loi de Moïſe, & qui citent la Loi du Talion. *Oculum pro oculo, dantem pro dente.* On ne conſidere pas, dit ſaint Iſidore, que ces paroles ſont dans la Loi, pour celui qui offenſe, afin d'arreter les ſaillies de ſa colere, & non pas pour celui qui eſt offenſé, ni pour allumer le deſir de la vengeance. Mais tenons-nous-en même preciſement à ces termes : où ſont ceux qui obſervent cette égalité dans la vengeance ? Il m'a fait telle choſe, dit-on ; & on n'ajoute pas, il y a dix ans que ma haine dure, & depuis ce tems-là je lui ai fait tous les deplaiſirs que j'ay pu. Il a dit cela de moi ; & on n'ajoute pas, il y a dix ans que pour une parole je le dechire à tout propos, je le tourne en ridicule, je cenſure toutes ſes actions, je le calomnie même. On dit, il m'a refuſé telle grace; & on n'ajoute

Exod. c.21.

pas, & moi depuis ce tems-là je lui ai refusé les devoirs les plus communs de la civilité, & du Christianisme. Vous ne le dites pas; mais vos amis trouvent la chose si deraisonnable, qu'ils le disent pour vous; & en sont souvent indignez. Avec cela ces personnes qui trouvent le precepte injuste, se savent bon gré de ces excez de vengeance: ils se font une mauvaise gloire d'être redoutables dans une ville, d'être des gens qu'on n'ose attaquer; de ne rendre pas le double, mais le centuple. O homme vindicatif, quel est vôtre aveuglement?

Secondement, on va à la vengeance par toutes sortes de voies: on n'examine plus rien; tout paroit legitime contre un ennemi. Mais vous lui disputez un droit qui lui est acquis, un rang que personne ne lui dispute: mais vous usez pour cela de medisance; vous voulez que tout le monde entre dans les sentimens de vôtre passion; on n'en fait jamais assez à vôtre avis: pour un ennemi qu'on vous a fait, vous en suscitez

cinquante ; le parjure, le mensonge, l'injustice, tout y est emploié : où est, je vous prie, la raison ?

Le vindicatif en troisiéme lieu, est injuste à l'egard du Magistrat revetu de l'autorité publique. L'ordre de la Justice demande, que nul ne soit Juge dans ce qui le regarde c'est un sentiment universel : or le vindicatif veut se rendre arbitre de sa vengeance. En matiere civile un homme seroit ridicule de vouloir prononcer lui-même sur un procez qu'il a ; nos interêts nous aveuglent : ainsi les Loix divines & humaines reservent le droit de juger à l'autorité publique du Prince, ou du Magistrat. Mais ils ne le font pas, me direz-vous, c'est alors leur faute ; & non celle de la Loi ; c'est au jugement de Dieu qu'il en faut apeller : *Arguet in æquitate pro mansuetis terræ.* *Isa. c.*

Mais il est permis de repousser la force par la force : c'est à dire, que lorsqu'on vous fait injure, vous pouvez empêcher qu'on ne vous la fasse ; mais ce n'est pas à dire, que quand elle est faite, il vous soit libre de la

venger : autrement il vous sera permis d'aller vous même piller les maisons de ceux qui possedent vôtre bien injustement : & de là, MESSIEURS, quel desordre ?

Enfin, le vindicatif est injuste à l'égard de lui même. Quoi que ce terme, à le prendre dans la rigueur de l'école, soit un peu fort ; il est certain que le vindicatif se prive du droit commun que lui donne le precepte du pardon des injures; en quoi il se fait un tort considerable. Car enfin il n'est pas exempt de faute, & les plus delicats ne sont pas toûjours les plus discrets à l'egard d'autrui: or en condamnant d'injustice cette Loi, il prononce contre lui-même, & empêche qu'on ne lui pardonne: *Si peccatorem & peccaturum se homo cogitet*, dit saint Pierre Chrysologue, *tunc incipiet amare veniam, & non amare vindictam. Audis tu, quia remittere debeas ; & quia remitti tibi debeat ; non audis ; peccabis & tu illi cras, qui hodie tibi peccavit.*

Et c'est ici, MESSIEURS, que la bonté de Dieu me paroit admi-

table, d'avoir pourvu à nos interêts avec tant de ſoin. Car enfin, mon Dieu, que vous importoit que des vers de terre comme nous s'entredechiraſſent, ſe vouluſſent du mal, pourveu que chacun vous adorat en particulier, vous rendit ſes devoirs, vous aimat, vous priat ? l'interêt de vôtre gloire étoit par là à couvert, que vous importoit-il de chercher le nôtre, & de le chercher même à vos depens ; de vouloir qu'on nous aimat, lors même que nous ſommes vos ennemis par le peché; de vouloir qu'on laiſſat à l'Autel le ſacrifice, qui eſt l'action la plus ſainte de la Religion, pour venir ſe reconcilier avec nous; de remettre toutes nos offenſes à ceux qui nous remettroient les nôtres; en un mot, de venger nôtre querelle par l'enfer, comme la vôtre ?

Ah ? MESSIEURS, reconnoiſſons à ces aimables ſoins les entrailles paternelles d'un Dieu qui nous aime, qui regarde ſes enfans comme une partie de lui-même : aimons un Chef ſi plein de charité

pour ſes membres : il jugeoit bien par nôtre extrême delicateſſe à ſuporter les defauts d'autrui, & par nôtre fragilité à offenſer nôtre prochain, que l'Egliſe des Fideles ſeroit troublée par des diviſions continuelles, s'ils ſe mettoit, pour ainſi dire, entre nous, pour apaiſer les differens ; s'il ne portoit une Loi, qui ſervit comme de barriere contre la fureur du vindicatif. Mais on ne me pardonne pas à moi : à qui en eſt la faute, MESSIEURS ? eſt ce à la Loi, ou à ceux qui la violent? Si elle étoit obſervée comme autrefois dans la primitive Egliſe, y auroit-il une paix, une union égale à celle des Chrêtiens ; Mais vouloir pour cela accuſer la Loi d'injuſtice, n'eſt ce pas manquer de reſpect pour le ſouverain Legiſlateur ?

A cela, MESSIEURS, je ſai ce qu'on opoſe ordinairement : une injure ſoufferte, dit-on, attire une autre injure. Et moi je ſoutiens le contraire, & j'ay l'experience pour moi : une injure pardonnée étoufe les inimitiez, *carbones ignis congeres*

Rom. c. 12.

super caput ejus : mais une injure vengée éternise les querelles ; c'est un héritage qui passe de pere en fils c'est un feu qui ne s'éteint jamais.

Il y a du moins, ajoûte-t-on, de la lascheté à pardonner, & du courage à se venger. Mais qui le dit, MESSIEURS, la difficulté de l'action, & le penchant qui nous porte avec tant de facilité à la vengeance, pour laquelle il ne faut qu'une impetuosité naturelle commune aux bêtes ; font bien voir le contraire. Ce sont là des craintes chimériques : tout ce qui a raisonné en homme est d'un avis different. Socrate, Phocion, Caton, Senéque, Epictéte, tant d'autres Sages du monde ont pardonné à leurs ennemis. Je les cite, MESSIEURS, non pas à des Chrétiens, mais à des gens qui se piquent d'estre Philosophes, & de se mettre au-dessus du commun des hommes en beaucoup de choses, où il seroit expédient qu'ils se soûmissent à la Foy, & qui dans ce rencontre s'assujettissent à des idées populaires.

J'en appelle, MESSIEURS, à

vous mesmes : de bonne foi, qu'avez-vous pensé des réconciliations que vous avez veuës dans le monde qu'en a-t-on dit ; Quand elles ont esté l'effet d'une injustice, d'un complot criminel, comme celle
Luc. c. 23. d'Herode & de Pilate, *facti sunt amici in ipsa die* ; on en a mal parlé on a tourné en ridicule la vanité, l'avarice, la crainte servile, la bassesse de ces ennemis jurez, qui ont sacrifié tous leurs ressentimens & leur honneur mesme à des interests temporels. Mais quand par un esprit purement Chrétien, sans avoir aucune prétention humaine, on a veu des personnes remettre des injuress qu'on leur avoit faites alors n'a-t-on pas regardé cette action comme un exemple de générosité Chrétienne ; On en a esté édifié, on n'a point traité de lasches, d'esprits bas & foibles ceux qui l'ont pratiquée : on a esté surpris de cette force héroïque, on s'est voulu du mal de n'avoir pas autant de courage ; on a eu honte de sa foiblesse. Tels furent les sentimens de Saül, lorsqu'il

connut ce que David qu'il persécutoit, venoit de faire pour lui : *Levavit vocem suam, & flevit ; dixitque ad David : Justior tues, quàm ego.* 1. Reg. c. 24.

Mais si je ne me venge, on l'attribuëra à la crainte, & non pas à la Religion ; & mon honneur enfin y est toûjours interessé. Je réponds à cela, MESSIEURS, que toutes les injures à pardonner ne regardent pas le point d'honneur : ainsi vous ne pouvez pas disconvenir que le pardon alors ne vous fust honorable. D'ailleurs ces loix maudites du siecle corrompu ne sont pas pour tous les états, & il est honteux de voir des gens d'Eglise & de Robbe s'en prévaloir, eux qui par leur caractere & leur profession, au sentiment du Monde le plus mondain, se des-honorent par la vengeance, & devroiét se faire honneur de la modération. C'est de plus, une maxime à present établie dans la plus saine partie de la noblesse & des gens d'épée, aprés les Edits des Princes, les Anathémes des Souverains pontifes qu'il y a d'autresvoies que celles de

la vengeance pour réparer son honneur, & effacer l'outrage qu'on a reçû. Il seroit indigne que le caprice de quelque gens indiscrets decidast le contraire. Jamais il n'y eut moins de duels que dans le siécle où nous sommes, & jamais il n'y a eu plus de bravoure & de veritable valeur.

Enfin, ce vain honneur dont on fait tant de bruit, le conserve t-on avec un si grand soin dans toutes les autres occasions? Cét honneur éxigeroit de vous de la probité, de la fidelité dans le commerce, dans les paroles qu'on donne; point de mensonge, de fourberie, de mauvaise foi, de trahisons quand il s'agit de vos interests, point d'emportemens, de violences; point d'excés de débauches qui font honte à la nature: c'est là où il faudroit avoir soin de son honneur, & c'est là où on l'oublie. Au contraire, que dans une ocasion de pardonner ce fantôme de l'honneur se présente, c'est un monstre insurmontable, & c'est icy que Dieu vous ordonne de le sacrifier: alors vous reprenez cét

honneur fletri dans le monde, cet honneur perdu, aneanti, pour autoriser vôtre vengeance. O siecle ? que dirai-je sur cela de ta bizarrerie? Elever la jeunesse dans cette delicatesse du point d'honneur sur les injures; & soufrir qu'elle renonce à l'honneur par une conduite criminelle & une vie corrompuë! Il semble, ô mon Dieu, que ce soit assez que vôtre Loi defende une chose pour la rende legitime au jugement du Monde: je dis ce Monde que vous avez toûjours regardé comme vôtre ennemi; ce Monde reprouvé, pour lequel il ne peut y avoir de salut.

Aprés tout, MESSIEURS, j'avouë qu'il est difficile de pardonner une injure, & que l'action est heroïque : mais il est des voies pour vous faciliter cette Loi ; c'est le sujet de ma seconde Partie.

Non, Chrêtiens, cette impuissance pretenduë que vous alleguez, ne vient pas de la chose même ; elle vient de la malignité de vôtre fonds. Vous ne pouvez pas ici vous excu- SECONDE PARTIE.

ſer comme du jeune ſur la maladie, ou ſur la foibleſſe de vôtre complexion : la ſanté n'y contribuë rien. Il ne s'agit point d'aumônes, vous pourriez vous en excuſer ſur vos beſoins. On ne vous demande point un exercice penible, des meditations profondes ; vous pourriez aporter ſur cela vôtre peu de ſuffiſance. On vous demande ſeulement de pardonner à la perſonne qui vous a offenſé le tort qu'il vous fait eſt perſonnel ; vous pouvez le relacher, il ne vous en coutera qu'un peu de violence que vous vous ferez pour le ciel ; & cette violence ſera même paiée dans le tems par le repos d'eſprit où vous vous mettez en pardonnant.

Car penſez, s'il vous plait, à ce que vous allez faire. Vous dites qu'il eſt trop difficile de pardonner, mais ne l'eſt il point davantage de vous venger? La perſonne dont vous vous plaignez eſt peut être au deſſus de vous ; hors d'attainte aux coups que vous lui porterez : ce ſera vous attirer de nouvelles diſgraces. Et comme ceux qui s'embarquent ſur mer par eſpe-

rance du gain risquent beaucoup, & perdent souvent le principal ; ne craignez vous point qu'en vous embarquant sur une mer aussi orageuse que celle de la vengeance, il n'y ait plus à perdre pour vous qu'à gagner.

Il vous faut des ministres de vôtre vengeance, engager des gens dans vôtre parti, plaider, solliciter, poursuivre, faire des frais considerables au peril de ne rien retirer, essuier la fatigue d'une longue procedure, ou faire un coup d'éclat qui vous engage à ces suites tragiques que vous avez veuës dans les autres, & que vous avez deplorées. Le moins qu'il vous en puisse arriver, c'est de perdre le repos, & de vivre dans cette agitation continuelle qu'inspire la haine. Car comme le feu s'attache à son propre sujet, avant que d'agir sur un sujet étranger ; ainsi la haine commence par dechirer le cœur qu'elle possede, avant que d'exercer sa cruauté sur l'ennemi qu'on poursuit.

Ce seroit ici le lieu de vous tracer l'image d'un cœur possedé du desir

de la vengeance : mais qui le peut mieux que vous, qui en avez senti les traits les plus vifs ? N'est-ce pas un enfer anticipé, que de brûler jour & nuit d'ũ feu cuisant, qui sans cesse vous retrace le souvenir de la personne que vous poursuivez, comme d'un monstre odieux ; qui grossit l'injure qui vous enflame d'indignation, qui nous souleve à la seule veüe de votre ennemi ? Quelle rage, s'il est heureux, & s'il réüssit dans ses entreprises ? Quel depit, s'il est honoré ? Quel désespoir, s'il est puissant ? Quelle envie, si on en parle bien ? Quelle apréhension, s'il a le dessus ? Quels soupçons, s'il a de l'adresse & de l'habilité ? Quelle inquiétude pour suivre les menées, qu'il trâme peut-être contre vous ? Quel orage de passions, qui se succedent sans cesse ? Ah ! combien de fois a-t-on souhaité dans le secret du cœur de n'avoir jamais formé cét orage, ni remué l'affaire où l'on s'est engagé !

Cependant esclave du respect humain on traine sa chaine ; on n'en veut pas, dit-on, avoir le dementi ;

on redouble ses soins ; on met tout en œuvre, argent, amis, credit, pouvoir, artifices ; & aprés des fatigues incroyables qu'on a essuyées dans le cours d'une vengeance, je ne puis, dit-on, pardonner, cela est trop difficile. Helas ! Seigneur, si vous aviez ordonnez par une Loy toutes les peines que se donne le vindicatif, qui l'observeroit ? Qui ne s'excuseroit sur une impuissance absoluë ? Qui ne condamneroit votre Loy de tyrannie ? Vous voulez nous exempter de ces peines, & on veut les essuyer pour satisfaire : la passion rend tout aisé & facile ; la Loy rend tout impossible, & nous pretendons que cette impuissance volontaire nous excuse ?

La passion de la vengeance est assez forte, me direz-vous, pour passer pardessus un interest temporel. Il est vrai : mais le sera t'elle assez pour passer pardessus celui de votre salut ? *Deus* dit saint Augustin, *dura præcipit, sed majora promisit.* Ne vous arrestez pas tellement à la difficulté de l'action, que vous ne fas-

fiez reflexion à la grandeur de la re-
Luc.c.6. compense : *Dimitte & dimittemini.*
Admirez la bonté de Dieu, qui a attaché un interêt aussi considerable que sa grace, au pardon des injures. Peut-être vôtre vie n'a pas été reguliere, les jugemens de Dieu vous efraient & avec raison, vous ne savez si vous êtes en grace, ni par où il y faut rentrer : voilà une voie seure & infaillible, aussi immanquable que la parole de l'Evangile. Pardonnez, & tenez pour assuré que Dieu vous pardonne : que l'énormité de vos pechez ne vous étonne point; si vous pardonnez à vôtre ennemi, le pardon vous est acquis. Voilà la regle des bontez de Dieu sur nous: *Dimittite dimittemini.*

Ainsi, Chrêtiens, si vôtre conscience vous intimide, demandez-vous dans le secret du cœur, pardonnai-je sincerement à cette personne ? & si vous trouvez que cela soit ainsi, toutes vos aprehensions doivent être calmées par là. Au contraire, eussiez-vous fait la penitence la plus austere, si vous conservez du ressentiment

dans le cœur, vous n'avez rien fait : *Sic & Pater meus cæleſtis faciet vobis ; ſi non remiſeritis unuſquiſque fratri ſuo de cordibus veſtris.* Matth. c.18. Il y a plus : Dieu rétracteroit meſme le pardon accordé ; & il ſera plus irrité de la dureté que vous aurez pour voſtre prochain, que de tout vos crimes paſſez *Serve nequam omne debitum dimiſi tibi : nonne ergo oportuit & te miſereri conſervi tui ?*

Ajoutons que Dieu nous a engagé à prononcer tous les jours contre nous-meſmes, ſi nous ne pardonnons. Il a voulu inſérer dans la priere qu'il nous a enſeignée, cette clauſe qui nous condamne : *Dimitte nobis... ſicut & nos dimittimus* ; Matth. c.6. pardonnez-nous, comme nous pardonnons. C'eſt à dire ; ne nous pardonnez pas, ſi nous ne pardonnons pas ; ſoyez ſur à noſtre égard, ſi nous le ſommes à l'égard de nos freres ; faites-nous ce que nous leur faiſons : haïſſez-nous, abandonnez-nous, réjoüiſſez vous de noſtre mal, travaillez à renverſer noſtre maiſon, oppoſez-vous à nos deſſeins, tra-

verſez-nous en tout, ſi nous nous comportions de la ſorte envers les autres, *ſicut & nos*.

Mais voici, mon cher Auditeur, où je vous attends : peut-être les actions d'un Dieu feront-elles plus d'impreſſiõ ſur vous, que ſes paroles. Vous êtes Chrétien, & Dieu vous a fait la grace de vous conſerver la foi: donnez, je vous prie, un moment d'attention au pied de votre crucifix à ce que votre Dieu vous apprend : le cœur ſur ce ſujet & plus difficile à réduire, que l'eſprit : ſouffrez qu'un exẽple ſi beau faſſe ſur vous ce qu'il a fait ſur tant d'autres : ne vous rendez qu'à votre Sauveur, il eſt le ſeul qui le merite : mais ne le rebuttez pas; il y auroit de l'injuſtice de n'obéïr pas au Legiſlateur, qui exémt de la Loy par la ſuperiorité de ſon être veut bien s'y ſoûmettre le premier.

Si quelqu'un eut jamais droit à la vengeance, ç'a été Jeſus-Chriſt. Il avoit reçû tous les outrages imaginables. Vous le voyez ſans honneur, attachez à une croix, entre deux criminels, dépoüillé, abregé

de fiel ; chargé de malediƈtions ; & traité comme le dernier des hommes : il ne s'eſt attiré ce traitement par aucune aƈtion, je ne dis pas mauvaiſe, mais même indiſcrete : ſi l'injure croit à proportion de la qualité de la perſonne, je veux bien n'oublier pas icy vôtre mérite & vôtre rang, mais n'oubliez pas le ſien : enfin, il n'ignoroit pas en quoy conſiſte le véritable honneur, & il ne pouvoit ſe tromper dans le jugement qu'il en faiſoit. *Vidiſti pendentem*, dit ſaint Auguſtin, *audi clamantem.* Vous ſentez toute la grandeur de l'outrage ; elle révolte vôtre eſprit, juſqu'à ébranler vôtre foy; *Audi clamantem* : ce qu'il va dire en cet état, non pas long-tems aprés l'outrage, mais dans le fort de l'aƈtion, dans l'inſulte méme, dans les approches de la mort la plus honteuſe, lors que ce ennemis ſe moquent de luy, confondra ſans doute vôtre delicateſſe, *Pater, dimitte illis.* Il ne dit pas : Juge des vivans & des morts, vengeur de l'innocence opprimée ; ce ne ſont point

Luc. c. 23.

ces titres odieux, dont il a besoin. *Pater*: c'est le nom de Pere qu'il employe, pour exciter, réveiller sa tendresse, & pour obtenir plus aisément ce qu'il demande. *Dimitte illis*: pardonnez-leur la trahison, le parjure, les calomnies, la violence, l'envie, enfin le déicide infame qu'ils commettent. *Pater dimitte*: oubliez tous ces crimes, dont l'idée seule redouble vostre colere, & pensez seulement que vous êtes mon Pere, & que c'est un Fils mourant qui vous prie. *Illis*: à eux; mais encore à qui? à ce peuple ingrat, que j'ay preferé à toutes les Nations du Monde; à Judas, qui m'a trahi; aux Pharisiens, qui m'ont livré; à Pilate, qui m'a condamné; à Herode, qui m'a traité d'insensé; aux faux témoins, qui ont deposé contre moy; aux bourreaux, qui m'ont attaché à cette croix: pardonnez-leur, mon Pere: *Nesciunt enim quod faciunt*; ils ne connoissent point l'énormité de leur crime. Mais comment pouvez-vous, Seigneur, alléguer cette excuse en leur faveur? Ils ont été témoins

témoins de vos miracles : *Quid faci-* *Ioan.*
mus, quia hic homo multa signa facit? *c. 11.*
Pilate, qui vous a condamné, a reconnu luy-même vostre innocence :
Non invenio in eo causam : sa femme *Ioan.*
l'en a averti, l'a intimidé, *Nihil tibi* *c. 19.*
& justo illi ? Les soldats en voulant *Matth.*
vous saisir, sont tombez à la renver- *c. 27.*
se. Ce Peuple ingrat peut-il ignorer que c'est à l'Auteur de la vie, qu'il
s'est attaqué ? N'importe ; *Pater, di-* *Luc.*
mitte illis, mon Pere pardonnez-leur. *c. 23.*
Voilà, Chrétiens, de quelle maniere vôtre Dieu a vengé sa mort, en priant pour ses ennemis : priere si efficace, que ce sont ceux que l'on fait mourir, qui ont participé les premiers au
mérite de son sang. *Videns autem* *Ibid.*
Centurio .... & omnis turba eorum qui simul aderant ... percutientes pectora sua, revertebantur.

Or ce que le Fils de Dieu a fait, mon cher Auditeur, il nous a ordonné de vous l'annoncer : c'est son
Testament. *Pater tuus præcipit nobis* *Gen.*
ut hæc tibi verbis illius diceremus : *c. 50.*
Obsecro ut obliviscaris sceleris fratrum suorum, & peccati, atque malitiæ,

quàm exercuerunt in te. L'ingrat qui vous a outragé ne mérite aucune grace, ne lui pardonnez donc pas à lui il eſt indigne de vos bontez. Mais ne puis-je obtenir que vous me pardonniez à moy ? L'outrage qu'il vous a fait, vous doit-il faire oublier le bien que je vous fais ? Pourquoy, ſi ſenſible à la haine d'un ennemi, étes-vous inſenſible à mon amour ? L'image de cét ennemi qui réveille vôtre reſſentiment, m'a t-elle pleinement effacé dans vôtre cœur ? Eſt-ce trop vous demander que ſa grace, en vous obtenant la vôtre ? Et mon Sang qui peut appaiſer la colere d'un Dieu irrité par tant d'offenſes, ne pourra-t il calmer la fureur d'un homme offenſé par un autre homme ? M'en demandez-vous plus pour la faute de vôtre frere, que mon Pere ne m'en a demandé pour vos crimes ; & ſi un Dieu eſt ſatisfait du ſang d'un homme, un homme pourra-t-il ne l'eſtre pas du ſang d'un Dieu ?

On répond à l'éxemple de Jeſus-Chriſt, qu'il eſtoit Dieu : mais qu'eſt ce à dire, MESSIEURS, il

étoit Dieu ; c'est à dire, l'offense estoit énorme, & la mienne n'est rien; Jesus-Christ avoit un droit absolu de se venger, & moy je ne l'ay pas; il pardonne sans interest de sa part, & moy j'ay mon salut à ménager; la vengeance luy estoit permise, & elle m'est à moy défenduë.

Mais ne faut-il, pour achever de vous résoudre, que vous proposer pour exemple des hommes comme vous ? J'aurois à vous produire une nuée de témoins, comme parle saint Paul, *Nubem testium*; un nombre infini de Martyrs, qui faisoient paroistre plus de courage au sentiment des Péres, en pardonnant les injures, qu'en souffrant la mort ; tant de grands Personnages de l'un & de l'autre sexe, qui ont sacrifié tous leurs ressentimens. Mais quelles injures pardonnoient-ils ? la proscription de leurs biens & de leurs restes, des ignominies publiques, mille supplices differens. Ces gens traitez de la sorte, traitoient les tyrans avec respect : *Sanctissimis Imperato-*

Heb c.12.

ribus, c'eſt le titre de leurs Apologies, c'eſt le terme dont ils uſoient dans leurs prieres. La legion des Thébains pouvant ſe révolter, quitte le baudrier, ſe laiſſe maſſacrer & embraſſe ſes bourreaux.

Gens au reſte, qui connoiſſoient auſſi bien que vous, en quoy conſiſte le véritable honneur. Il y en avoit parmy eux de la première qualité, hommes, femmes, filles; des Magiſtrats vénérables par leur caractere & par leur mérite: ils pardonnoient; que dis-je? ils regardoient comme amis leurs perſécuteurs.

Entre eux, quelle paix! quelle union! lorſqu'on diſoit au ſaint Sacrifice de la Meſſe, *Pax Domini ſit ſemper vobiſcum*, que la paix du Seigneur ſoit avec vous; alors ceux qui avoient quelque mes-intelligence ou quelque inimitié, ſacrifiant tout au pied des Autels, s'embraſſoient en préſence de tous les Fideles, & ſentoient mourir leur haine auprés de ce Sacrement d'amour. Aujourd'hui nous voyons les parens, les voiſins, au même Sacrifice, à la

même table, sans se parler jamais ensuite.

Je vous ay proposé des hommes comme vous, quand pardonnerez-vous comme eux ? Pourquoy pas à présent, au sortir de cet Eglise ? Attendez-vous que la mort mette fin à vos ressentimens, qu'elle vous surprenne la haine dans le cœur ? Pourquoy differer ? cela ne sert qu'à envenimer la playe. *Quisquis pacem differt, occasionem quærit nunquam ignoscendi.* Il en est de cecy, dit saint Chrysostome, comme d'un os disloqué, qui se remet plus aisément sur l'heure & plus difficilement aprés un long-temps. Mais il y a du temps, que nous ne nous voyons plus: hé ! quoy MESSIEURS, prétendez-vous qu'il y ait préscription pour la haine, & qu'à force de conserver des inimitiez, on les rende legitimes? quelle excuse devant Dieu! Mais au contraire quelle édification pour le prochain, quand les personnes, dont la mes-intelligence étoit si scandaleuse dans une Ville, rentrent dans leur devoir, & se réconcilient ! *August.*

Mais voicy la derniere ressource vindicatif : je ne veux point de mal à cette personne, mais je ne puis me résoudre à la voir, il ne faut pas qu'elle attende aucun service de moy : ou bien, je suis prêt à luy pardonner ; mais ce n'est pas à moy de faire les premieres démarches, j'ay été offensé le premier. Donnons là-dessus en peu de mots quelques régles, c'est ma troisiéme Partie.

TROISIE'ME PARTIE

J'Avoüe, Messieurs, que la loy du pardon des injures a comme les autres ses obligations de précepte, & ses pratiques de conseil : mais je dis en général, sans rien décider en particulier, que rien n'est plus dangereux que de s'en tenir au précepte en cette matiere. Pourquoy ? Premiérement, parce qu'il est malaisé de se fixer à ce point indivisible de la Loy. Secondement, parce qu'on croit toûjours être le plus offensé & le mieux fondé en droit. Troisiémement, parce que le conseil passé en précepte au sentiment même des Docteurs les moins séveres,

quand il y a du scandale : ou lorsque, par exemple, il y a espérance d'amollir la dureté de cœur de vôtre frere, & de le faire rentrer dans son devoir, en observant le conseil, *Lucratus erit fratrem tuum* ; & qu'au contraire une délicatesse à contretemps le peut envenimer à n'en jamais revenir. *Matth. c. 18.*

Mais je veux bien, Chrêtiens, que vous vous en teniez au précepte, examinons-en toute l'étenduë. *Ego autem dico vobis : diligite inimicos vestros* ; aimez vos ennemis. *Benefacite his qui oderunt vos* ; faites du bien à ceux qui vous haïssent. *Orate pro persequentibus vos* ; priez pour ceux qui vous persécutent. Faisons-nous cela, MESSIEURS ? Je lis au Chapitre dix-neuviéme du Levitique : *Non quæras ultionem, nec memoreris injuriæ civium tuorum* : on veut que le Juif ne se venge pas, & qu'il oublie même l'injure : la Loy nouvelle en demande davantage du Chrétien; mais bien loin de donner ce surplus, il manque aux premieres obligations. De là ces divorces scandaleux: *Matth. c. 5.* *Ibid.* *Levit. c. 19.*

des Chrétiens dans l'Eglise, des enfans de la même Mere passent les années entieres sans se voir.

On tâche de les excuser sur une fausse délicatesse : il faut, dit-on, ménager ces humeurs contraires ; ils s'emporteroient, ils éclateroient ; on a l'expérience du passé ; une entreveuë réveilleroit leur haine. Je revere sur cela, MESSIEURS, les décisions sages des Docteurs : mais malheur à qui s'est reduit par sa faute à avoir besoin de ces temperamens. Le remede peut être sagement ordonné ; mais il suppose un mal bien grand, une disposition d'esprit bien peu chrétienne, une enflure de cœur bien coupable devant Dieu : & si Dieu fait à ces personnes la grace de ne les pas damner, je tremble pour l'horreur des supplices qu'ils auront à subir dans le Purgatoire. Car aprés tout, l'Eglise des Fideles est toûjours scandalisée, de voir des gens, qui font profession de pieté, ne pouvoir se souffrir : elle n'y remarque point ce caractere de vraye charité, qui porte avec soy la dou-

ceur & la patience. Il seroit à souhaiter, dit-on, que ces gens de bien commençassent par le pardonner ; ce seroit là le solide de la dévotion : quoy qu'ils fassent, le Monde dira toûjours : Voilà des gens qui sont mal ensemble, & qui ne peuvent vivre en paix l'un avec l'autre. Or quel compte à rendre devant Dieu ?

Finissons, MESSIEURS, par ces paroles de Jesus-Christ : *Hoc est praeceptum meum, ut diligatis invicem.* *Ioan. 15.* Le Monde vous inspire d'autres maximes ; mais voilà, nous dit le Sauveur, mon commandement : Aimez-vous les uns aux autres. C'est au pardon des injures, c'est à l'union que vous conserverez entre vous, qu'on connoîtra si vous étes mes disciples ; & c'est à cela même que je les distingueray, pour leur donner un jour la récompense éternelle que je leur ay promise. Ainsi soit-il.





SERMON
SUR
L'IMPURETÉ.

Non regnet peccatum in vestro mortali corpore, ut obediatis concupiscentiis ejus.

Ne permettez pas que le peché regne dans vôtre corps mortel, & n'en suivez pas les mouvemens déréglez. Aux Rom. Chap. 6.

J'AY long-temps déliberé, MESSIEURS, si je traiterois une matiere aussi épineuse, & aussi délicate, que l'est le peché d'impureté. Je sçay que le lieu où je parle est saint; que la parole que je porte est encore plus sainte; qu'il ne faut pas blesser la délicatesse des ames innocentes, &

mesme des criminelles : car nôtre siecle en est venu à ce point, de commettre les actions les plus honteuses, & cependant d'exiger une modestie scrupuleuse, dans ceux qui sont chargez du soin de reprendre les vices publics. Tout cela sans doute, m'auroit empesché de m'engager dans un sujet également difficile & dangereux ; si d'ailleurs je n'avois fait reflexion que ce vice regne avec trop d'empire, qu'il damne la pluspart des hommes, & qu'il marcheroit avec d'autant plus d'insolence, qu'il croiroit être plus à couvert de la censure.

J'en parleray donc avec tout le respect, que vous attendez de moy. On vous a dépeint ce vice comme un feu dévorant, qui embrase, qui consume tout, sans distinction d'âge, d'état, de profession : pour moy, je me contenteray de vous faire sentir l'esclavage où nous reduit cette passion. Autrefois pour confondre les Epicuriens, qui faisoient consister le souverain bonheur dans les plaisirs, on leur dépeignoit la volupté comme

une Reine ſur le Throſne, & tenant toutes les vertus dans les fers. Cela ſeul, dit ſaint Auguſtin au livre cinquiéme de la Cité de Dieu, leur étoit inſupportable : *Nihil hac pictura dicunt eſſe ignominioſius & deformius, & quod minus bonorum ferre poſſit aſpectus; & verum dicunt.* Tâchons donc de bien faire ſentir aux Chrétiens l'indignité de cette ſervitude : car ſi tout homme ſe pique de liberté, le Chrétien qui ſe pique de la liberté des enfans de Dieu, n'obmettra rien pour ſecoüer un joug ſi peſant & ſi odieux. Demandons, &c. *Ave.*

QUAND je dis, MESSIEURS, que l'impureté nous met dans une ſervitude indigne de l'homme, ce n'eſt pas un motif purement humain que je vous apporte, & je veux bien même vous avoüer, que la pluſpart des Philoſophes qui ont ſi bien parlé de la tyrannie de cette infame paſſion, ne s'en ſont pas pour cela exemptez : il faut une force ſuperieure à celle de l'homme, pour s'en affranchir. Mais ſi les Payens l'ont enviſa-

gée comme une honteuse servitude, avec quels yeux les Chrétiens ne la doivent-ils point regarder? Personne n'ignore cette fascheuse contrarieté qui se trouve dans nous, dont le peché d'origine est la source, & qui ne finit qu'à la mort: *Caro concupiscit adversus spiritum, spiritus autem adversus carnem*; la chair combat contre l'esprit, & l'esprit contre la chair: celuy des deux qui est vaincu, dit l'Apôtre, devient esclave de l'autre, *A quo quis superatus est, hujus & servus est.* Si l'esprit prend le dessus, il traitte le corps en esclave, & le fait servir à la sanctification; mais si le corps se rend maître de l'esprit, il s'en sert aussi comme d'un esclave, & le fait servir à sa reprobation. Il est donc important de faire sentir à des Chrétiens toute l'indignité de cette servitude, afin qu'ils fassent un dernier effort pour s'en délivrer. Examinons la chose par degrez: c'est tout mon dessein.

Gal. c. 5.

2. Petr. c. 2.

SERVITUDE cruelle à l'homme, qui elle ôte le repos. En effet, MESSIEURS, c'est une suite neces- I.

faire du peché d'impureté : que l'inquiétude : car dés là que les choses ne sont pas dans leur ordre naturel ; que le corps commande à l'esprit, & que l'esprit devient esclave du corps, ce desordre seul porte le trouble avec soy. Il y a toûjours dans l'homme, quelque corrompu qu'il soit, une grandeur & une noblesse qui luy fait souffrir ce joug impatiemment; on a beau flater l'ame par les attraits de la volupté, elle revient de son yvresse; elle s'apperçoit qu'elle ne tient pas le rang qu'elle doit avoir ; qu'on l'abaisse à un état indigne d'elle;que ce n'est point enfin à elle à obéir.

Venons au détail : soit que l'on considere le peché que je combats, devant qu'il ait esté commis ; soit qu'on examine qu'elle amertume il laisse dans le cœur aprés que l'on l'a commis ; je trouve, selon la pensée de Boëce, que presque toûjours l'inquiétude précede,& le repentir suit ; *Appetitus fornicationis anxietas est, satietas verò pœnitentia.* Quelles allarmes de la conscience avec le crime ! Si l'impudique n'a pas encore

secoüé tout-à-fait la crainte de Dieu, tous les principes toutes les maximes d'une sainte éducation se révoltent à ce moment contre lui : l'œil de Dieu, qui l'éclaire ; le Jugement formidable, qui l'attend ; le feu, qui le doit consumer ; l'éternité malheureuse, dont il est menacé ; quels sujets de trouble & de frayeur ! A-t-il étouffé les remors de sa conscience ? il faut toûjours éviter l'œil des hommes:car enfin le monde, tout méchant qu'il est, ne sçauroit souffrir le vice:il faut donc prendre des mesures ; épier les occasions, compter les momens, ménager des rendez-vous,prévenir tous les contre-temps : il faut éviter l'œil d'un pere vigilant, tromper une mere attentive à vous observer, s'assûrer de la fidélité de celui-cy, payer bien cher les soins de celui-là : il faut trembler à toute heure d'être surpris, aller même au devant des vaines appréhensions que forme la crainte : il faut préparer des années entieres une malheureuse intrigue ; essuyer pour cela mille caprices & mille bizarreries, dissimuler tout, souffrir tout,

Bien plus : quels ſujets de ſoupçon & de défiancelque de ſecrettes jalouſies!Un homme ne ſçait s'il eſt aimé: ſi on ne le ſacrifie point à un rival ; ſi ce n'eſt point luy qui fait les frais & la dépenſe d'une paſſion , qui regarde un autre : il ne ſçait s'il peut compter ſur la parole qui ſe donne mutuellement dans un commerce auſſi honteux & auſſi infidele que celuy là. *O quanta pracedunt vigiliæ*, s'écrie ſaint Bernard , *& quàm modicum feſtum in modica libidine ſequitur ?*

L'impudique n'eſt pas encore à la fin des cruelles agitations , que luy cauſe ſa paſſion : car il eſt aſſez malheureux pour l'avoir enfin ſatisfaite, le repentir ſuit ſon crime de prés ; *ſatietas verò pœnitentia.* Il eſt ſurpris qu'un plaiſir qui luy a tant coûté,luy échappe en un moment , & qu'il ne lui en reſte que la peine devant Dieu, & le reproche devant les hommes. Mais quel trouble , lorſqu'il penſe aux ſuites de ſon peché ; à l'éclat que doit faire ſa conduite , ſi elle eſt connuë ? Quelle honte ! quelle diffamation ! Qui pourroit exprimer les

frayeurs d'une jeune personne, que la passion a séduite, & à qui il reste encore un peu d'honneur ? Il s'en est trouvé, qui se sont donné la mort de désespoir : car comment se reposer sur la parole d'un homme vain, frivole, qui s'engage par des protestations feintes, & qui finit ordinairement par la raillerie ? *In novissimo mordebit ut coluber.* *Prov. c. 23.*

Cependant la passion que vous avez voulu satisfaire, n'est pas pour cela éteinte. Si ce n'est le même objet, un autre la rallume : vous vous y étes livré ; elle vous tyrannise sans relasche ; elle vous presse en tout temps, en tous lieux ; dans les affaires les plus sérieuses, elle vous retrace l'image des plus sales voluptez ; jusqu'au pied des Autels, elle vous suit, & arrache de vous des complaisances criminelles : *Oculos habentes plenos adulterii, & incessabilis delicti*, dit saint Pierre, un impudique a des yeux pleins d'adultere, & d'un peché dont on ne voit jamais la fin : quelque objet qui se presente à luy ; il en est blessé, & son cœur y vole ; il y *2. Pet. c. 2.*

que cela ſemble propre à chaque paſſion, c'eſt le caractere particulier de celle-cy. Les vices de l'eſprit font quelquefois honneur dans le monde; l'ambition, par exemple, qui eſt un amour outré de ſa propre excellence, quoy-que blaſmable devant Dieu, eſt ſouvent honorable aux yeux des hommes : l'impureté eſt, pour ainſi dire, le vice honteux par excellence; l'impureté eſt le peché des Anges, l'impureté eſt le peché des bêtes : il y a une tache ineffaçable, que porte avec ſoy ce peché, qu'on s'efforce inutilement de couvrir & de déguiſer. Tant qu'il y aura de la raiſon, il y aura de la pudeur ; & tant qu'il y aura de la pudeur, le vice que j'attaque ſera honteux.

C'eſt une eſpece d'yvreſſe, qui fait oublier à l'impudique tout ce qu'il eſt ; une fille ne ſe ſouvient plus que ſon honneur eſt attaché à ſa vertu ; un Magiſtrat n'a plus d'égard à ſon caractere, qui le rend venérable au peuple ; un homme d'Egliſe n'a plus devant les yeux la ſainteté de ſa profeſſion, & l'indignité qu'il y a de la

foüiller ; un amy oublie les devoirs les plus ſacrez de l'amitié, & porte le des-honneur dans la famille de ſon amy ; un homme, une femme mariée ne penſe plus à la fidelité du mariage, & à la parole donnée aux pieds des Autels ; une perſonne de qualité & de naiſſance quitte cette fierté, qui luy fait ailleurs dédaigner ceux qui ſont au deſſous de ſa condition ; l'infamie publique diſparoît, dés que ce feu vous poſſede ; *Supercecidit ignis, & non viderunt ſolem* : & tout cela s'appelle amour de la perſonne, attachement à la perſonne, préference de la perſonne, eſtime, reſpect, beaux noms, honnêtes prétextes, qui couvrent la paſſion la plus infame & la plus brutale.

Pſal. 57.

Tout cela eſt peu de choſe, dit-on, & paſſe dans le monde pour galanterie. Parlez de bonne foy, Ame voluptueuſe : avant vôtre peché, étiez-vous bien perſuadée, que ce n'étoit rien ? avez vous tout d'un coup étouffé la pudeur naturelle ; & ne vous en a-t-il rien coûté pour vous affermir ſur cela contre vous-même ?

Mais d'ailleurs, la corruption est-elle donc en effet si universelle, qu'elle ait effacé de l'esprit des hommes toutes les idées de la vertu, que la nature y a gravée ? Qui a ainsi secoué le joug ? Est-ce le séxe ? mais qui ignore, que le sentiment de toutes les nations a attaché à la pudeur l'honneur des femmes ? Quelque effort qu'ait pû faire le libertinage pour s'élever au dessus de cette loy, le siecle s'est toûjours maintenu en possession de regarder comme infames, celles qui se seroient oubliées : le rang, la qualité, la naissance, loin de couvrir ce défaut, ne servent qu'à en faire paroître toute la honte avec plus d'éclat. Sont-ce les personnes engagées dans l'Eglise, & consacrées à Dieu ? Ah ! quelle profanation, que la moindre faute qui blesse la sainteté de leur caractere, & la pureté de leur profession ! Quel scandale, quelle horreur, de voir que les membres de Jesus-Christ, pour user de l'expression de l'Apôtre, deviennent ceux d'une femme débauchée ! *Tollens ergo membra Christi, faciam membra mere-* 1. Cor. 6

tricis. Sont-ce les personnes du monde? mais qui ne sçait que les gens qui sont constituez en dignité se déshonorent encore par ce vice; que l'infamie de leur jeunesse se répand souvent jusques sur leur vieillesse: *Turpitudinem & ignominiam congregat sibi, & opprobrium illius non delebitur.* Il faut une vertu du premier ordre, une vertu d'éclat pour effacer la honte des premieres années. Sont-ce les gens d'épée? la débauche ne leur fait pas plus d'honneur qu'aux autres: un homme, qui dans les maisons qu'il fréquente, laisse une mauvaise impression de sa conduite, est dés là regardé comme un homme suspect & dangereux: on l'éloigne, on le décrie, on l'évite; quelques avantages qu'il ait d'ailleurs, on refuse son alliance; & c'est ce qui fait bien voir combien le peché d'impureté est honteux.

Prov. c. 6.

Mais les libertins en font gloire: quoy, MESSIEURS, le sentiment de quelques gens sans probité, sans vertu, sans autorité, peut-il rendre ce vice honorable? Et de quoy enfin ont-ils sujet de faire gloire? Est-ce

d'avoir séduit & surborné l'innocence d'une jeune personne ? Est-ce de l'avoir trompée lâchement par de feintes protestations ? Est-ce d'avoir passé les mois entiers à conclure l'éxécution d'un projet criminel ; d'y avoir employé des sommes considérables ; ou d'avoir usé pour cela de mille mommeries ridicules ? Est ce d'avoir fait mille bassesses pour plaire & cependant d'avoir été cent fois la duppe d'une infidelle, qui vous vend, tandis qu'elle vous nourrit d'espérances chimériques ? Est-ce d'avoir fait dépendre tous les devoirs de sa Charge, les décisions les plus importantes du caprice d'une femme? Est-ce pour lui avoir sacrifié les amis les plus fideles ? Est-ce par là, encore une fois, que le libertin croit être en droit de mépriser la vertu ? Est-ce là ce qui s'appelle galanterie ? Est-ce là cette bagatelle, dont on se fait honneur ?

La belle gloire de mentir incessamment, pour se faire valoir parmi des libertins ; d'oser dire, ce qu'on n'a pas eu la hardiesse de faire ; de décrier

pour cela les personnes les plus réglées ; d'affecter une fidelité chimérique dans le commerce le plus infidelle ! Est-ce là ce qui est établi dans le monde, & ce qu'un honneste homme peut faire sans se diffamer ?

Mais quand le siecle en jugeroit de la sorte, lâche Chrétien, vôtre Dieu est-il moins à croire ? Peut-il être honorable de violer la loy du Maître que vous adorez ? Ah ! ce sont ces gens-là, MESSIEURS, qui sont les vrais ennemis de la Religion. Le Christianisme avoit banni l'impureté du monde ; en renversant l'idolâtrie, plus excusable d'avoir manqué de pudeur en adorant des Divinitez, qui avoient, pour ainsi dire, consacré tous les vices par leur exemple. Graces à la croix de Jesus-Christ, ces impuretez monstrueuses étoient rentrées dans l'obscurité ; l'Eglise vouloit qu'il n'en restât pas même le nom parmy les Fideles, *Nec nominetur in vobis.* O siecle ! qu'avez-vous fait de cette sainte modestie ? On veut aujourd'huy que dans la Religion d'un Dieu crucifié qui ne respire que

Ephes. c.5.

la

la pénitence, on puisse avec honneur lever l'étendard de l'impureté ! Saintes Vierges des premiers temps, à qui l'impureté faisoit plus d'horreur, que la mort même ; à qui les tyrans ne pouvoient faire de menaces plus terribles, aprés avoir usé des supplices les plus rigoureux, que de vous livrer à la passion d'un libertin ; que diriez-vous de nôtre siecle, où des filles Chrêtiennes ne rougissent presque plus de rien ? Auriez-vous crû qu'on dût un jour traiter de bagatelle, d'amusement, ce que vous regardiez comme un monstre ?

Saints Evesques de l'antiquité, Pasteurs du troupeau de Jesus-Christ, qu'auriez-vous dit à des Chrêtiens, qui, coupables des desordres les plus honteux, seroient venus dans l'Eglise s'en accuser, comme de quelque égere fragilité, vous qui retranchiez e la communion de l'Eglise ceux qui toient ainsi tombez ; qui doutiez il falloit les recevoir à la pénitence; ui les teniez les années entieres à la rte du Temple sous les pieds de us les Fidéles ? Qu'auroit dit saint

Paul, lui qui alla jusqu'à livrer un impudique au démon : *Tradere Satanæ in interitum carnis ?* Plus on remonte à la source du Christianisme, plus on trouve d'horreur de ce peché. Que ces œuvres de ténébres retournent dans l'obscurité, dont nôtre siecle les a tirez ; & s'il y a des Chrêtiens assez malheureux pour manquer à leur devoir, qu'ils n'insultent pas du moins à la Religion qu'ils professent ; qu'ils n'attirent pas sur eux le chastiment de ces villes criminelles, dont parle l'Ecriture, en imitant leur impudence à faire gloire de leurs pechez : *Peccatum suum quasi Sodoma prædicaverunt.* Qu'ils conviennent, en un mot, qu'il n'est point de servitude plus honteuse, que celle de l'impureté.

1. Cor. c. 5.

Isa. c. 3.

III. SERVITUDE la plus pernicieuse pour le salut. En effet, l'esprit devenu esclave du corps secoüe bien-tôt le joug de la Religion. Ah ! Chrêtiens, quelle est la fureur de cette passion malheureuse, de ne se contenter pas de vous faire perdre Dieu,

mais de vous former toute les voyes de retourner à lui ? Au lieu de combattre le vice par la foy, vous souffrez que la passion vous ôte la foy ; mais ce sont les suites funestes de l'impureté ; voicy comment.

On commence par se retirer des Sacremens : le Sacrement de Pénitence, qu'on fréquentoit avec tant de facilité, devient incommode ; la nourriture céleste, qu'on prenoit réguliérement, & pour laquelle on avoit du goust, devient une manne insipide & dégoûtante : on aime mieux avec l'Enfant prodigue, se nourrir du gland des pourceaux, que de manger avec les Saints le pain des Anges. La parole divine qu'on écoûtoit volontiers, devient odieuse, parce qu'elle condamne le déréglement de nos mœurs, la priere est desormais un éxercice pénible ; tout ce qui regarde en un mot le culte de Dieu, devient indifférent, ou fâcheux : on passe les mois, les années sans se confesser, & sans approcher de la sainte Table ; ou si l'on est obligé quelquefois par état, ou par bienséance de le faire,

c'eſt une profanation encore plus criminelle, que l'éloignement ; ce ſont ſouvent des confeſſions ſacriléges, par le ſoin qu'on prend de déguiſer, de pallier, de diminuër, d'envelopper ſi bien ſon peché, que le Prêtre n'en conçoive ni l'eſpece, ni l'énormité ; ou même de celer par honte, ce qu'on n'a pas eu honte de commettre : abus trop ordinaire parmy les perſonnes qui ont quelque réputation de vertu, & qui cachent aſſez ſouvent une vie corrompuë ſous un extérieur régulier.

Quelquefois auſſi on découvre toute la profondeur de la playe, mais ſans douleur, ſans repentir, ſans renoncer à ſon peché, qu'on regarde comme peu de choſe : les Communions indignes qui ſuivent, achevent d'endurcir ; ou ſi la conſcience veut parler, ſi la grace intimide ; on commence par degrez à ſecoüer le joug. On raiſonne ſur les véritez de la Religion : cette éternité de peines eſt elle bien établie ? y a-t-il un Enfer, comme on nous le dit ? qui en eſt revenu ? Le doute ne ſuffit pas

pour vous calmer ; il faut étouffer tout-à-fait la pensée de ces véritez importantes: *Exinanite usque ad fundamentum.* On cherche les libertins ; on lit avec curiosité tous les livres impies, & tous les blasphémes des Athées, on demande compte de tout ; on se mocque des plus saints mystéres, & on fait plus de fonds sur la raillerie d'un ignorant, que sur l'autorité des Docteurs les plus consommez : *Exinanite.*

Psal 136.

S'il y a quelqu'un qui en use de la sorte, c'est l'impudique : car comme a fort bien remarqué saint Augustin, & aprés luy Pic de la Mirande, personne ne doute de l'immortalité de l'ame, que ceux qui ont interest de la croire mortelle. Quand on trouve de ces impies on est surpris de leur peu de raison : on leur allegue ce qu'il y a de plus solide & de plus fort ; ce qui a satisfait les génies du premier ordre ; & ce qui les contentoit eux-mêmes avant leurs desordres : mais ce n'est pas l'esprit qu'il faut convaincre ; ce seroit le cœur qu'il faudroit guérir : tant que la passion

dominera, cet homme verroit des miracles, qu'il raisonneroit toûjours de la sorte: & de là cet abandon de Dieu, qui livre tout-à-fait un libertin à son sens réprouvé: *Tradidit eos in reprobum sensum.*

Rom. c. 1.

IV. Servitude enfin, qui devient dans la suite comme nécessaire. Il n'est point d'esclave, qui ne puisse par quelque voye se mettre en liberté: mais il faut un miracle de la grace, pour faire passer un impudique dans l'heureuse liberté des enfans de Dieu: *Suspirabam*, dit S. Augustin, instruit par sa propre expérience, *ligatus non ferro alieno, sed mea ferrea voluntate; velle meum tenebat inimicus.* Ceux qui sont dans le desordre, ne connoissent que trop la force impérieuse de cette habitude: ils feront, si vous voulez, les reflexions les plus belles sur la vertu; ils parleront le langage des Anges; ils auront même de l'horreur pour leur état; cent fois dégoustez de tant d'affaires, de tant de dépenses, de chagrins, de trahisons, d'infidelitez, ils voudront rompre leur chaîs-

ne, & demeureront toûjours dans l'esclavage : on les priera, on les conjurera, on les intimidera, on les convaincra, on les arrachera comme par violence : cela m'est impossible, répondront-ils ; je le voudrois bien, je croyois la chose plus facile, mais je ne puis reculer.

Ah! Chrétiens, il y falloit penser, avant que de former ce malheureux engagement. On vous avoit souvent averti, que si vous abandonniez vôtre jeunesse à la passion, vous couriez risque de n'en revenir jamais. Vous envisagiez dans un âge plus avancé vôtre conversion comme une affaire aisée, & presentement vous ne sçauriez faire un pas pour cela. Mais enfin voulez-vous mourir dans cét état ? le monde même est rebuté de vous ; on est effrayé de voir que vous soyiez encore dans des foiblesses si honteuses, & tous les jours on demande, quand vous en sortirez.

Ce vice, aprés tout, dit-on, est excusable par le penchant extrême que nous y avons tous, & que nous y apportons en naissant. Que prétendez-

vous par là, Messieurs? Voulez vous dire, que l'enfer n'est pas pour les impudiques? Le saint Esprit à qui nôtre foiblesse est mieux connuë qu'à nous-même, nous assûre le contraire: *Neque adulteri, neque molles regnum Dei possidebunt?*

1. Cor. c. 6.

Entendez-vous, que ce penchant est si violent, qu'il entraisne la volonté, & que la loy est impossible? Cela est contre la foy, & l'experience. Contre la foy; car voicy les paroles de l'Ecriture: *Sub te erit appetitus ejus, & tu dominaberis illius:* & certes, ce seroit accuser Dieu de tyrannie. Contre l'expérience; car enfin, quelque débordé que vous soyiez, il a été un temps que vous estiez chaste & réglé; & il ne vous étoit pas impossible de l'être: or ce que vous avez été, vous pouvez l'être encore: d'autres que vous le font; pourquoy ne le ferez-vous pas comme eux? Car vouloir se persuader que tout le monde est dans le desordre, comme les libertins veulent tâcher de le croire, c'est s'aveugler.

Gen. c. 4.

Prétendez-vous dire, quelle dif-

ficile de réprimer cette passion ? Je l'avouë : mais que pour cela vous soyiez excusables, c'est dont je ne puis convenir, lorsque j'examine la conduite ordinaire que vous tenez, Quoy, MESSIEURS, nous sommes persuadez qu'il est difficile de se conserver, que le penchant est extrême ; & avec cela nous ne faisons rien pour l'affoiblir ; que dis-je ? nous donnons à ce penchant tout ce qui peut le fortifier, & même le faire naître, s'il n'étoit pas : & vous prétendez de là tirer une bonne excuse devant Dieu ? Et moy je tire de là même au contraire des raisons, qui me convainquent que vôtre peché est plus criminel, & moins pardonnable. Car sçavoir qu'on est foible, & vivre comme on vit dans le siecle, n'est-ce pas aimer sa foiblesse.

Une vertu du premier ordre ne voudroit pas s'exposer au péril que vous courez volontairement. Supposons, MESSIEURS, que par un renversement de raison, de foy, & de Religion, nous avons l'Alcoran des Turcs à suivre pour régle, au lieu de

l'Evangile des Chrétiens ; & que par l'impureté le Chrétien dust atteindre à la félicité, comme le Turc l'espere, je demande, s'il y auroit rien à changer dans les mœurs du siecle ; si on pourroit faire davantage, pour fomenter l'inclination que nous avons au vice, & pour étouffer tous les sentimens de pudeur & de vertu ? La bonne chere, la délicatesse des mets les plus exquis, le luxe & l'immodestie des habits, les nuditez scandaleuses, les conversations pleines d'enjoüement & de cajollerie ; les comédies, qui sont des écoles publiques, où l'honneur est tourné en ridicule ; les airs qui se chantent communément, qui ne renferment autre chose que des préceptes d'aimer, & qui sont comme de extraits vifs & des abregez faciles de la morale la plus corrompuë ; les livres qu'on met en mains aux jeunes personnes sous prétexte de leur apprendre le monde, où on leur propose une passion d'amour honnête, qui ne le fut jamais qu'en idée, & qui dans la réalité va toûjours à des fins honteuses & crimi-

nelles : voilà ce qui fait l'ame du monde ; voilà ce qu'on aime, ce qu'on recherche avec empressement, à quoy on s'occupe ; & nous osons nous plaindre avec cela que nous sommes foibles, & nous excuser sur nôtre fragilité ! Je dis moy, MESSIEURS, encore une fois ; que rien ne nous condamne plus que cette même excuse.

Aprés tout, mon cher Auditeur, en quelque état que vous soyiez, ne désesperez pas de bannir ce vice de vôtre ame. Jesus-Christ est venu sauver les plus grands pecheurs; Magdelaine a éprouvé les effets de sa misericorde; saint Augustin est sorti avec le secours du ciel, de l'abysme où il étoit plongé. Attendez beaucoup de la grace, mais aussi de vôtre part souvenez vous de prendre tous les moyens qui sont propres à dompter la chair, & à soûmettre le corps d'esprit. Or l'esprit se fortifie premiérement par une serieuse réflexion sur le déplorable état, où l'impureté nous réduit : il ne faut rien se déguiser de la honte & des suites malheureuses

de ce peché. Cette veuë seule fit des efforts admirables sur saint Augustin: *Ubi verò*, dit-il, *alta consideratio contraxit & congessit totam miseriam meam ante conspectum cordis mei, oborta est procella ingens, ferens ingentem imbrem lacrymarum.* On fortifie en second lieu, l'esprit, par la pensée des dernieres fins de l'homme: c'est en les méditant, non pas légerement, mais à loisir, & en secret; en rendant à ces grandes véritez toute leur force, en suspendant au moins pour un temps son peché, tandis
Isa. c. 1. qu'on s'applique à cette consideration: *Quiescite agere perversè.* Troisiémement l'esprit se fortifie par l'éxercice de la présence de Dieu, par l'usage fréquent des Sacremens, par la fuite des occasions, & par les œuvres de pénitence.

12 Mais sur tout ayons recours à Dieu
Sap. c. 8. par la priere, comme le Sage: *Ut scivi quoniam aliter non possem esse continens, nisi Deus det, adii Dominum, & deprecatus sum illum.* Je sçay, Seigneur, que ce n'est point là l'ouvrage du tempérament, ni de l'humeur,

il eſt des impudiques de toutes ſortes de caractéres. Ce n'eſt point un privilége de l'âge ; Salomon le plus ſage des hommes , eſt tombé dans ſa vieilleſſe. Ce n'eſt point un effet de la fierté naturelle ; on a veû des femmes prudes & fieres, faire des chûtes qui font trembler. Ce n'eſt point un don attaché à l'état, le ſiécle a été ſouvent ſcandaliſé par des chûtes de gens engagez dans l'Egliſe. Mais c'eſt un pur effet de vôtre grace , & je viens vous la demander , Seigneur : ſoûtenez-moy,mon Dieu , dans le combat , & m'aidez à vous ſoûmettre un ennemi qui ſe révolte ſans ceſſe contre vous & contre moy: tous les autres : ce me ſemble, ne me feront plus de peine , dés que celuy-ci ſera vaincu. Aidé de vôtre ſecours , je remporteray l'heureuſe victoire , que je déſire depuis ſi longtemps, & qui ſera pour moy une ſource de paix en ce monde , & de gloire en l'autre. Ainſi ſoit-il.



SERMON

SUR

LA PARFAITE OBSERVATION DE LA LOY DE DIEU.

Qui ex vobis arguet me de peccato ?

Qui de vous me convaincra d'aucun peché ? En saint Jean, Chap. 8.

COMME rien n'est plus capable d'autoriser les véritez de l'Evangile, qu'une conduite sans reproche & éxempte des taches les plus légeges ; aussi, MESSIEURS, rien ne peut davantage décréditer les véritez les plus importantes, qu'une vie peu réglée, & peu éxemplaire. Et c'est pour cela que le Fils de Dieu, connoissant la malignité des Pharisiens ; qui ne vouloient pas croire les véri-

tez qu'il leur annonçoit, & qui s'obstinoient malgré ses miracles, à les rejetter, s'avisa de leur proposer la régularité de ses mœurs comme une preuve convaincante, à laquelle ils n'auroient rien à répliquer. *Quis ex vobis arguet me de peccato?* Qui de vous, leur dit-il, avec une assûrance, qui seule eût pû confondre des gens moins prévenus, qui de vous me convaincra d'aucun peché? car c'est le sens de ces paroles, & non pas qui me reprendra d'aucun peché; comme il est aisé de voir par plusieurs autres textes de l'Ecriture.

Ioan. c. 8.

Ce défi, Messieurs, eût été bien hardi, pour ceux-là même qui sont dans le monde les plus réguliers; & il en est peu, qui pûssent défier de la sorte des ennemis aussi malins, aussi éclairez, aussi passionnez, & d'une autorité aussi établie parmi le peuple, que l'étoient les Pharisiens: mais l'innocence du Fils de Dieu étoit à l'épreuve de la plus sévere critique, & il falloit bien que la chose fût ainsi, puisqu'il ne s'en trouva pas un seul parmi eux, qui osast ac-

cepter un défi si capable de les tenter, & de les couvrir même de confusion, s'il ne l'acceptoient pas.

Mais encore une fois, le Fils de Dieu a voulu nous montrer par là, combien il observoit scrupuleusement jusqu'aux moindres articles de la loy, comme il l'avoit dit à ses Apôtres : *Nolite putare quoniam veni solvere legem, aut Prophetas.* Ne vous imaginez pas que je suis venu au monde pour vous dispenser de la loy, ni pour m'en dispenser moy-même; j'en veux au contraire remplir tous les devoirs : *Non veni solvere, sed adimplere.* Ce qu'il leur fit comprendre par une expression, qui devoit leur faire sentir, combien les choses les plus légeres lui estoient à cœur : *Iota unum, aut unus apex non præteribit à lege, donec omnia fiant*; une syllabe, une lettre, un point ne m'échappera pas dans la loy; je l'accompliray dans toute son étenduë. Aprés cela, MESSIEURS, n'avoit-il pas droit de défier ses ennemis de le convaincre d'aucune faute? *Quis ex vobis arguet me de peccato?*

Matth. c. 5.

Ibid.

Ibid.

Ioan. 8.

Cela me donne lieu de vous entretenir sur la parfaite, & entiere observation de la loy de Dieu. Demandons, &c. *Ave.*

Ce n'est pas aux personnes qui sont dans des desordres considerables, que mon Discours s'addresse aujourd'huy : c'est à des personnes qui ont de bons principes de religion; qui ne font pas gloire de secoüer le joug de la loy de Dieu, mais qui se piquent au contraire de l'observer, d'une maniere néanmoins quelquefois plus dangereuse pour leur salut, que s'ils étoient ouvertement déclarez contre la loy. Il regne je ne sçay quel esprit de liberté dans le Monde, je dis dans le Monde le plus réglé, qui fait que ceux qui s'assujetissent à la loy, ne luy donnent sur eux d'empire que le moins qu'ils peuvent, & ne sçauroient se résoudre à l'observer, que quand elle oblige sous peine de peché mortel. C'est ce qui paroît par la conduite de ces personnes d'ailleurs assez vertueuses, qui ne veulent pas s'abstenir de bien des choses qu'ils

avoüent être contraires à la loy de Dieu, parce qu'il n'y a pas, disent-ils de peché mortel à se les permettre.

Voicy, MESSIEURS, comment j'attaque cette maxime si pernicieuse. Je suppose un principe qui vous est connu, sçavoir qu'on ne peut se promettre prudemment d'observer assez la loy pour éviter le peché mortel, si l'on ne peut en même-temps se répondre de deux choses; de sa propre volonté, & de la grace de Dieu. Je sçay que nôtre volonté est inconstante, & qu'on ne peut faire sur elle aucun fonds; mais je prends la chose moralement, & dans les régles de la prudence chrétienne & de la raison.

Or je maintiens en premier lieu, qu'un homme qui se contente d'observer la loy, lorsqu'elle oblige sous peine de peché mortel, ne peut pas se répondre prudemment d'une volonté ainsi disposée; & qu'il doit presque s'assûrer au contraire, qu'il ira plus loin, & qu'il n'observera pas le précepte de la loy, c'est mon pre-

mier point. Je prétends en ſecond lieu, qu'un homme en cet état ne peut pas prudemment ſe promettre de ces graces ſpéciales, dont nous avons beſoin, pour nous maintenir dans la voye des commandemens; bien plus, qu'il a lieu de croire, que Dieu ne les luy donnera pas, c'eſt le ſujet de mon ſecond point.

D'où je conclûray, qu'un homme alors, quoy-qu'il ſe flatte de ne vouloir point commettre de peché grief contre la loy, eſt dans un péril évident, & preſque infaillible d'en commettre; voilà tout le deſſein de ce Diſcours. Ce n'eſt point au reſte que je veüille par là porter les choſes à des extrémitez déraiſonnables, ni étendre ma propoſition ſur des pechez de fragilité, dont l'homme n'eſt jamais éxempt dans la vie: mais je parle de certains pechez, pour qui l'on conſerve de l'attachement; qui ſont les plus conformes à la paſſion qui prédomine en nous; & à qui nous nous promettons inutilement de preſcrire des bornes. Donnez-moy vôtre attention.

PREMIERE PARTIE. Le peché d'origine, suivant la doctrine des Théologiens, a produit dans l'homme deux effets également dangereux, & inévitables : car en premier lieu, il a laissé dans la volonté de l'homme une maligne impression, & un penchant continuel au mal ; en second lieu, il a rempli l'esprit humain de ténébres, & l'a laissé dans une ignorance profonde sur les devoirs les plus essentiels. Or je dis qu'avec de si dangereuses dispositions, on ne peut raisonnablement faire aucun fonds sur nos résolutions, quelques fermes qu'elles paroissent, dés-là qu'on s'en tient précisément au précepte.

En effet, ne nous flattons pas d'une force, & d'une vigueur pour faire le bien, que nous avons perduë par le peché de nos peres : c'est présentement une foiblesse attachée à la nature de l'homme, d'aller au dessous de ce qu'il se propose, & de ne remplir pas la mesure de perfection, qu'il s'est prescrite : il n'appartient qu'à Dieu de soûtenir dans l'exécu-

tion toute la grandeur des projets que ſa ſageſſe a formez. La difficulté extrême que nous éprouvons, quand il s'agit de pratiquer la vertu, & l'inclination violente qui nous entraiſne vers le mal, affoibliſſent inſenſiblement la force la plus héroïque: il faut ſans ceſſe combattre, & réſiſter au torrent, ſi nous voulons arriver ſûrement au point de perfection néceſſaire pour le ſalut: il faut aſpirer à un terme plus élevé; autrement nous irons infailliblement au deſſous du néceſſaire. Ainſi un homme qui décoche une fléche contre un but, ne l'atteindra pas, s'il ne viſe un peu au deſſus; un autre qui traverſe à la nage un fleuve rapide, pour gagner à l'autre bord un lieu qui lui eſt marqué, ne s'y rendra pas, s'il ne s'efforce d'arriver plus haut: images naturelles, qui nous font voir quelles meſures l'homme doit prendre pour aſſûrer ſon ſalut par l'obſervation parfaite de la loy de Dieu.

Qu'il ſoit vray, MESSIEURS, que nous dégénérons toûjours des deſſeins que nous avons formez, j'en

appelle à vôtre propre expérience. Vous avez, sans doute, éprouvé de ces heureux momens ; où la grace dispose avec empire de tous les sentimens de nôtre cœur, & où elle nous fait connoître si visiblement l'injustice de nôtre conduite : c'est alors que nous courons aisément, avec le Prophete David, dans la carriere pénible des Commandemens de Dieu : nous nous dressons le plan d'une vie chrêtienne, nous nous prescrivons même certaines loix pour nous maintenir dans nôtre résolution ; & nous nous flattons déja par avance d'une vertu à l'épreuve de toutes les difficultez. Mais quand il en faut venir à l'éxécution, que nous sentons bien rallentir cette ardeur ! nous cherchons dans nous mêmes cette volonté prompte, & fervente, qui nous avoit engagez à la pratique de la vertu ; & surpris de ne la plus trouver, nous tournons le dos à l'ennemi, lorsqu'il s'agit de le combattre. Au contraire, si nous avons formé le dessein de satisfaire quelque passion, jusqu'a certaines bornes, & de nous en tenir là,

que cette modération prétenduë nous abandonne bien-tôt : on se laisse attirer peu à peu ; le poison se glisse insensiblement, jusqu'à ce qu'il ait enfin tout corrompu.

J'en conviens, me direz vous : mais cela peut aussi bien m'arriver, quand je me proposeray une vie plus parfaite. Je sçay, Messieurs, que nôtre volonté n'est jamais impeccable ; mais si la corruption de l'homme le porte souvent à enfreindre la Loy, lors mesme qu'il est résolu d'en garder jusqu'aux moindres observances, est-il vray-semblable qu'un homme qui a déja franchi ce pas, & qui en est venu jusqu'à l'essentiel & comme à la substance de la Loy, fixe-là des desirs ausquels il a laissé prendre un si grand empire sur son Cœur ?

Ah ! Messieurs, que nous raisonnons peu consequemment sur la fragilité de l'homme, & sur la corruption maligne qui s'est attachée à nôtre nature ! Car voyez, je vous prie, quel est le langage d'un pecheur, aprés qu'il est tombé dans le

déſordre. Je ſuis foible, dit-il, & l'occaſion étoit preſſante ; ce ſont des pures fragilitez ; comment voulez-vous qu'on reſiſte à un penchant qui vous domine, à un ennemi qui vous preſſe ſans relaſche, à un objet qui vous engage malgré vous ? Je conviens avec vous de vôtre foibleſſe, & elle eſt digne de compaſſion ; mais puiſque vous en avez une connoiſſance ſi claire, comment vous eſtes-vous permis toutes ces libertez dangereuſes, qui vous ont encore affoibli ? Quand vous avez pris le parti de n'obſerver la Loy, que lorſqu'elle obligeroit ſous peine de peché mortel, ne connoiſſiez-vous pas cette foibleſſe que vous alléguiez pour vous excuſer ; & quand on prenoit le ſoin de vous la mettre devant les yeux, ne vous promettiez-vous pas de ſurmonter infailliblement cet obſtacle ? Ne diſiez-vous pas, que vous eſtiez maître de vos actions ; que vous ſçauriez vous commander ; qu'un honneſte homme ſçait juſqu'à quel point il doit aller ; qu'il ne falloit pas porter les

choſes à des extrémitez déraiſonnables, ni s'impoſer une Loy nouvelle; que pour ſe ſauver enfin, on n'étoit précisément obligé qu'à éviter le peché mortel ? Rien n'eſt plus ſpécieux que tout cela ; mais dans la pratique vous voyez à quoy ces principes vous ont reduit ; & pour peu que vous vouliez vous faire juſtice, vous conviendrez avec moy, que de s'en tenir à ces termes, c'eſt riſquer viſiblement ſon ſalut.

Si cela n'eſtoit pas ainſi, MESSIEURS, les Saints auroient eu grand tort de regarder les œuvres de ſurérogation comme une choſe ſi importante pour le ſalut, & d'éviter les plus petites fautes comme des écueils. Car il ne faut pas ſe perſuader, qu'ils n'ayent point eu d'autre fin en cela, que de parvenir à un degré de ſainteté plus éminent : les premieres veües qui les engageoient à la ſolitude, eſtoient de ſe ſauver : ils ne croyoient pas pouvoir prendre trop de ſeuretez ſur une affaire de cette nature ; & ils avoient devant les yeux tant d'éxemples de perſon-

nes, que des fautes légeres avoient fait tomber peu à peu dans le desordre, que pour s'accoûtumer à obéir à la Loy de Dieu, ils se soûmettoient à celle d'un homme; pour se préserver du peché mortel, ils évitoient le veniel; & pour ne se pas laisser séduire aux traits du vice, ils combattoient jusqu'à leurs moindres défauts. Il n'y a que les lasches Crêtiens, c'est à-dire, les plus foibles qui osent présumer de leurs forces.

Mais pour descendre à quelque chose de plus particulier, éxaminons quel est le principe qui les fait raisonner de la sorte, principalement sur certains point de morale. Ne nous flattons point, MESSIEURS, le principe le plus universel est une passion que nous voulons satisfaire, sans préjudice de nostre salut: on a encore assez de crainte des Jugemens de Dieu, pour ne vouloir pas s'exposer à tomber entre les mains de sa Justice; on veut obéir à la Loy assez pour se mettre à couvert d'une damnation éternelle; mais on veut aussi

ménager assez les interests de sa passion pour ne la pas sacrifier toute entiere. De là tous ces faux raisonnemens : & pourquoy ferois-je telle & telle chose, puisqu'il n'y a pas de peché mortel à l'omettre : & pourquoy n'omettrois-je pas celle là, puisqu'elle n'oblige pas non plus sous peine de peché mortel ? Or c'est ne pas connoistre ce que c'est qu'une passion, pour esperer que la raison la puisse long-temps gouverner de cette maniere.

Toutes nos passions, Messieurs, ont cela de commun, qu'elles sont extrémes, & outrées en toutes choses : tous les mouvemens de nôtre cœur ont leurs objets déterminez ; la passion n'en a point d'autre que l'excés ; & il lui est aussi essentiel d'excéder & de franchir toutes les bornes ; qu'il est essentiel à la raison de s'en prescrire, & de s'y tenir. Ouvrez une fois la carriere à vos passions, il ne faut plus esperer que rien les retienne : un desir nourrit l'autre ; le feu s'allume, croît, & embrase tout ce qui se presente à lui. Est ce

qu'il eſt impoſſible de l'éteindre ? ce n'eſt pas cela ? mais c'eſt que la paſſion à pris en un moment un trop grand empire ſur vous : elle n'obéit pas à ceux qui ne ſçavent pas luy commander.

Vous voulez ſeulement avoir la ſatisfaction de cultiver des amitiez tendres ; ou, ſi quelque perſonne ne vous plaiſt pas, vous n'eſtes pas, dites-vous, obligé ſous peine de peché mortel, de vous abſtenir de luy donner quelques marques légeres de voſtre averſion : vous avez une paſſion extrême de vous enrichir, & pour cela vous manquez de bonne foy en des choſes que vous eſtimez peu importantes, bien réſolu d'eſtre fidelle dans l'eſſentiel : vous eſtes naturellement chagrin, & vous n'eſtes pas homme à vous faire violence ſur les emportemens continuels qui vous arrivent dans le domeſtique, il vous ſuffit de ne vous échapper pas dans la colere à des paroles ou à des actions qui aillent à une offenſe griéve : vous ne faites des parties de divertiſſement & de jeu, que pour

vivre comme les autres, sans vouloir aller jusqu'à la débauche: sur ce pied-là vous croyez vôtre salut assûré. La raison pourroit s'en tenir à ces conditions, mais la passion ne s'y tiendra pas; il vous auroit été plus aisé de réprimer ses premieres saillies, que de l'arréter au milieu de sa course; elle vous emportera, & vous suivrez vous-même avec plaisir le penchant qu'elle vous donnera. Mais n'ay-je pas ma liberté? oüi, vous l'avez; mais c'est une liberté affoiblie, une liberté à demy vaincuë, qui a toutes les dispositions imaginables pour le mal, & qui trouve des occasions entierement conformes à l'inclination présente qui la remuë; c'est une matiere échauffée, qui prend feu d'abord. Il est absolument en vôtre pouvoir de resister à la tentation; mais néanmoins vous n'y resisterez pas.

Ah! Seigneur, si nous étions aussi éclairez sur les desordres de nôtre cœur, que nous le sommes sur les inclinations d'autruy, que nous au-

rions horreur du peril où nous sommes, lors méme que nous croyons être les plus attachez à l'observation de vôtre Loy ! Mais telle est la présomption, qui nous aveugle : elle nous ferme les yeux à nos propres foiblesses, & ne les ouvre qu'à celles des autres. En effet, MESSIEURS, lorsque nous pensons à faire quelque chose que nous jugeons être contre la Loy de Dieu, & que nous avons besoin du ministere de quelques complices, ne sçavons nous pas à coup seur à qui nous devons nous addresser ? Celui-là, dit-on, n'est pas ce qu'il me faut pour mon dessein ; un tel a trop de probité ; celuy là est d'humeur à me suivre ; cet autre se rendra dés la premiere ouverture qu'on luy fera, il est aisé à engager. Ainsi raisonnons nous sur les dispositions personnelles de ceux que nous connoissons, & souvent nous raisonnons juste : mais sur quel principe ? c'est parce qu'il n'est pas homme, disons-nous, à se faire beaucoup de scrupule sur telle matiere : il se permet beaucoup de cho-

ſes, qui ne ſont point éloignées de celle là : mais n'eſt-il pas libre, & ne peut-il pas ſe trouver en telle conjoncture, qu'il ne ſe rende pas à vos ſollicitations ? cela n'eſt pas impoſſible, répondrez-vous ; mais cela ne ſera pas ; je le connois trop bien, pour en douter. Conjectures, MESSIEURS, qui ne ſont que trop certaines, & qui le ſeroient encore bien plus, ſi l'on connoiſſoit à fonds toute la véritable ſituation du cœur de cét homme. Or ce que nous diſons des autres, ſoyons perſuadez qu'on le dit de nous ; & craignons que ce qu'on en dit, ne s'accompliſſe à la lettre.

Si lorſque Judas eſtoit à la ſuite du Fils de Dieu, on l'euſt aſſuré que l'avarice ſecrette qu'il fomentoit, le devoit porter un jour à vendre ſon Maiſtre : moy, auroit-il dit, je ſuis bien éloigné de ces ſentimens ; à Dieu ne plaiſe que je m'oublie jamais à ce point-là ; je ne ſuis point capable d'une telle perfidie ; que ſi au reſte je fais quelque réſerve en ſecret, & ſi je mets à part quelque

choſe pour l'avenir, ce ne peut être au plus qu'une faute légere, qu'un trop grand attachement à l'argent; encore en faut-il uſer ainſi avec un Maiſtre, qui neglige le temporel: mais le trahir, c'eſt un crime dont je ne ſeray jamais coupable. Vous le vendrez cependant, Diſciple infidele, & la ſource d'une trahiſon ſi énorme ſera l'avarice, qui commence à s'emparer de vôtre cœur: vous en verrez les progrés avec le temps; elle vous entraiſnera dans le précipice, & vous y perirez. Tenons-nous en aprés cela, MESSIEURS, à cette maxime pernicieuſe, qu'il ſuffit d'obſerver la Loy, quand elle oblige ſous peine de peché mortel.

Outre la corruption du cœur de l'homme, & la violence de ſes paſſions, il y a une ſeconde raiſon qui ne donne pas moins lieu de douter, que les gens dont je parle ſoient en ſûreté de conſcience; & cette raiſon eſt l'ignorance profonde, où ils ſont de leurs devoirs.

Car il eſt tres-naturel qu'ils ſe

trompent là-dessus, & qu'ils se persuadent souvent n'estre pas obligez, lorsque l'obligation néanmoins est indispensable. On a encore de la crainte de Dieu; on ne voudroit pas agir ouvertement contre sa conscience : mais aussi on a de la peine à étouffer une passion sans la satisfaire, au moins en quelque chose : on cherche donc un faux tempérament; on éxamine la Loy, on l'interprete favorablement, on la détourne, on s'en dispense, mais sans raison. Une personne, par éxemple, voudra étre d'une partie de divertissement, ou faire une visite indifferente en soy, mais où elle prévoit que d'autres prendront lieu d'offenser Dieu mortellement : elle sçait nommément qu'un tel concevra mille desirs criminels, s'égarera en des pensées honteuses, & soüillera son ame par des projets sensuels; & elle sçait que c'est à son occasion que la chose arrive ainsi : car je ne prétends pas icy parler de ces libertins, qui sont tellement déterminez au crime, qu'ils tournent tout eux-mémes à leur

perte, quelque objet qui se présente à leurs yeux. A entendre raisonner cette personne, elle fait une chose innocente : je n'ay, dira-t-elle, nul mauvais dessein ; je ne suis pas obligée de m'abstenir de ces visites, ni de ces compagnies : suis-je responsable de l'indiscretion d'autruy ? a-t-on jamais oüi dire, que les fautes des autres nous deussent gesner à ce point-là ? je connois mes intentions ; elles sont droites, & j'iray quoy-qu'il en doive arriver : quand il y auroit quelque légere imperfection, cela ne peut aller au peché mortel. Qui vous l'a dit, Ame infidelle ? qui vous fait juger de la sorte ? la passion que vous voulez contenter : elle vous fait envisager la chose, par ce qu'elle a de plus innocent. Mais consultez sur cela une personne éclairée ; on vous dira, que vous êtes obligée de vos refuser ces choses indifférentes quand elles doivent causer la ruïne du prochain ; que la loy naturelle s'explique assez là-dessus, si la loy positive n'en parle pas. Si saint Paul eût raisonné

comme vous, qui l'auroit empêché de manger des viandes défenduës par la Loy de Moïse? Il auroit dit, je ne suis pas obligé de m'en abstenir; la Loy Chrétienne m'en permet l'usage; si quelques-uns se scandalisent, je ne dois pas répondre de leurs foiblesses. Faux raisonnement, & trop ordinaire aux personnes que j'attaque dans ce Discours.

Ajoûtons, MESSIEURS, la facilité qu'il y a à se tromper, quand il s'agit de discerner la quantité de la matiere qui suffit au peché mortel. Quel embarras aux plus éclairez, pour la démesler en certains points? On se fait là-dessus des principes de conscience; on décide en sa faveur: on est en paix, lorsqu'on devroit trembler. Quelle étoit la tranquillité du grand Prêtre Hély, lorsqu'ayant appris les desordres de ses enfans, qui étoient déja avancez en âge, il les fit venir en sa présence, & les reprit aigrement de leurs impudicitez? Il creut sans doute avoir satisfait à ses devoirs; mais Dieu en jugea bien autrement: il prononça

l'arrest de sa condamnation, parce que la tendresse paternelle l'avoit empêché de voir jusqu'où alloient ses obligations. Il s'estoit contenté de reprendre ceux qu'il falloit retirer du ministere des Autels; & ce pere infortuné, qui d'ailleurs avoit la crainte de Dieu, & qui pouvoit se flatter aussi bien que nous de ne vouloir point commettre de peché mortel, se laisse tromper à de spécieuses apparences.

Jamais homme eut-il un meilleur principe que Pilate, sur la condamnation du Fils de Dieu? Il ne veut point souscrire à la mort d'un innocent: pour cela il déclare qu'il ne le trouve coupable d'aucun crime: il l'abandonne à ses ennemis; il refuse de le juger; il se lave publiquement les mains; il ne luy reste plus aucun scrupule, *Innocens ego sum à sanguine justi hujus*: & cependant combien est-il criminel aux yeux de Dieu? Ah! si Hély avoit eu pour maxime de ne rien souffrir contre la Religion, Pilate contre la Justice, ils se seroient

Matth. 4. 17.

préservez l'un & l'autre de ces fautes griéves, où des illusions si délicates les ont conduits.

Voilà ce qui regarde l'ignorance du droit : l'ignorance du fait n'est pas moins dangereuse, ni moins ordinaire. Elle peut tomber, ou sur le consentement au mal, ou sur la maniere d'accomplir la Loy. On doute assez souvent dans les matieres où l'on se permet quelque liberté, si l'on a consenti à quelque chose de criminel : on se repose sur la disposition prétenduë où l'on est, de ne vouloir point commettre de peché mortel, & j'avoüe que ce peut-être un préjugé raisonnable : mais aprés tout c'est une marque assez équivoque ; & ce qui me la rend suspecte, c'est que dans les régles que donnent les Casuistes pour discerner un consentement plein, d'avec un consentement imparfait, une des plus reçûës est d'examiner si on a coûtume de se permettre là-dessus quelques libertez dangereuses : car il est fort aisé, disent ces Théologiens, qu'en retranchant le nom de peché mortel

dont on ne veut point effrayer son imagination, on passe à la chose qui est mortelle. Bien que cette régle ne soit pas infaillible, comme il n'est pas aisé d'en donner dans la morale, elle suffit pour troubler prudemment une ame, à qui il reste de la crainte de Dieu : & c'est de là qu'on se voit quelquefois en de si grandes perplexitez sur l'état de sa conscience. Or est il rien de plus cruel que cette incertitude ? Tandis que vous vous dites à vous-mêmes, je crains Dieu, je ne veux point l'offenser mortellement, *Tu dicis, dives sum* ; vôtre conscience vous recherche secrettement, que vous étes peut-être un miserable, infidele à la loy du Seigneur, du moins dans un état suspect, & où il y a tout à craindre & à risquer ; *Et nescis quia tu es miser, & miserabilis, & pauper, & cæcus, & nudus.*

Apoc. c. 3.

Ibid.

On a encore lieu de douter sur la maniere dont on a observé la Loy : peut-être en a-t-on omis des circonstances essentielles. Ainsi voyons-nous les gens de qui je parle, assister à la Messe parce qu'il y a obligation

sous peine de peché mortel, & négliger l'attention au Sacrifice, sans laquelle on ne satisfait pas au précepte : on ne laisse pas d'avoir l'esprit en repos ; on se sçait même bon gré de sa régularité, à l'exemple de Saül, qui pour avoir accompli le commandement du Prophete Samuel à la réserve de quelques circonstances qu'il crût légéres, s'en alla au devant de luy fort content de sa conduite, & luy dit qu'il avoit été fidele à la parole du Seigneur : *Benedictus tu à Domino, implevi verbum Domini.* 1. Reg. c. 15.
Le prophete inspiré de Dieu en jugea bien autrement : *Quare ergo non audisti vocem Domini, sed versus ad prædam es, & fecisti malum in oculis Domini?* Ibid. Non, non, répond Samuel, vous n'avez pas écoûté la voix du Seigneur : qui vous a chargé de ces dépoüilles ; & comment avez-vous osé les enlever à ses yeux, aprés une expresse défense ? En vain vous alléguez que vous n'avez réservé ces troupeaux, que pour les immoler au Dieu d'Israël : Prince, le Dieu que nous servons, & vous, & moy, n'a

pas besoin de vos victimes; il veut un cœur soûmis à sa Loy, & puisque vous n'avez pas obéï en tout, je vous déclare qu'il s'est retiré de vous & il m'ordonne de vous abandonner: *Quia projecisti sermonem Domini, projecit te Dominus.*

Ibid.

C'est pour toutes ces raisons, MESSIEURS, ausquelles le temps ne me permet pas de donner une juste étenduë, que les Théologiens nous enseignent qu'un homme dans l'état dont nous parlons, qui ne veut observer la Loy, que quand elle oblige absolument sous peine d'une éternelle damnation, & qui du reste ne se met pas en peine de commettre indifféremment toutes sortes de pechez veniels, à raison de cette seule disposition; est criminel devant Dieu, parce qu'il est, disent-ils, dans un péril évident & prochain de l'offenser griévement, & que de courir volontairement un tel péril de perdre la grace, c'est comme l'avoir déja perduë.

Qu'on dise aprés cela: il feroit beau voir que je me fisse scrupule de

telle & telle action ; j'aurois bonne grace de m'allarmer pour ſi peu de choſe ; cela eſt bon à tels & tels, qui ſont dévots de profeſſion : mais à moy, qui ne me pique pas d'une ſi grande régularité, il ne ſiéroit pas d'uſer d'une ſi grande circonſpection. Vous vous trompez, mon cher Auditeur, vous vous trompez : c'eſt à vous à prendre plus ſcrupuleuſement garde à tout ; à vous, dis-je, qui reconnoiſſez vôtre foibleſſe, & qui devez vous en défier ; à vous qui reſſentez plus la difficulté pour le bien, & plus de facilité pour le mal ; à vous dont une paſſion mal mortifiée mine de jour en jour cette délicateſſe de conſcience ſi néceſſaire pour conſerver la grace ; à vous qui, quoy-que vous diſiez, avez tant de peine à raſſûrer voſtre conſcience, quand elle vous reproche, que vous avez peut-eſtre eſté plus loin que vous ne penſez ; à vous qui ſous prétexte de ne vouloir point commettre de peché mortel, élargiſſez tous les jours la carriere, que vous avez ouverte à voſtre paſſion ; à

vous qui dans les confessions que vous faites, vous réservez toûjours dans le cœur de secrets replis, que vous ne développez point ; à vous qu'on sçait visiblement avoir tort en mille choses, sans qu'on puisse vous en convaincre par vostre habileté à trouver des apparences de raison, pour autoriser l'indulgence criminelle que vous avez pour vous-même : c'est à vous encore une fois, à apporter toutes sortes de précautions, à resserrer cette conscience trop large, qui peut-estre vous damnera ; & non pas à ces ames timorées, à qui l'ombre seul du mal fait horreur.

Finissons, MESSIEURS, par ces paroles de saint Pierre : *Quapropter, Fratres, magis satagite, ut*
2.Petr. c. 1. *per bona opera certam vestram vocationem, & electionem faciatis* ; c'est pour cela, mes Freres, que vous devez vous efforcer d'assûrer vostre salut, autant qu'on le peut en ce monde, par les bonnes œuvres. Faites-vous une affaire non seulément d'observer la Loy, quand

elle obligera sous peine de la damnation ; mais même lorsqu'il y aura quelque ombre de mal, & sur tout quand vous sentez que les fautes légeres font de jour en jour de nouveaux progrés en vôtre cœur. *Hæc* *Ibid.* *enim facientes non peccabitis aliquando* ; en prenant cette précaution, vous vous préserverez du peché mortel, que vous voulez éviter. Que s'il en coûte quelque chose, faites le sacrifice de bonne grace : autrement avec quel front demanderez-vous à Dieu ces graces speciales, dont vous sçavez que vous avez si souvent besoin pour observer la Loy ? Ce devroit être icy la matiere de mon second Point, si le premier n'avoit épuisé le temps ordinaire au lieu où je parle : je n'en dis qu'un mot.

II. PART. Que nous nous trompons, MESSIEURS, lorsque dans la ferveur de nos prieres nous esperons obtenir de Dieu ces secours puissans & efficaces, sans les attirer par nostre fidelité ? En vain nous taschons de

piquer Dieu, pour ainsi dire, de générosité, en luy mettant devant les yeux tout ce qu'il a fait en faveur des Saints. Vous, Seigneur, qui avez délivré Abraham, Isaac, David, Joseph; saint Paul, daignez jetter un regard favorable sur nous. Quels étoient ces hommes, nous dira Dieu, dont les noms ne serviront qu'à vous confondre? Avoient-ils rien de plus à cœur que ma Loy? Se permettoient ils les fautes les plus légeres? Usoient-ils de quelque réserve avec moy? Quel étoit le caractere de David, cét homme selon mon cœur, disposé à éxécuter aveuglément tous mes ordres: *Virum secundum cor meum, qui faciet omnes voluntates meas*? Quel étoit celuy de mon Apôtre, cét homme également fidele dans les petites choses & dans les grandes? Mais ay-je usé de la même bonté qu'envers eux, à l'égard de Judas, des Apôtres endormis, qui n'étoient pas sur leurs gardes? Il leur est arrivé, ce qui vous arrivera; à vous, qui voulez, dites-vous, éviter le peché mortel, afin d'être sauvé, & qui

négligez vos autres devoirs ; c'eſt-à-dire, que vous tomberez dans l'état que vous craignez. Vous n'avez pas pour moy cét amour ſpécial que je demande, ne l'attendez pas auſſi de ma part ; vous n'avez aucun égard à mes intereſts, n'eſperez pas que j'aye un ſoin particulier des voſtres : je ſçay diſtinguer ceux qui m'aiment, d'avec ceux qui me craignent ſeulement.

Prévenons, MESSIEURS, l'éfet de ces menaces, & mettons-nous au contraire en état d'entendre de la bouche du Sauveur ces paroles ſi conſolantes : *Euge ſerve bone & fidelis, quia ſuper pauca fuiſti fidelis, ſuper multa te conſtituam* ; venez, ſerviteurs fideles, parce que vous n'avez manqué à rien de vos devoirs, recevez une récompenſe égale à voſtre fidélité, &c.

Matth. c. 25.





SERMON
SUR
LA DIFFICULTE' DU SALUT.

Arcta via est, quæ ducit ad vitam.

Le chemin qui conduit à la vie est étroit. En S. Matth. Chap. 7.

CHACUN l'avoüe, MESSIEURS, l'affaire du salut est difficile; & cependant chacun vit, comme si elle étoit tres aisée: faisons en donc sentir la difficulté, d'une maniere qui réveille la langueur des Chrétiens: c'est tout le dessein de ce Discours, pour lequel je vous demande une attention particuliere. Je ne veux point au reste outrer la matie-

re ; elle est assez terrible d'elle même : je ne me serviray que des preuves les plus simples & les plus claires de l'Evangile : à Dieu ne plaise que je cherche à perdre, ce que Jesus-Christ est venu sauver ; mais aussi que le ciel me préserve d'ouvrir à mes Freres une voye large, une voye de damnation : *Spatiosa via est quæ ducit ad perditionem.* Je traitte mon affaire aussi bien que la vostre : & si ce que j'ay à vous dire vous fait trembler, croyez que j'en ay esté effrayé le premier. Implorons le secours, &c. *Ave.* Matth. c. 7.

Non seulement il n'y a point de Religion où l'homme se sauve, que celle de Jesus-Christ, *Nec enim aliud nomen est sub cælo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri* ; mais en celle de Jesus-Christ, il n'y a point d'autre voye pour aller au ciel, que la voye qu'il a bien voulu nous marquer luy-même. Un Chrétien qui voudroit marcher par un autre chemin que par celuy de l'Evangile, ne seroit pas Chrétien : c'est de quoy *Act. c. 4.*

vous ne pouvez disconvenir. Or quel est sur l'affaire du salut la doctrine de Jesus-Christ ? jugez-en, MESSIEURS, par l'exposition que je vais faire ; je n'allégueray icy que ses paroles.

I. CONSIDERONS les figures dont Jesus-Christ s'est servi, lorsqu'il a voulu nous instruire sur le sujet que je traitte : figures qui nous sont des preuves d'autant plus fortes, que le Fils de Dieu les a luy-mêmes expliquées, comme je vais vous les expliquer.

Tantôt le salut est un festin auquel Jesus-Christ invite tout le monde : mais il faut tout quitter pour s'y trouver ; il n'y a point d'affaires, de plaisirs, qui puissent servir d'excuse.
Luc. c. 14. *Nemo virorum illorum qui vocati sunt, gustabit cœnam meam.*

Tantôt c'est une guerre que nous avons à soûtenir ; mais il faut faire des préparatifs, amasser des troupes & des munitions, soûtenir des attaques, livrer des combats : autrement on ne sçauroit remporter la victoire.

C'est

C'est un bâtiment qu'il faut élever, mais à grands frais : on doit examiner ses forces avant que de commencer, & ne rien épargner pour l'achever.

C'est un palais dont le Fils de Dieu est la pierre angulaire & fondamentale, toutes les pierres qui doivent entrer dans la structure de cet édifice, doivent être taillées, polies, cizelées.

C'est une vigne ; le Pere de famille n'y veut point des Ouvriers oisifs.

C'est la drachme qu'une pauvre femme a perduë ; il faut remuër & renverser toute la maison pour la trouver.

C'est une pierre prétieuse, capable elle seule d'enrichir un homme ; mais il faut tout vendre pour l'acheter.

Ce sont des Vierges qui entendent l'Epoux ; mais on veut qu'elles soient dans une vigilance continuelle ; qu'elles ayent des lampes toûjours allumées : sans cela elles ne seront point admises au banquet, *Nescio vos.* *Matth. c. 25.*

C'eſt une ſemence, un germe d'immortalité : mais il faut cultiver avec ſoin la terre où cette ſemence doit eſtre jettée : autrement, à peine s'en ſauvera-t-il une quatriéme partie ; le reſte deviendra la proye des oyſeaux, ou ſe ſéchera, & ſera foulé aux pieds par les paſſans.

C'eſt une ferme, mais qu'il faut faire profiter : on en chaſſe le Fermier pareſſeux, on luy demande un compte éxact & ſévére, on le met entre les mains de la Juſtice, & on le condamne à une priſon perpetuelle.

C'eſt un héritage, que Jeſus Chriſt donne à ſes élûs : mais on n'y entre que comme il y eſt entré luy-même, c'eſt à-dire, par la croix, *ſicut diſpoſuit mihi Pater.*

Luc. c. 22.

C'eſt un Thrône, où l'on eſt aſſis à la droite ; mais pour y monter, il faut boire le même calice que Jeſus-Chriſt ; *Poteſtis bibere calicem, quem ego bibiturus ſum ?*

Matth. c 20.

Je ne voy rien dans ces figures, qui ne marque une extréme difficulté : & cependant je ne fais qu'une ſimple expoſition des paraboles, dont

le Fils de Dieu s'est servi. Et il ne faut point dire, que je supprime celles qui sont favorables. Les paraboles de l'Enfant prodigue, du bon Pasteur, ne dérogent en rien à cecy. On se réjoüit du salut d'un pecheur, mais qui fait pénitence, *pœnitentiam agente.* L'enfant prodigue est bien reçû ; mais il revient touché & converti sincérement. Le joug est leger, il est vray, mon Dieu, & ceux qui entrent dans vos voyes sentent assez l'onction de la grace ; mais il porte toûjours un caractere de contrainte, & d'assujettissement. *Luc. c. 15.*

II. Peut-estre les endroits où le Fils de Dieu parle sans figures, seront-ils moins sévéres : voyons donc encore comment il s'explique sur l'affaire du monde qui luy est la mieux connuë, & qui nous est la plus importante.

A diebus Joannis Baptistæ usque nunc, dit-il, *regnum cælorum vim patitur* : depuis que Jean Baptiste mon précurseur est venu m'annoncer, le royaume des cieux veut *Matth. c. 11.*

être emporté par violence : or eſt-il aiſé, MESSIEURS, de ſe la faire ? jugez par là s'il eſt aiſé de ſe ſauver.

Mais le nombre des élûs ſera-t-il grand ? Pluſieurs ſont appellez, répond le Sauveur, mais il eſt peu de gens qui ſoient choiſis, *Pauci electi* : parole déciſive. Ne s'agit-il point icy ſeulement de ceux que Dieu a appellez à la foy, & qui correſpondent à la grace de la vocation ? Nous demandons, s'il eſt facile au Chrêtien de ſe ſauver ? Voicy la réponſe : *Non omnis qui dicit mihi, Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum* : il ne faut pas ſe perſuader qu'il ſuffiſe d'être Chrétien, & d'invoquer mon nom, pour faire ſon ſalut : beaucoup de gens, & même de ceux qui auront fait des miracles en mon nom, ſeront condamnez : à plus forte raiſon, ceux qui n'ont qu'une foy languiſſante, ne doivent pas eſperer. Celuy-là ſeul qui accomplira la volonté de mon Pere, entrera dans le royaume des cieux ; *ſed qui facit voluntatem Patris mei.*

Matth. c. 22.

Matt. c. 7.

Ibid.

Me fera-t-il permis, Seigneur, de demander encore quelque chofe de plus pofitif? Je n'ay rien autre chofe à vous répondre, que cét avis que je vous donne, & auquel vous ne pouvez trop faire réfléxion : *Contendite intrare per angustam portam, quia multi, dico vobis, quærent intrare, & non potuerunt.* Faites les derniers efforts pour entrer dans la voye étroite du falut ; n'épargnez rien, ne ménagez rien pour cela ; bien des gens qui n'auront pas pris ces mefures, fe préfenteront à la porte, & feront refufez. Ce ne font pas icy, MESSIEURS, des paroles que la fubtilité de nôtre efprit puiffe expliquer favorablement ; c'eft un oracle qui fe fait entendre à tout le monde fans ambiguité ; c'eft un coup de foudre pour l'homme qui prétend fe faire un chemin aifé pour aller au ciel.

Vous ferez encore plus perfuadez, MESSIEURS, de la verité que je vous préche, fi vous confiderez III.

la haute perfection de la loy de Jesus-Christ, jointe à la foiblesse extréme de l'homme dans l'état de la nature corrompuë. Car enfin la Religion que nous professons, dit saint Augustin, n'est point une Religion lasche & molle, *Ignava & mollis non est Religio quam profitemur.*

On demande de nous un amour de Dieu, qui renferme une préférence si absoluë, que ni parens, ni amis, ni santé, ni honneur, ne l'emportent, lorsqu'il s'agit, je ne dis point de quitter sa Religion, mais de violer le moindre des commandemens. Préference si universelle, qu'elle s'étend sur tous les âges de la vie, & sur tous les articles de la loy.

On veut un amour du prochain si généreux, qu'il oublie les injures les plus atroces; qu'il les pardonne non pas seulement à l'extérieur, en ne tirant point vengeance, mais intérieurement, en étouffant dans le cœur tous les ressentimens, qui y naissent.

On veut une foy, qui rende le Chrétien prêt à porter sa tête sur l'échaffaut; un renoncement, une

abnégation de soy-même, qui luy fasse arracher l'œil qui le scandalise; une chasteté, qui non seulement le prive des voluptez illicites, mais qui l'empêche même de les desirer, d'y penser; un détachement entier des biens de la vie.

On veut que nous soyions persuadez, que ceux là sont heureux qui souffrent, qui pleurent, qui sont pauvres, persécutez, calomniez; & qu'au contraire nous tenions pour malheureux, les riches, les gens de plaisir, ceux qui sont honorez & bénis de tout le monde. On veut que nous soyions plûtôt réduits à la mendicité, que de faire le moindre tort à nôtre prochain : tout cela, MESSIEURS, est d'obligation.

Or qui ne voit la difficulté de ces hautes maximes, & le petit nombre des gens qui les observent? Je ne parle point icy des conseils, parce qu'on diroit qu'ils ne sont pas d'une nécessité absoluë pour le salut : cependant remarquez en passant, Chrêtiens, que le conseil en plusieurs rencontres passe en précepte à l'égard

d'une infinité de perſonnes; que la retraite, par éxemple, la patience dans les injures, la fuite des compagnies, des aiſes, de l'honneur, des amis même, peut devenir un commandement exprés, par cette régle fondamentale de l'Evangile : ſi vôtre main vous devient une occaſion de peché, il la faut couper ; *Si ſcandalizaverit te manus tua, abſcide illam.*

Marc. c. 9.

Que ſera-ce, ſi nous comparons cette ſainteté avec la foibleſſe extréme de l'homme dans l'état préſent où il eſt ? Tout eſt gâté, & corrompu juſques dans la ſource; il n'y a preſque point un mouvement naturel, qui ne ſoit contraire à la loy; c'eſt ce qui faiſoit gémir ſaint Paul autrefois, & ce qui fait gémir encore tous les jours ſur la terre les perſonnes vertueuſes. Contradiction éternelle, & de tous les temps. Vous voulez le bien, la chair ne le veut pas; vous vous élevez au ciel, le poids de la nature vous entraiſne vers la terre ; vous triomphez aujourd'huy, & demain vous êtes vaincu ;

vous avez travaillé vingt ans, un jour, un moment fatal renverse tout; il faut toûjours vaincre, & n'être jamais vaincu.

Que diray-je des obstacles étrangers? Parens, amis, ennemis, saisons, climat, état, demeure, affaires, gloire, offices, bénéfices, emplois, retraite même, bons, & méchans, il n'y a rien qui ne porte son poison, & où nous ne trouvions une occasion de peché. Aussi le Fils de Dieu disoit, qu'il n'étoit pas venu nous apporter la paix, mais la guerre, & une guerre continuelle : concluez de tout cela que le salut est facile.

Non, non, Chrétiens, il ne faut point s'abuser : le salut est difficile ; comptez là-dessus ; le ciel & la terre passeront, les élemens seront aneantis ; mais la parole de Jesus-Christ subsistera toûjours ; *Verba autem mea non præteribunt.* Depuis seize siecles que les hommes ont raisonné sur cela, qu'ils ont eu interest à chercher des correctifs à la sévérité de l'Evangile, les maximes de Jesus-Christ n'ont souffert

aucune explication plus favorable, que celle que je leur donne : c'est une régle qu'on ne peut pas courber; tout ce qui ne peut s'y ajuster se brisera nécessairement.

IV. Ce que j'ay dit est si vray, & c'est tellement l'esprit de l'Evangile, que tous ceux qui ont été touchez d'un desir sincere de faire leur salut, ont parfaitement compris la difficulté de cette affaire. C'est pour cela, que la ferveur de l'Eglise s'étant relaschée, ils se sont persuadez qu'il n'y avoit point d'autre moyen de marcher par la voye étroite, que de l'aller chercher dans les déserts de l'Egypte & de la Thébaïde : les Pauls, les Antoines, les Hilarions, tous les Solitaires, & de l'Occident, & de l'Orient, & aprés eux un nombre infini d'hommes & de filles, ont renoncé au Siecle, dans la pensée que la morale austere de Jesus-Christ ne pouvoit s'accommoder avec le Monde, ni se conserver dans la contagion du Siecle. Ceux qui ont été contraints d'y demeurer par leur état,

nt envié la destinée des Solitaires, nt été dans une vigilance continuelle, se sont regardez comme des ens battus de l'orage & toûjours ans le danger de se perdre. Estes-ous donc plus éclairez, MESSIEURS, ou vertueux que ces randes ames? Y a-t-il moins à crainre pour vous? Avez-vous des assûances plus particulieres de vôtre rédestination? Tout ce qu'il y a de lus saint & de plus sage dans l'Eglise s'est-il trompé? La parole de esus-Christ fait trembler dans les éserts: vous êtes fermes au milieu u Monde; qui vous rassûre?

Dieu est bon, dites-vous? Jesus-Christ est mort pour nous; vouroit-il nous damner? Que ce prinipe est beau, & qu'il nous seroit saiutaire, si nous sçavions en tirer de lus justes conséquences! mais voiy, mon cher Auditeur, ce que j'ay à ous répondre.

Car puisque Dieu ne vous a pas ait pour vous perdre; pourquoy ous perdez-vous donc? Il ne vous pas fait pour pêcher, pour violer sa

loy ; pourquoy l'offensez-vous donc ? Jesus-Christ est mort pour vous sauver, pourquoy vous damnez-vous donc ? pourquoy refusez-vous de travailler à vôtre salut, comme il y a travaillé ? La belle réponse à faire au Fils de Dieu ! Seigneur, n'aviez vous pas eu assez de peine ; étoit-il juste que j'en eusse ? Il vous sied bien de vous prévaloir de sa Passion, ennemi que vous êtes de la croix : il faudroit vous en appliquer le mérite, comme l'Apôtre ; *Adimpleo ea quæ desunt in me passionum Christi.*

Mais d'ailleurs, quand vous desheritez un fils ingrat & dénaturé, qui a attenté sur vôtre vie, ou sur vos biens, l'avez-vous mis au monde pour le perdre.

Enfin, ce sera sur la bonté même de Dieu & sur la passion de Jesus-Christ, que vous serez condamné. Qu'ay-je épargné, vous dira-t-il, pour vôtre salut ! j'ay tout fait pour vous ; qu'avez-vous fait pour moy ; ou plûtôt qu'avez-vous fait pour vous-même ? Qui étoit le plus interessé

dans cette affaire de moy ou de vous?

Mais pourquoy Dieu a-t-il fait le chemin du ciel si difficile? cela désespere. Voilà en premier lieu, mon cher Auditeur, la même demande que fit autrefois le Démon, *cur præcepit vobis Deus?* Gen. 3. dés-là, elle doit être suspecte à des Chrétiens. Est-ce à vous à demander compte à Dieu? Nous sommes des esclaves, & quand à la fin du travail il ne nous donneroit rien, qu'aurions-nous à répliquer? Il met le ciel au prix qu'il luy plaît; c'est un fonds qui luy appartient, & sur lequel nous n'avons point d'autres droits, que ceux qu'il veut nous donner. Que diriez-vous à un domestique, qui demanderoit, pourquoy vous voulez être servi d'une telle maniere? Il s'agit bien de sçavoir pourquoy! c'est assez de connoître que l'Evangile est clair & sevére sur cela.

En second lieu, la difficulté vient de l'homme à qui Dieu avoit donné toutes les forces nécessaires pour faire le bien. La loy est raisonnable, tout le décalogue est de droit

naturel,& eſt néceſſaire pour la conſervation de l'homme ſur la terre, quand il n'y auroit pas d'autre vie. Vous vous en prenez à Dieu, prenez-vous en à vous même : la pluſpart des difficultez que vous trouvez, ſont des fautes perſonnelles ; c'eſt la mauvaiſe éducation, la mauvaiſes habitude contractée volontairement ; c'eſt une paſſion que vous nourriſſez, que vous fortifiez, en vous refuſant tous les ſecours de la grace, de la parole de Dieu, des Sa-
Osée. c. cremens : *Perditio tua Iſraël, tantum-*
13. *modo in me auxilium tuum.*

En troiſiéme lieu, tous les gens de bien ont eu d'autres ſentimens que vous ſur cette difficulté que vous alléguez : le Prophete ne peut aſſez s'étonner que Dieu pour ſi peu de choſe ſauve ſon peuple ; *Pro nihilo*
Pſal 53. *ſalvos facies illos* : toutes les ſouffrances de cette vie, dit l'Apôtre, ne méritent pas d'entrer en comparaiſon avec la gloire qui nous eſt deſtinée,
Rom. c. *non ſunt condigna paſſiones*: qui parle de
8. la ſorte ? un homme qui a plus ſouffert que vous ne ſouffrirez jamais.

En quatriéme lieu, quand une chose n'est pas absolument nécessaire, la difficulté peut rebuter ; mais quand elle est d'une indispensable nécessité, il n'y a point de pas qu'on ne doive franchir. Or telle est l'affaire du salut ; il n'y a point à déliberer. Ah ! si la loy est rude, il sera bien plus rude d'entendre cette terrible sentence, *discedite à me*, retirez-vous de moy. Il n'y a point de milieu : si la pénitence, la priere, ou le jeune ; si la continence vous fait peine ; écrivoit autrefois saint Bernard à son neveu, rappellez dans vôtre esprit le souvenir de ce feu qui ne s'éteint point, de ce ver qui ne meurt point : *Hæc quàm dulcia meditanti flammas !* il n'est rien que cette pensée ne facilite.

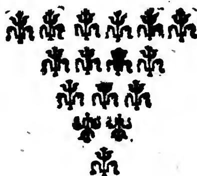
Matth. c. 25.

Mais c'est sur tout à vous, mon Dieu, que nous devons avoir recours. *Domine, salva nos, perimus :* sauvez-nous, Seigneur, sur cette mer orageuse du monde, où tant de vents s'élevent, où tant d'écueils sont cachez : la tempête nous menace, les flots nous gaignent, l'art devient

Matth. c. 8.

inutile, & la force sans effet; *Salva nos*. Hé quoy, Seigneur, cét œil toûjours ouvert, qui veille sur les élûs, s'est-il fermé sur nous? *Perimus*, le Monde nous entraisne, le torrent nous emporte; la coûtume nous domine, tout conspire à nous perdre, nous abandonnerez-vous? Ah! Seigneur, si le souvenir du passé vous touche, j'ay quelquefois mis la main à l'œuvre: il y a eû certains momens dans la vie, où j'ay fait des efforts: c'est peu pour un Dieu aussi grand que vous; mais c'est quelque chose pour une créature aussi foible & aussi imparfaite que moy. Que dis-je, ô mon Dieu, & quelle est ma hardiesse, de me faire un mérite de vos dons? Souvenez-vous plûtôt, Seigneur, des prodiges que vous avez faits pour me sauver, & achevez un ouvrage qui vous a déja tant coûté. Sur tout, mon Dieu, ne me dérobez point la veuë du péril; elle excitera ma vigilance: ne me laissez pas endormir dans une fausse sécurité; vos Saints aprés avoir fait de si grandes choses, ont

tremblé ; pénétrez-moy, Seigneur, de la même crainte, & que cette crainte ne ſoit jamais oiſive ; mais qu'elle me faſſe ſans ceſſe travailler, juſques à ce que j'arrive à l'heureux terme de l'éternité, &c.



faut donc pas laiſſer paſſer un moment ſans plaiſir ; *Comedamus & bibamus, cras enim moriemur* : c'eſt ainſi qu'Iſaïe & ſaint Paul le font raiſonner. Parlez au mondain qui n'a pas perdu la foy, mais qui ne penſe qu'à ſa fortune, ou qui n'eſt occupé que de ſes plaiſirs, parlez luy, dis je, de l'incertitude de la mort ; il vous dira que puiſque la mort eſt incertaine, il n'eſt pas encore temps d'y penſer, & que peut-être il ne mourra pas ſitôt ; *Anima habes multa bona poſita in annos plurimos, requieſce, comede.* Parlez à l'homme tiéde & languiſſant dans le ſervice de Dieu, de l'incertitude de la mort, il vous dira qu'il eſt aſſez bien diſpoſé, & qu'il ne croit pas avoir rien à craindre.

Iſa. c. 22.

Luc. c. 12.

Le libertin dit, oublions l'avenir, il n'y en a point pour nous, & haſtons-nous de joüir des plaiſirs, de peur que la mort ne nous les enléve. Le mondain dit, oublions le paſſé ; il ſera aſſez temps d'y penſer à la mort, ou ſur le retour de l'âge. L'homme tiéde, & languiſſant dit, ne ſoyons point en peine ni en ſcru-

pule sur le present ; vivons sans crainte, nous sommes en bon état.

Or le Fils de Dieu, Chrétiens, tire des consequences bien différentes des nostres, *Vigilate*, dit-il, *quia nescitis diem, neque horam*; veillez, parce que vous ne sçavez ni le jour, ni l'heure, où vous mourrez : & cela je le dis pour tous, ajoûte le Sauveur : *Quod autem vobis dico, omnibus dico, vigilate.*

Matth. c. 25.

Marc. c. 13.

Et certes à raisonner juste sur ce principe, on peut considerer l'incertitude de la mort en trois circonstances. Premiérement, par rapport à l'âge auquel on mourra. Secondement, par rapport au genre de mort, préveuë ou impréveuë. Troisiémement, par rapport à l'état, où l'on mourra. L'incertitude de l'âge est un argument auquel l'impie ne sçauroit répondre, & qui le presse de se convertir par les seules lumieres du sens & de l'expérience. L'incertitude du genre de mort préveuë ou impréveuë, oblige le mondain qui a encore de la foy, à la pénitence pour le passé, & à la conversion de ses mœurs. L'incerti-

tude de l'état, de grace, ou de peché, oblige l'homme tiéde & languiſſant à redoubler ſa vigilance. Ainſi, mon cher Auditeur, l'incertitude de la mort oblige le libertin de penſer à l'avenir, le mondain à pleurer le paſſé, le Chrétien tiéde, & languiſſant à veiller ſur le préſent; voilà tout le deſſein & le partage de ce diſcours. *Ave.*

PREMIERE PARTIE.

S'IL ne falloit combattre l'impiété, que lorſqu'elle eſt déclarée, j'avoüe que ce point que je veux éclaircir, ſeroit aſſez inutile: car il eſt peu de ces libertins qui oſent lever le maſque, & découvrir tout à fait leurs ſentimens. Mais cela n'empêche pas que la foy ne ſoit morte dans le cœur de bien des gens: ce myſtere d'iniquité marche dans les ténébres; la face de la Chrétienté eſt toûjours la même, parce que tous ceux qui portent le nom de Chrêtien, ſont réünis enſemble: mais il y a lieu de gémir devant Dieu, que tant de gens ſous un front baptizé cachent un cœur impie: un jour on ſera ſurpris

de ne retrouver plus la foy sur la terre ; *Verumtamen Filius hominis veniens, putas inveniet fidem in terra ?* Luc. c. 18.

Or les libertins prétendent se rendre ridiculement invincibles en niant tous les principes, & en ne se rendant qu'au sens & qu'à l'expérience : je veux bien condescendre à leur foiblesse. Le principe dont ils se prévalent davantage, est qu'il ne faut pas laisser le certain pour l'incertain. Or l'incertitude de la mort renverse ce fondement en deux maniéres : car je dis en premier lieu, que le certain prétendu qu'ils ne veulent pas risquer, n'est pas certain ; au contraire qu'il est tres-incertain : en second lieu, quand il y auroit quelque moment assûré comme le présent, la douceur en doit être troublée par l'incertitude de la mort. Examinons ces deux réfléxions.

Quel est donc ce bien certain sur lequel un libertin croit pouvoir compter ? c'est la vie présente, assaisonnée des plaisirs qu'il y goûte : mais quoy de plus fragile, & de plus exposé ? *Mille patent letho via* ; il y a

des maniéres dont on peut mourir tous les jours : personne même n'est plus sujet à une mort précipitée que les libertins, qui vivent sans régle,& qui la plusspart ne trouvent du plaisir que lorsqu'il est dans l'excés. Mais quand ils sçauroient se ménager, ils sont mortels enfin comme le reste des hommes, & sujets aux injures de l'air, des saisons, des climats, aux maladies qui regnent ; ils sont quelquefois sur le point de mourir, lorsqu'ils y pensent le moins ; le corps humain est un édifice, qui est prest à tomber, lorsqu'il paroît le mieux appuyé ; on prévoit ordinairement la chûte des bastimens par quelque marque extérieure, mais qui voit les ressorts différens de la machine de nôtre corps ? Où est donc cette certitude prétenduë ? quoy ! vous tenez pour assûré un bien, qui dépend de tant d'accidens ? c'est là le certain que vous craignez de risquer pour une éternité ? voilà ce qui vous calme ?

On raisonne & on compte, dit-on, sur le cours ordinaire de la nature. Mais ce cours, mon cher Au-

diteur, n'eſt-il pas auſſi ſouvent in-
terrompu, qu'il eſt obſervé? com
bien de gens meurent à nos yeux
dans une floriſſante jeuneſſe, dans la
force de l'âge? *Stulte, hac nocte animam tuam repetunt à te; quæ autem paraſti cujus erunt.* Inſenſé en ce qu'il
croit tenir pour long temps un bien
qui à tout moment luy peut être enlevé. Au lieu de ſe dire à ſoy-méme;
de quoy me flattay-je? ſur quoy ay-je
fondé mon bonheur? ſur un ſable
mouvant; qui change à toute heure;
ſur une ombre, qui paſſe; ſur une
fumée, qui ſe diſſipe; ſur une fleur,
qui ſe fane en un inſtant: *ſtulte.*

Mais encore plus inſenſé par comparaiſon avec ce qu'il riſque: car l'incertitude de la mort fait voir à l'impie, que ce qu'il appelle incertain, eſt
bien plus aſſuré que le certain qu'il
craint de perdre. La certitude extérieure de la Religion eſt telle, qu'on
n'en peut raiſonnablement demander
une plus grande: cette Religion a
des gens qui ſont morts pour elle,
un million de Martyrs, en tout
temps, de tout âge, de tout ſéxe,
qui

qui en ont été ſi perſuadez, qu'ils ont donné tout leur ſang. Elle a des miracles rapportez pas des témoins oculaires, qui ont écrit à la veüe des Peuples, qui auroient pû les contredire. Témoins qui n'avoient en cela d'autre intereſt que la mort à ſouffrir, d'autre plaiſir que la croix, d'autre appuy que la patience, & qui du reſte étoient gens ſages, & irréprochables. Elle a le conſentement de tous les Peuples de la terre, qui rendent hommage à la Religion; en ſorte que jamais on n'a veu une nation entiere dans l'Athéïſme: voilà des marques ſenſibles dont le libertinage ne peut diſconvenir.

Mais la certitude prétenduë des libertins ſur la vie préſente, qui la voudroit garantir? Où eſt l'homme ſage, qui voulût leur aſſûrer un an de vie au péril de ſa teſte? Quelles clauſes met-on dans un contrat, pour prévenir l'incertitude des évenemens? On ne ſçait pas, dit-on, ce qui peut arriver: où eſt donc encore une fois la maxime du certain, & de l'incertain.

Stulte ! Quand les libertins seroient assûrez de vingt, de trente, de quarante ans de plaisirs, & que la Religion leur seroit encore plus douteuse qu'elle n'est, ils seroient des insensez de ne risquer pas quelques années pour se mettre à couvert d'une éternité malheureuse, supposé qu'il y en eût une: la maxime de ne laisser pas le certain pour l'incertain, n'est véritable, que quand le certain est beaucoup plus considerable que l'incertain. Mais en quoy leur folie paroît davantage, c'est qu'ils ne raisonnent comme ils font, que dans l'affaire du salut : car dans toutes les affaires du monde, dans le jeu, dans le négoce, sur mer, on expose tous les jours un bien présent & certain, pour un bien qu'on espere, & qui est incertain : quiconque en useroit autrement dans le siecle passeroit pour un fou.

Or de combien sont ils plus insensez, puisqu'il ne s'agit plus de risquer une chose certaine, mais aussi incertaine que l'est la vie ; pour une chose non pas incertaine, mais aussi certaine que le sont les biens

que nous promet la Religion ? *Sapientes ſunt ut faciant mala : bene autem facere neſcierunt.* I. Jérém. c. 4.

Stulte ! En verité c'eſt une folie bien digne de compaſſion, que des gens d'eſprit, éclairez, habiles, qui raiſonnent ſi juſte ſur tout autre ſujet, s'égarent viſiblement dans l'affaire la plus importante : ſemblables à des malades qui ſur certains points parlent encore aſſez bien, & qui ſur d'autres extravaguent. Au lieu de les flatter comme on fait quelquefois ſur leur eſprit, des amis devroient leur dire avec liberté, ce que dit ſaint Auguſtin dans une pareille occaſion : *Terruiſti, non ſeduxiſti* ; ne penſez pas m'avoir trompé, ébloüi, corrompu, gâté ; vous m'avez épouventé; j'ay été ſurpris qu'un homme pût raiſonner de la ſorte ; *Terruiſti, non ſeduxiſti.*

Pour appliquer juſte cette maxime qu'il ne faut pas riſquer le certain pour l'incertain, il faudroit que les libertins raiſonnaſſent ainſi: Il eſt ſeur que je mourray, & il n'eſt pas ſeur qu'il n'y ait point d'éternité qui

ſuive, laiſſons donc l'incertain qui eſt l'eſperance des impies, & attachons nous au certain qui eſt la penſée de la mort, afin de nous régler : ce qu'il y a d'incertain, c'eſt le temps que je joüiray de mes plaiſirs ; ce qu'il y a de certain par les lumieres de la raiſon, c'eſt qu'il y a une Providence, un Dieu qui venge le mal, & qui recompenſe le bien, penſons donc à faire penitence. Mais dire encore une fois avec l'impie, man-
Iſa. c. 22. geons, beuvons, *Comedamus, & bibamus*, c'eſt raiſonner en bête, c'eſt s'avilir, ſe dégrader, comme
Pſal. c. 28. dit le Prophete : *Comparatus eſt jumentis inſipientibus, & ſimilis factus eſt illis.*

Voilà de quelle maniere l'incertitude de la mort renverſe ce premier fondement ſur lequel s'appuïent les libertins. Mais, me direz-vous, cela n'empêche pas que je ne ſois aſſuré du moment préſent dont je joüis. Qu'eſt-ce, je vous prie, que ce moment, MESSIEURS? où eſt ſa durée, ſon étre, ſa meſure ? Mais ſoit : il ne s'agit donc plus du cours de la

vie; il ne s'agit que d'une partie tres-petite : or qui ne voit l'imprudence qu'il y auroit à préferer un espace si court à une éternité ?

En quoy sur tout l'incertitude de la mort fait bien voir le vuide, & le foible de ce moment de plaisirs dont on veut joüir, c'est qu'il est impossible de penser à cette affreuse incertitude, soit qu'elle trouble toute la douceur que l'on goûte. Car qui pourra de sang froid faire cette refléxion : le plaisir que je prens aujourd'huy est peut-être le dernier ; je vas finir dans le danger de trouver une autre vie, un Juge, un enfer ; le mieux que je puisse esperer, c'est de n'estre plus : mais ce mesme anéantissement est peut-être une chimére ; tout le monde est sur cela d'un avis contraire au mien ; & franchement je ne pense ainsi que par libertinage, je n'en suis point assuré ; tout ce que je puis faire, c'est de douter, & je vas plus loin, ce n'est pas par raison, c'est par passion. Or si je me trompe, que deviendray-je ? Quand je ne seray plus environné des compagnons de mes

débauches : quand j'entreray seul dans une region inconnuë, à qui auray je recours ? Quel sacrifice au reste feray je en me soûmettant à la Religion ? La Loy Chrétienne ne défend pas tout ; il y a des plaisirs permis, le surplus m'est presque interdit par les bienséances du monde : si je suis revétu de quelque caractere d'autorité, engagé dans un parti, lié par les nœuds du mariage, il faut malgré moy garder des mesures : ce que je risque est une éternité de supplices ; il n'y a point de retour ; je le dis tant moy-même qu'on n'en revient jamais ; cela n'est peut-étre que trop vray. Non, MESSIEURS, rien n'est plus capable de troubler le libertin, que ces pensées.

Mais les libertins disent qu'ils ont la paix : à cela je réponds qu'ils ne parlent pas tous ainsi ; qu'ils ne le disent qu'en certain temps, & non pas toûjours ; que ceux qui ont le plus d'esprit parmy eux sont les plus allarmez ; qu'ils ne le disent la plufpart que du bout des lévres ; enfin

que c'est l'accomplissement de la parole de Dieu : *Dicentes pax, pax, & non erat pax.* *Ierem. c. 6.*

Quand ils ont quelque maladie dangereuse, & qu'on les menace, leur principe est bien-tôt renversé dans leur esprit même : quelles frayeurs ! quelles perpléxitez ! ils ne veulent plus mourir sans Religion.

Mais il y en a eu d'assez insensibles pour vivre, & pour mourir ainsi tranquillement : j'en doute, MESSIEURS ; la mort épouvente tous ceux qui ont le loisir de la voir venir : il est plus terrible qu'on ne pense, de se voir frappé de maladie, étendu dans un lit, attendre sa derniere heure, faire un divorce éternel avec tout ce qu'on voit, sans sçavoir ce qu'on va trouver. Cependant quand cela seroit, voilà justement la punition la plus terrible, le plus visible abandonnement, l'aveuglement le plus déplorable. Isaye indigné ne demande point à Dieu d'autre vengeance pour punir un Peuple infidele : *Excæca cor Populi hujus: & aures ejus aggrava.* *Isa. c. 6.*

Qu'on dise aprés cela, que Dieu ne châtie pas les impies dés cette vie : de quelque force d'esprit que les impies & les libertins se flattent, ils n'ont pas plus de lumieres qu'en avoit saint Augustin, ils n'ont pas plus étudié la Religion, ils ne se sont pas plus égarez ; & ce sont cependant ces réfléxions qui le convertirent. Je voyois, dit-il, ô mon Dieu, qu'on ne pouvoit compter sur cette vie : & si j'ay le malheur, disois-je, d'ètre surpris, où pourray-je m'instruire de la vérité que je ne sçay pas? En quel état faudra-t'il que je sorte de ce monde, sans avoir appris ce que l'on n'apprend plus qu'à ses dépends ? S'il est un Dieu vengeur de l'impieté, comme il est impossible d'en douter, comment éviteray-je les peines qui sont deuës à une negligence aussi criminelle que la mienne, dans une affaire aussi importante que celle là ? *Vita hæc misera, mors incerta ; si subito obrepat, quomodo hinc exibimus, aut ubi nobis discenda sunt, quæ hîc neglex mus ?* *August.*

C'est bien icy que je puis vous addresser, mon cher Auditeur, les paroles du Sage, qui contiennent un avis si solide & si salutaire pour vous : *Miserere animæ tuæ placens Deo* ; ayez compassion de vôtre ame, & pensez à plaire à Dieu. Ne donnez pas tout au corps ; ne prenez pas sur le salut un conseil, que vous ne donneriez pas à d'autres sur des affaires temporelles ; ne courez pas comme un furieux à vôtre perte ; n'ôtez pas au Fils de Dieu le plaisir & la gloire de vous avoir racheté ; ne demeurez pas dans la source de tous les desordres, qui est l'impieté ; ne vous retranchez pas tous les moyens de retourner à Dieu, en perdant la foy : n'est-ce pas assez que d'avoir perdu la grace ? Eccli. c. 30.

Miserere animæ ; ayez compassion d'une ame separée de Dieu ; car qu'est-elle dans cet état ? un monstre dans la nature, arrachée de son centre, sans Dieu, sans Loy, pire que les Peuples les plus infideles & les plus barbares.

Tuæ : c'eſt la vôtre, ne la traitez pas comme vous feriez celle de vôtre plus grand ennemi. Ayez ſoin par là de plaire à Dieu, *placens Deo* : à ce Dieu que vous ne voulez pas reconnoître, & qui veut vous ouvrir les yeux ; à ce Dieu que vous avez tant de fois offenſé, & qui ne peut ſe réſoudre à vous perdre, parce qu'il ne veut point la mort du pecheur ; *Miſerere animæ tuæ placens Deo.*

SECONDE PARTIE.

J'OPPOSE en ſecond lieu l'incertitude de la mort au mondain, à qui il reſte encore de la foy, mais dont la conduite eſt peu conforme aux maximes de ſa Religion ; & je dis que cette incertitude d'une mort préveuë ou impréveuë, eſt le plus fort motif qu'on luy puiſſe propoſer pour le faire ſortir de l'état où il vit. Car ce qui empeſche la converſion des gens du monde, ſe reduit à trois chefs, qui ſont, 1. Le plaiſir préſent dont ils joüiſſent, & leur fortune qui les occupe. 2. Les pechez qu'ils ont commis, & qu'ils regar-

dent comme un cahos & un embarras trop grand pour eux à débroüiller ; discussion fascheuse, où ils ne veulent point entrer. 3. Les années & la longue vie qu'ils se promettent ; car quoy-que nous sçachions que la mort est certaine, nous ne la considerons qu'à la fin d'une longue carriere, & nous l'envisageons comme dans le fonds d'une perspective, dans un âge bien avancé ; & quand cet âge avancé est venu, il ne l'est jamais assez pour nous ôter l'espérance de vivre néanmoins encore une année.

Or je dis que si le Mondain étoit bien vivement persuadé d'un principe qu'il ne peut nier, sçavoir que le genre & l'heure de la mort sont incertains, cela remedieroit à ces trois erreurs où il donne ordinairement : appliquez-vous.

L'incertitude de la mort bien penetrée détacheroit efficacement le Mondain des plaisirs de la vie & des soins de sa fortune. Car si vous aviez, MESSIEURS, des maisons, des terres, de superbes Pa-

lais, avec obligation de les rendre quand le proprietaire voudroit, sans qu'il eût limité le temps: sur tout s'il vous avoit dit, j'y viendray lorsque vous y penserez le moins, si vous lisiez par tout des inscriptions, qui marquassent le nom de ceux qui auroient occupé ces biens avant vous; qu'on vous assurât qu'ils en ont été dépossedez, lorsqu'ils s'attendoient à en joüir plus long-temps, & qu'ils se sont trouvez dépourvûs de tout; dites-moy, je vous prie, quel attachement auriez-vous pour toutes ces choses? Cela n'est pas à moy, diriez-vous. Si on y faisoit des dépenses extraordinaires, cela vous ôteroit-il la pensée de pourvoir au temps, où il en faudroit sortir: & si au contraire on y renversoit tout, que le maître laissât tout à l'abandon en seriez-vous beaucoup touchez, en seriez-vous au désespoir?

Or voilà une image naturelle de la vie: vous ne l'avez que par emprunt, à condition de la rendre à toute heure; vous êtes dans la maison de vos Peres, & si vous voulez

remonter jusqu'au premier possesseur, vous verrez une longue suite de gens qui en sont sortis les uns plûtôt, les autres plus tard, & tous au temps qu'ils ne s'y attendoient pas : plusieurs même en sont sortis sans avoir eu loisir de penser à ce qu'ils deviendroient vous êtes témoins de tout cela : tantôt vous vous voyez heureux & dans la prosperité, tantôt malheureux & dans l'adversité, mais toûjours passager sur la terre, jamais assûré d'un jour. Si vous aviez bien penetré cette verité, ne penseriez-vous qu'au plaisir & à la joye : vous attacheriez-vous à faire icy un établissement au préjudice de l'avenir ?

C'est pour cela que saint Pierre vouloit qu'on se considerât dans ce monde comme des étrangers qui passent ; *Obsecro vos tanquam advenas & peregrino abstinere vos à carnalibus desideriis.* 1. Petr. c. 2. Un voyageur se met peu en peine de ce qu'on fait sur la route ; rien ne l'arrête, il prend seulement le necessaire : tel doit être le Chrétien, sans crainte, sans trouble, sans espoir, content du

peu qu'il possede, ou même le possedant comme s'il ne le possedoit pas. C'est la meilleure consequence que nous puissions tirer de l'incertitude de la mort : *Tanquam non possidentes.*
1.Cor. 6. 7. Pourquoy cela, dit saint Augustin ? c'est parce qu'estre riche, & être toûjours dans l'incertitude si on le sera long-temps, c'est ne l'être pas ; être puissant, grand, avoir une famille, une femme, des enfans, & être toûjours sur le point de les quitter, c'est n'en avoir pas. Dés qu'on est convaincu de ce principe, on acquiert bien-tôt une entiere indifférence pour toutes les choses de la terre : il ne faut pas beaucoup exhorter une personne pour la détacher d'un bien qu'elle n'a que par emprunt ; on a bien plus de peine à la porter à en prendre quelque soin.

Chrêtiens, croyez-vous, avez-vous de la Foy ? mais d'où viennent donc ces soins, ces embarras, ces inquiétudes, cet accablement d'affaires, cet acharnement au gain, à un établissement temporel, qui contre la Loy de Dieu vous

fait renoncer à tous les devoirs de la conscience, cet oubli du ciel, cet endurcissement, cette insensibilité; cette tranquillité, cette assûrance? Croyez-vous? mais est-il un principe plus évident que celuy là; Combien de gens ont été enlevez ainsi à vos yeux? La santé n'y fait rien, ni la jeunesse: Ezechias avoit l'un & l'autre, & cependant Isaye luy dit de mettre ordre à tout, parce qu'il va mourir. *Dispone domui tuæ, quia morieris tu, & non vives.*

L'incertitude de la mort doit faire encore rentrer le Mondain en luy-même, pour penser à sa conscience, & mettre ses comptes en état: comment cela? usons toûjours de la même comparaison. Si vous aviez été dans les Finances, dans le maniement des deniers publics, que vous eussiez eu des affaires embarrassées, & qu'avec cela on fût toûjours sur le point de vous faire rendre compte, que vos maitres vous eussent asfûré, qu'ils vous prendroient lorsque vous n'y penseriez pas; qu'il fallût pour met-

tre les choses au net un temps considérable ; que vous eussiez mille éxemples de gens surpris, vous perdriez sans doute le repos pour vous disposer, & vous tenir en état. Si quelqu'un alors vous représentoit que vous ne devez pas vous tourmenter, qu'il sera assez temps d'y travailler dans quelques années; non, diriez vous, cela est d'une longue discussion, vous ne connoissez pas le maître que je sers, il vient lorsqu'on s'y attend le moins.

Or voilà, mon cher Auditeur, l'état de vôtre conscience : le Fils de Dieu use du mot de ferme, de talent, de deniers pour vous le marquer : il vous avertit qu'il vous demandera compte à l'heure que vous
Luc. c. 12. ne croyez pas, *Quâ horâ non putatis*; il ne dit pas, preparez-vous alors, mais soyez prêts : *Estote parati*. Et cependant vous n'y faites point réfléxion ! vous remettez à un temps, où les gens du monde ne voudroient pas se fier à vous sur rien, où l'on fait casser devant un Juge ce que vous avez fait dans les

affaires de vôtre reſſort, en quoy vous étes néanmoins le mieux entendu ! Non, vous ne croyez point ce qu'a dit le Fils de Dieu, *Quâ horâ non putatis.* Car ſi vous étiez bien entré dans cette conſideration : je ſuis ſeur qu'on n'eſt point ſauvé en mourant dans l'état où je ſuis, & cependant je puis étre enlevé à tout moment ; voilà donc peut-être ma derniere heure : ſi, dis-je, vous aviez bien médité cette verité, vous ne demeureriez jamais dans l'état où vous étes ; il n'y a qu'un inſenſé qui pût prendre ce parti.

Car de compter pour préparation des confeſſions hâtées, à demy faites, ſans ſentiment, ſans penitence, c'eſt s'abuſer : du jour qu'on tombe malade de la maladie dont on meurt, il faut preſque compter le tems pour rien ; les premiers jours, le mal ne ſe déclare point pour la mort, & quand il eſt déclaré on n'eſt plus capables d'y penſer : on ſouffre, & c'eſt tout. Ah ! Seigneur, tandis que vous me donnez encore le temps, je veux donc repaſſer ſur toutes

les années de ma vie dans l'amertume de mon cœur. *Tempore accepto?* voicy le moment favorable; *tempore opportuno*, voicy l'heure commode; malheur à qui ne sçait pas en profiter.

L'incertitude de la mort doit en troisiéme lieu détremper le Mondain de cette erreur si ordinaire & si pernicieuse, que sa fin est éloignée, & qu'il n'est pas encore necessaire d'y penser. Oüi, MESSIEURS, si l'on avoit bien penetré cette incertitude, on se diroit sans cesse à soy-même, ce que David répondit à Jonatas qui luy promettoit qu'il ne mourroit pas : *Vivit Dominus & vivit anima tua, quia uno tantùm gradu, ego morsque dividimur :* ne nous flattons point, mettons ordre à nos affaires; il n'y a qu'un pas de la vie à la mort; c'est assez d'avoir un corps mortel, pour avoir mille raisons de craindre à chaque moment.

1. *Reg.* c. 20.

Je ne sçay pas, MESSIEURS, en faveur de qui Dieu m'a inspiré ces sentimens; mais fasse le ciel que

cét avertissement ne serve à la condamnation d'aucun de mes Auditeurs, ni à la mienne: cét avenir est peut-être venu pour nous; il n'y a peut-être plus qu'un jour de distance entre nous, & l'éternité: *Uno tantùm gradu ego morsque dividimur.*

Or si vous étiez persuadez, Chrêtiens, qu'on vous cherche dans le monde pour vous enfermer dans une prison; que vôtre procés est instruit; que vous étes atteints & convaincus d'un crime capital: si avec cela vous étiez assûrez d'être surpris tôt ou tard, & qu'il n'y eût plus de ressource que dans la penitence, quelle seroit vôtre vigilance, vôtre soûmission; quelles seroient vos larmes, s'il ne tenoit qu'à en répandre?

Voilà encore l'état où vous étes, mon cher Auditeur: la justice de Dieu vous recherche sur le passé, vous serez infailliblement surpris: *Quâ horâ non putatis*: il s'agit d'un éternité, quand vous serez au terme, il n'y aura plus à reculer: *Inter hæc* *Luc. c. 12.* *Bernard.*

otiari licèt ! dans un danger si affreux vous demeurez oisif, vous risquez tout ? Ah! l'enfer est-il si peu à craindre, pour que vous ne deviez pas travailler davantage à l'éviter ?

En verité l'Ecclesiastique a bien eu raison de dire, que l'homme ne connoist point sa fin, *nescit homo finem suum*; mais que comme le poisson, lorsqu'il se jouë dans les eaux ; & l'oiseau dans les airs, sont pris tout à coup, l'un à l'hameçon, l'autre au filet, les hommes se laissent malheureusement surprendre à la mort, lorsqu'ils pensent joüir du moment le plus agréable de leur vie. *Sed sicut pisces capiuntur hamo, & sicut aves laqueo comprehenduntur, sic capiuntur homines in tempore malo, cùm eis extemplò supervenerit.*

Eccl. c. 9.

TROISIEME PARTIE

Il me reste à montrer en peu de mots, que l'incertitude de la mort doit réveiller la ferveur d'un Chrêtien lasche & tiéde dans le service de Dieu. En effet, MESSIEURS, si ce passage est incertain par rapport au temps marqué par la Providence ;

& au genre de nôtre mort, préveüe ou impreveüe, cette incertitude s'étend encore à l'état où nous serons à ce moment redoutable auquel le Seigneur nous appellera. Or le Chrétien tiéde & négligent, ne peut raisonnablement se permettre de se conserver long-temps dans la grace du Maître qu'il sert avec froideur & avec indifférence. En vain il se flatte d'avoir horreur du peché mortel, & de l'éviter ; il est dans un danger continuel d'y tomber : danger d'autant plus grand qu'il ne le voit pas. Si donc il succombe mesme une seule fois à la tentation, & que la mort le surprenne dans cét état, que deviendra-t'il ?

Ce n'est point là, Chrétiens, une supposition chimérique : combien aprés avoir blanchi dans le service du Seigneur, au moment même qu'ils ont commencé à l'abandonner, & qu'ils sont tombez, ont été malheureusement enlevez par une mort subite, & brûleront éternellement dans les flammes ? Vos jugemens sont toûjours équitables, ô mon Dieu,

mais qu'ils ſont quelquefois terribles !

Je finis, mes chers Auditeurs, par ces belles paroles de Jeſus-Chriſt : *Sint lumbi veſtri præcincti* : c'eſt-à-dire, étudions-nous à mortifier nos paſſions ; détachons-nous des choſes de la terre, parce que par là nous nous accoûtumons peu à peu à mourir. Mais quand la mort nous trouve avec toute la vivacité de nos paſſions, avec tout l'attachement aux biens de cette vie, quels combats, quelle violence ?

Luc. c. 12.

Et lucernæ ardentes in manibus veſtris. Priez, travaillez, pratiquez les bonnes œuvres, amaſſez un tréſor de mérites tandis que vous le pouvez, & qu'il eſt encore temps : la nuit s'approche ; aprés la mort on ne rappelle plus les jours que l'on a perdus : il ne ſert à rien de reconnoître alors ſon aveuglement, de regretter des momens ſi courts qu'on n'a pas voulu riſquer pour l'éternité. Ne comptez pas davantage ſur les bonnes œuvres d'autruy : on vous oublira, mais quand des parens, des

amis se souviendroient de vous, & feroient sans cesse des vœux pour vôtre salut, tout est inutile aprés cette vie à une ame qui a perdu Dieu; elle en sera éternellement séparée.

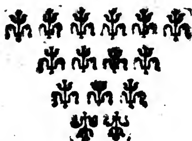
Et vos similes hominibus expectantibus Dominum suum: vivez comme si vous estiez déja morts, ou plûtôt mettez tellement ordre à tout, qu'à quelque heure que le maître arrive, & que vous deviez paroître devant luy, vous vous trouviez disposez: *Et si venerit in secunda vigilia, & si in tertia vigilia venerit;* soit qu'il faille mourir dans une florissante jeunesse; soit que vous alliez jusqu'à un âge plus avancé; soit enfin que la mort vous attaque seulement aprés une longue vieillesse. *Luc.* 12.

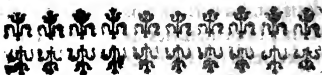
Que dois-je attendre de vous sur cela, mon cher Auditeur? Ah! pensez qu'il s'agit d'une éternité. Vous estes si soigneux sur tout le reste: pourquoy négligez-vous l'affaire principale? Occupé de mille autres embarras, vous vous oubliez

vous-même, vôtre ame, vôtre éternité! *soli te negas tibi.* Tant de fervans Chrétiens ont toûjours la pensée de la mort dans l'esprit, & vous ne l'avez jamais! vous mourrez cependant comme eux, & peut-être plûtôt qu'eux. J'auray du temps, dites-vous; qui vous en a répondu? combien y ont été trompez? Mais quel temps vous promettez-vous? quelques jours, quelques heures. Est il donc si facile de bien mourir? ah! ce n'est pas trop de toute la vie pour l'apprendre. Vous ne mourrez au reste qu'une fois fois: vôtre faute
Heb. c. 9. en cela sera irréparable; *statutum est hominibus semel mori.* Il ne sera plus temps de dire: j'avois résolu de faire penitence, si la mort ne m'eût prévenu: vous aviez été averti plusieurs fois; vous aviez eu mille éxemples devant les yeux: on vous avoit souvent annoncé là-dessus les paroles de Jesus-Christ; il falloit vous servir de l'occasion; elle est passée sans retour.

Utinam saperent, & intelligerent, ac novissima providerent! Méditez ces

ces grandes veritez : mes chers Auditeurs ; imprimez-les fortement dans vôtre esprit ; faites-en la régle de vôtre conduite : ce ſera le moyen de mériter la récompenſe promiſe au Serviteur vigilant qui ſe tient toûjours en état ; & d'avoir part, comme les Vierges ſages, au banquet celeſte, je veux dire à la gloire éternelle, que je vous ſouhaite, &c.





SERMON
SUR
LE JUGEMENT DERNIER.

Tunc sedebit super sedem Majestatis suæ, & congregabuntur ante eum omnes Gentes.

Alors il s'assiera sur son throsne, & toutes les Nations s'assembleront devant luy. En S. Matthieu, Chap. 25.

VOICY, MESSIEURS, une de ces grandes veritez où l'éloquence humaine perd, ce semble toute sa force, où l'art devient inutile, & qu'il suffit de proposer simplement pour frapper, pour étonner, pour convertir les cœurs les plus endurcis. Aussi je ne veux point me prescrire d'autre ordre dans ce Jugement formidable, que l'ordre de

l'action même : parcourons là toute entiere, mes chers Auditeurs, nous en verrons d'abord tout le terrible appareil ; nous la considererons aprés cela dans elle-même, avec toutes les circonstances qui la doivent accompagner ; enfin je tascheray de vous en bien représenter les suites : & cela en expliquant seulement le Texte de l'Ecriture. Appliquez-vous, Chrétiens, à une matiere qui a autrefois effrayé jusqu'à des Payens ; qui seul a fait tant de Solitaires, tant de saints Religieux, & qui peut estre vous toucherez malgré la foiblesse de mes expressions. Demandons les lumieres du saint Esprit par l'intercession de Marie. *Ave.*

I. La premiere chose à laquelle je fais réfléxion, Messieurs, parmi le desordre & la confusion de toute la nature, c'est au bruit de cette trompette fatale qui retentira dans les quatre parties du monde, & qui réveillera les morts jusques dans le fonds des sepulcres. *Surgite*

mortui, levez-vous, morts : parole aussi puissante que celle qui fit sortir le monde du néant. L'Ange ne dit point, Princes, Rois ; il n'y en aura plus ; les noms, les rangs, les dignitez, tout sera confondu dans la poussiere du tombeau : *Mortui*, morts. *In momento, in ictu oculi* : il faut du temps sur la terre pour comparoître, mais un moment suffira pour assembler l'Univers entier devant le Tribunal de Dieu. *Ad judicium* : ce n'est pas assez que l'ame ait été jugée ; il faut encore que le corps reçoive, ou le fruit de ses travaux, ou la peine de ses plaisirs, *surgite mortui*, & *venite*.

1. Cor. c. 15.

En effet, MESSIEURS, est-il juste que le corps, qui aura été l'instrument ou du salut, ou de la damnation de l'homme, de sa soûmission ou de sa revolte envers Dieu, soit sans châtiment ou sans recompense : que les corps de tant de Martyrs brisez, déchirez, brûlez, coupez, déshonorez ; que ceux de tant de Solitaires, macérez par des jeûnes ; des veilles, de longues & de vigou-

reuſes penitences ; que ceux de tant de Vierges ſantifiez par la continence : eſt-il , dis-je , raiſonnable, qu'ayant eu leur part au mérite ces corps n'en ayent point à la recompenſe ?

Dieu doit-il permettre au contraire , que les corps des Réprouvez , ſoüillez tant de fois par les débauches honteuſes , aprés avoir ſervi d'amorce à la convoitiſe, demeurent ſans punition , & que l'ame qu'ils ont perduë ſoit ſeule la victime des vengeances du Seigneur ? Non ſans doute ; & pour cela , dit l'Apoſtre , nous reſſuſciterons tous , quoy que d'une maniere différente: *Omnes quidem reſurgemus, ſed non omnes immutabimur.* 1. *Cor.* c. 15.

C'eſt alors , MESSIEURS , que les Saints & les Réprouvez comprendront dans un ſens bien opposé la verité de cette parole : *Nemo umquam carnem ſuam odio habuit :* personne ne hait ſa propre chair. Ceux-là aprés tant d'auſteritez croiront encore n'en avoir pas aſſez fait, ils verront que cette haine implaca- *Epheſ.* c. 5.

ble qu'ils avoient pour leur corps, étoit l'amour le plus solide qu'ils puissent avoir pour eux-mémes. Quelle consolation de s'estre refusé les vaines douceurs de la vie; d'avoir vaincu le plaisir sensuel; d'avoir pratiqué l'abnégation chrétienne! Que ces corps attenuez icy bas par la penitence, auront d'éclat & de beauté? Que ces corps qui font sur la terre tant de peine aux ames saintes, seront souples, agiles, soûmis! Venez, dira l'ame, ô dépouille fragile de ma mortalité: vous avez contribué à ma gloire, il est temps que vous ayiez la vôtre: voilà ce que je vous destinois, lorsque je vous étois si cruelle; je vous disois bien: *Quod ego facio tu nescis modò; scies autem postea.* Vous ne sçaviez pas à quoy étoit bon ce jeusne, cette penitence, cette maladie; vous le sçaurez aujourd'huy, & vous me pardonnerez aisément tout le mal que je vous ay fait.

Ioan. 1. 13.

Mais quel sera vostre désespoir, pecheurs qui m'entendez? Quand on veut vous guérir du trop grand

soin que vous avez de vôtre corps, & qu'on vous dit qu'il doit être la pasture des vers; cela vous touche peu, parce que vous sçavez qu'il sera alors sans vie & sans sentiment. Mais au jour terrible des vengeances du Seigneur, il faudra que vôtre ame rentre dans ce corps hideux, défiguré, réservé à des flammes éternelles. *Veni & vide*, venez, vous dira Dieu, voyez, reconnoissez le corps que vous avez idolastré, dont vous avez fait vôtre Dieu, que vous avez tant aimé, que vous eûtes tant de peine à quitter à la mort, avec qui vous eussiez voulu avoir une liaison éternelle; vous l'aurez; voilà le maître que vous avez choisi à mon préjudice, à qui vous avez obéï: *Veni & vide*, voyez, étiez-vous née pour obéïr à ce cadavre?

Ah! c'est alors que l'ame criminelle souhaitera mille fois de voir anéantir cette chair de peché, qui à pû plaire à d'autres qu'à Dieu. Mais si le corps pouvoit s'expliquer à son tour, quels reproches feroit-il à l'a-

me ? Falloit il suivre ses appetits brutaux ? N'étoit-elle pas née pour commander ? Falloit-il tant le contraindre pour la vanité, pour le Monde ? que de peines, de jeusnes, de veilles, de modes, de voyages, de fatigues ! que ne luy en faisoit-elle faire autant pour Dieu, ou que n'a-t-il été le corps d'un pauvre, & d'un malheureux ! Le triste combat, MESSIEURS ! quelle horreur !

II. Alors on verra paroître l'étendart du Fils de l'Homme ; & luy-même il viendra avec tout l'éclat de sa majesté ; *Tunc parebit signum Filii Hominis.* Le premier advénement de Jesus-Christ sur la terre, a esté obscur, il a paru sans gloire ; sans biens, sans pouvoir ; sa Croix a esté considerée par les Gentils comme une folie ; les Mondains en sont scandalisez tous les jours aussi-bien que les Juifs ; elle est méprisée jusques dans le centre de l'Eglise ; ceux là mêmes qui vivent du crucifix, le des honorent ; le juste en gémit ; le pecheur s'en prévaut ; où

Matth. 6,24.

est Dieu, dit-il, qui laisse aller ainsi le Monde? *Fuerunt mihi lacrymæ meæ panes die ac nocte, dum dicitur mihi quotidie : Ubi est Deus tuus?* Psal. 41.

Justes, consolez-vous ; regardez, levez la teste, *respicite, & levate capita vestra.* Vous le verrez ce Dieu si indignement traitté par les hommes, jettant par tout la terreur, porté sur un nuage au milieu des éclairs, le visage plein d'une auguste majesté ; traisnant à sa suite un million d'Anges ; plus brillant que le soleil, plus lumineux qu'il ne parut sur le Thabor, plus foudroyant qu'il ne parut à Moïse sur la montagne, plus terrible que ne fut l'Ange exterminateur à l'armée de Sennacherib. C'est à la veuë de ce Throsne, dont parle saint Jean, que le ciel & la terre fuïront, s'évanoüiront, *fugit terra & cælum.* Les montagnes, les collines, les cedres du Liban courberont leurs testes orgueilleuses ; c'est-à dire, que toute grandeur perira, se taira, s'anéantira devant la majesté de Dieu : tous les titres de distinction s'en iront en fu-

Luc. c. 21.

Apoc. c. 20.

mée : *exaltabitur autem Dominus solus*
Isa. c. 2. *in die illa* ; Dieu seul dans la déroute & la confusion générale de l'Univers sera grand.

Quels seront vos sentimens serviteurs de la Croix, lorsque vous la verrez suspenduë dans les airs, & toute rayonnante de lumiere ? Nous sçavions bein, direz vous, qu'enfin le jour du Seigneur viendroit, & qu'il reprendroit le soin de sa gloire. Il nous l'avoit bien dit, que nous serions méprisez, obscurs, & malheureux sur la terre ; que nous y serions maltraitez & persécutez comme luy ; que l'Evangile auroit peu de vrais disciples ; que le Monde enfin prévaudroit : mais que nostre tristesse seroit changée en une
Joan. joye pure, & durable ; *Tristitia ve-*
c. 16. *stra vertetur in gaudium.* Ayez confiance, ames fidelles, & perséverez : la parole de Dieu n'a jamais manqué : le jour du Seigneur viendra pour vous, il vous l'a promis, il s'y est solemnellement engagé ; *videbitis eum.* Vous marchez présentement la tête baissée, courbée sous la pe-

nitence, humiliée sous le poids de l'affliction, sous le joug de la loy; alors vous la leverez, *levate capita*: vous cesserez de craindre, Luc. c. 21.
lorsque tout l'Univers sera consterné; ce spectacle d'horreur sera pour vous un spectacle agréable. Au lieu que le pecheur qui marche maintenant la teste levée, cet homme orgueilleux, fier, plein de luy-même, rampera comme un ver de terre: *Incurvabitur sublimitas hominum, & humiliabitur altitudo virorum.* Isa. c. 2.

Qui peut dire, athée, impie, libertin, mondain, de quelle frayeur vous serez saisi, lorsque ce Dieu que vous avez méprisé dans la débauche, dans le plaisir, dans la fortune, vous paroîtra si grand & si terrible? Vous vouliez qu'il vous vinst rendre compte de sa conduite; le voilà; soûtenez, si vous le pouvez, la terreur de ses regards. Vous le vouliez glorieux, immortel, impassible; ses foiblesses vous scandalisoient: approchez du Thrône de sa gloire. Balthasar trembla pour une main qui traçoit sa de-

ſtinée ſur un mur; que ſera-ce de vous à la préſence de ce Juge redoutable.

III. *Exibunt Angeli; & ſeparabunt malos de medio Juſtorum.* Le mélange des bons & des méchans ſur la terre, eſt de l'ordre de la Providence : parmi douze Apôtres il ſe trouva un traître. Ces deux Citez, dont parle ſaint Auguſtin, des Elûs & des Réprouvez, s'élevent inſenſiblement; les gens de bien gemiſſent de la violence des méchans, & les méchans profitent de la modération, de la charité, de lá liberalité des gens de bien. *Sinite utraque creſcere uſque ad meſſem.* Or voicy le temps où l'or fin ſera épuré des autres métaux; où le bon grain ſera ſéparé d'avec la paille; où les brebis ſeront diſtinguées des boucs. Dans cette horrible confuſion, les Anges ſe faiſant un paſſage au travers de tous les Peuples aſſemblez, placeront les Elûs à la droite, & les Reprouvez à la gauche. Séparation fatale, qui ſera le fondement de toutes les autres ſéparations.

Matth. c. 13.

Matth. c. 13.

Ce ne sont pas icy des distractions de naissance, de rang, d'emploi, de Charge, de faveur, que les hommes ont imaginées pour flatter par-là leur orgueil durant la vie; distinctions souvent injustes; toûjours frivoles, & jamais durables. Celle-cy est une distinction du vray mérite, au jugement le plus seur & le plus éclairé dans l'affaire la plus importante, & pour toute une éternité. L'intrigue, la cabale, les amis n'y pourront rien : le pecheur se présentera pour avoir entrée dans le parti des Elûs, les Anges le rejetteront impitoyablement : il redoublera ses instances, on sera sourd à ses prieres: on verra le mary d'un côté, & la femme de l'autre, faire entr'eux un divorce éternel; le fils séparé d'avec le pere, la fille d'avec la mere : *Duo erunt in agro, unus assumetur! & alius relinquetur.* Matth. 24.

Ah! Chrêtiens, qu'il sera doux alors d'être distingué de la foule! On est si touché de la distinction qui se fait de nous dans la confusion d'une assemblée, dans une cérémo-

nie publique, à l'entrée d'un Grand, dans une fête, à un bal, à une représentation : on se fait un honneur de trouver quelqu'un qui nous démesle, qui nous distingue du commun. Ce sera au Jugement dernier, ou jamais, que ce plaisir piquant se fera sentir. Craindra-t on alors de paroître homme de bien ? Rougira-t-on de l'Evangile ? Evitera-t-on de faire une profession ouverte d'être Chrêtien ? Que ne feroit-on pas plûtôt pour passer au parti de la vertu ? Quelle douleur pour ceux qui l'auront quitté ! quels efforts pour être admis au petit nombre des Elûs!
Ps. 111. Efforts inutiles : *Peccator videbit, & irascetur ; dentibus suis fremet & tabescet :* le Pecheur vain & superbe verra des gens qu'il traitoit de miserables, d'esprits foibles, passer devant luy : l'homme d'Eglise verra des laïques & des gens de mauvaise vie, qui pour avoir fait penitence seront placez aux premiers rangs,
Matth. c. 21. *Publicani & meretrices præcedent vos:* les Chrétiens verront l'héritage que Dieu leur destinoit, être occupé par

des étrangers & des barbares : des femmes du grand Monde verront des filles de rien élevées au-deſſus de leurs têtes : *Videntes turbabuntur* ; à ce ſpectacle ils demeureront confus, troublez, déconcertez ; ils ſe reprocheront mille fois à eux mêmes leur folie : *Nos inſenſati vitam illorum æſtimabamus inſaniam, & finem illorum ſine honore ; ecce quomodo computati ſunt inter Filios Dei, & inter Sanctos ſors illorum eſt.* Sap. c. 5. Ibid.

IV. Il eſt dans le Monde une autre confuſion, & un autre mélange de bons & de méchans que la malice des hommes a introduit par deux voyes ; par l'hypocriſie, qui fait qu'un Pecheur paſſe pour homme de bien ; & par la calomnie, qui fait que l'innocent paſſe pour coupable. Il eſt de la juſtice, que chacun ſoit connu pour ce qu'il eſt : c'eſt ce qui ſe fera au Jugement univerſel, par la manifeſtation des conſciences. *Illuminabit abſcondita tenebrarum, & manifeſtabit conſilia cordium* : ce ſera-là que ſe départira la veritable 1. Cor. c. 4.

gloire aux ames fideles : mais ce ſera-là auſſi que le Pecheur ſe verra couvert d'infamie ; & pour luy faire ſentir quelle ſera ſa honte, allons par dégrez.

Matth. c. 10. 1. *Nihil eſt opertum quod non revelabitur & occultum quod non ſcietur.* Actions, intentions, penſées, deſirs les plus cachez, tout ſera mis dans un jour ſi clair, que rien n'échappera aux yeux de l'Univers. Oüi les yeux d'un Monde entier ſeront attachez ſur vous. Nous nous cachons, & nous tâchons de dérober aux hommes les traces de nôtre conduite : on la découvrira, on nous pénétrera. Certes il n'y a point d'homme qui ne rougiſt, ſi on liſoit dans ſon cœur toutes les penſées bizarres qui luy viennent dans le cours d'une paſſion de vengeance, d'ambition, de colére ; tous les retours ſur ſoy, ſur ſon mérite, ſur ſes ſervices paſſez, ſur ſes qualitez naturelles ; les comparaiſons ſecrettes qu'on fait de ſoy-même avec ceux que l'on nous préfére ; le mépris que l'on conçoit pour ceux qui font ces préférences ; les deſſeins,

les intrigues que l'on forme pour ſe venger ; les laſchetez que l'on trame, les ſupplications, les recherches, les ſentimens tout oppoſez qui ſe ſuccedent, & qui roulent les uns ſur les autres comme les flots de la mer ; *Cor impii quaſi mare fervens* : *Iſa. c. 57.* & voilà le ſpectacle qui ſera expoſé à la face du ciel & de la terre. Jugeons de cette honte par celle d'une perſonne bien née qu'on méne au ſupplice, & à qui on lit ſa ſentence à la veuë de toute une ville ; il y en a qui ſont morts dans la ſeule crainte de ſubir une telle infamie : *Tunc dicent montibus : Cadite ſuper nos ; & collibus : Operite nos.* *Luc. c. 23.*

2. Il eſt des libertins qui ne rougiſſent plus de rien ; *Frons mulieris meretricis facta eſt tibi* : *Jerem. c. 3.* ils font même gloire de leurs déſordres ; *Peccatum ſuum quaſi Sodoma prædicaverunt*. *Iſa. c 3.* Or Dieu rendra au vice la honte qui luy eſt naturelle, & le caractere d'infamie qui luy eſt attaché. Il ramenera l'eſprit de tous les hommes à la juſte idée qu'il en faut

avoir. *Est & turpium pœna Deus*, dit saint Bernard, *quia lux est*; Dieu investira le Pecheur d'une lumiere vive, qui sera son supplice : lumiere qui non seulement découvrira l'action, mais la honte de l'action. C'est ce qu'on éprouve quelquefois dés cette vie, quand on regarde le peché par les lumieres de la Foy, les plus Mondains rougissent au Confessionnal des fautes, dont ils se glorifient ailleurs : *Est & turpium pœna Deus, quia lux est* : le voile sera levé, le vice ne sera plus coloré par ces termes spécieux de galanterie, d'amourettes ; la friponnerie ne passera plus pour adresse, la fourberie pour politique ; *lux est*, au premier rayon de la lumiere de Dieu, le crime paroîtra dans toute sa difformité.

3. Honte par comparaison, 1. avec les Infideles : *Surgent viri Ninivitæ in judicio.* On y verra plus de probité, de bonne foy dans le commerce, plus de fidelité dans le mariage, plus de zéle pour la Religion. 2. Avec ceux d'une profession différente ; un bon

Luc. c. 11.

laïque sera comparé avec un mauvais Ecclesiastique : un seculier homme de bien, avec un méchant Religieux. Ce sera quelque chose d'insoûtenable que cette honte : car voyez seulement combien les gens de ce caractere sont confus, quand ils sont surpris même par une seule personne dans quelque action, qui est hors de leur état ; Comme ils en rougissent ; comme ils la colorent, comme ils taschent de l'excuser ? Que sera-ce à la veuë de tout l'Univers.

IV. Ce que j'ay dit jusqu'à présent, Messieurs, n'est qu'un appareil, & si cet appareil est capable de nous toucher, quelle impression doit faire sur nous la Sentence décisive que le Juge prononcera ? *Gladius ex utraque parte acutus* ; c'est un glaive perçant les Elûs d'une joye vive & piquante, & les damnez d'une douleur désespérante. Car tout l'Univers estant dans un profond silen ce, & dans l'attente de sa destinéec, le Fils de Dieu avec un visage *Apoc. c. 19.*

plein de douceur & de majesté, se tournant à la droite, dira aux Elûs : *Venite benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum à constitutione mundi.*

Math. c.25.

Venite, venez : invitation douce. Ce n'est plus comme autrefois à la Croix, que je vous appelle, ce n'est plus à l'abnégation de vous mémes, ni à la penitence : c'est à gouster avec moy des plaisirs que l'esprit humain ne comprend pas, & qui doivent remplir la vaste étenduë de vôtre cœur. *Venite*, venez voir si le ciel vaut toutes les peines que vous avez prises pour moy, & si je vous ay trompez.

Benedicti Patris mei. Ennemis du Monde, haïs, méprisez, obscurs, maltraitez ; mais bien-aimez de mon Pere ; source de toute bénédiction & de tout bonheur.

Possidete. Ce ne sont pas icy des plaisirs passagers, comme le Monde en donne à ceux qui le servent ; son regne est passé, sa grandeur est évanouie, ses idoles sont réduites en cendres ; c'estoient les ouvrages du

temps. Venez posseder l'éternité ; ce sera pour vous un domaine inaliénable : *Gaudium vestrum nemo tollet à vobis.* Ioan. c. 16.

Paratum vobis regnum. Oüi vous posséderez un Royaume préparé, destiné pour vous : le Monde n'étoit qu'un lieu de passage, & si vous y avez souffert, voilà l'héritage qui vous attendoit. *Euge serve bone, intra in gaudium Domini tui.* Ah ! Seigneur, qu'avons nous fait qui mérite la possession d'un Dieu ? *Esurivi, & dedistis mihi manducare* : j'ay eu faim, & vous m'avez donné à manger : si la recompense paroît au-dessus de vos mérites, souvenez-vous que je recompense en Dieu. Math. c. 25. Ibid. Ibid.

Aprés quoy se tournant à la gauche, avec un visage allumé de colere, & d'indignation, il lancera le coup de foudre, il enfoncera ce glaive á deux tranchans, il fulminera cet anathéme éternel ; que nul homme ne peut prononcer sans en altérer la force : *Discedite à me maledicti in ignem æternum.* Ibid.

Discedite, retirez-vous. Vous avez fait consister vôtre bonheur à vous éloigner de moy : cent fois j'ay voulu m'approcher de vous, & toûjours j'ay été méprisé, rebuté ; *discedite*. Mondains, cherchez ces idoles à qui vous avez tout sacrifié, ces divinitez dont vous avez tout attendu ; vous ne serez plus mon Peuple, & je ne seray plus vôtre Dieu ; *discedite*. Mais, Seigneur, quelle cruelle séparation, au moment que nous commençons à vous connoître ! Aprés avoir vainement cherché dans les biens de la terre cette satisfaction pleine & entiere, ce bonheur achevé qu'on ne peut trouver que dans vous, sur le point d'en joüir, vous nous condamnez à le perdre ! Faites-donc, Seigneur, que vous nous soyiez aussi indifférent que vous nous l'avez été dans le Monde ; rendez-nous cette insensibilité que nous avions pour vous ; étouffez cette inclination, cette vivacité, cette rapidité qui nous entraisne vers vous.

Discedite maledicti. Bénis du

Monde, mais maudits de mon Pere, encore une fois retirez-vous. Mais quel ſera nôtre azyle ; où aller, Seigneur, aprés ce coup de foudre ?

In ignem : au feu, ſenſuel, voluptueux, amateur de vôtre corps, ennemi de la Croix : traiſnez y ce cadavre dont vous avez fait vôtre Dieu. Ah ! Seigneur, vous qui connoiſſez ſeul ce que vous valez, comptez-vous pour ſi peu la perte d'un Dieu, qu'elle ne ſuffiſe pas pour nous rendre malheureux ? N'eſtes-vous pas content de tant d'années qu'il y a que nous brûlons ſans relaſche ? Ne nous laiſſez-vous rien eſpérer ?

Æternum. Eternellement, point de bornes, point de fin, point d'eſpérance. Où eſt donc, grand Dieu, vôtre bonté ? Vous l'avez épuiſée : les Juſtes en étoient indignez ; pluſieurs ont même quitté mes voyes, parce que j'étois trop lent à vous punir : moy-même laſſé de vos mépris, j'ay eu cent fois le bras levé pour vous perdre. Cependant un reſte de bonté parloit encore pour

vous ; le Sang que j'ay versé, les prieres de l'Eglise, les soûpirs des Justes, l'esperance d'une conversion toûjours reculée, ont arrêté mes vengeances ; je me suis teu, *silui*, je
Isa. 42. n'ay point éclaté, *tacui* ; j'ay souffert que vous ajoûtassiez crime sur crime, *patiens fui* ; aprés une jeunesse débordée, j'ay souffert l'avarice & l'ambition d'un âge plus avancé : je vous ay conservé dans une vieillesse encore plus criminelle par vôtre endurcissement ; vous avez comblé la
Ibid. mesure, *sicut parturiens loquar* ; ma gloire y est interessée : il faut que l'Univers apprenne aujourd'hui qu'il y a un Dieu vengeur : vous avez eu
Matth. c. 25. vôtre temps ; voicy mon jour. *Discedite.*

Du moins, Seigneur, dans vos plus severes vengeances, vous avez laissé toûjours échapper quelque trait de misericorde : *Cùm iratus fueris*
Tob. c. 3. *misericordiam facies.* Le temps de ma misericorde est expiré ; des bornes fatales ont mis un cahos éternel & insurmontable entr'elle & vous ; ma justice demande aujourd'huy ses droits

droits inaliénables, & seule desormais elle sera vôtre partage : ma bonté éclatera en d'autres lieux ; ceux qui l'ont honorée en ressentiront les effets ; mais ceux qui l'ont outragée passeront pour jamais entre les mains de ma justice : c'est à elle à me vanger pleinement de vous ; un châtiment qui a des bornes peut satisfaire une creature bornée, c'est punir en homme & non pas en Dieu : qu'on connoisse toute l'énormité de l'offense par la rigueur & l'éternité du supplice : *Disperdam Ephraïm quoniam Deus ego, & non homo.* Ozée c. 11.

Et si vous voulez, Ames perfides, que je trouve dans vous-mêmes dequoy justifier ma conduite, répondez à celuy qui connoît toute la malice de vôtre cœur. Si je vous avois laissé éternellemēt sur la terre, ne m'auriez-vous pas éternellement offensé ? si la durée de vôtre révolte n'est pas éternelle, à qui en suis-je redevable ? Est-ce à la bonté de vôtre cœur infidele, endurci, corrompu ? Or apprenez aujourd'huy que ce que vous n'avez pû contre moy, je le puis

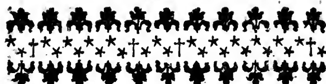
contre vous. Ce n'étoient pas la mes premieres veuës, & ce que j'ai fait pour vous sauver le montre bien à l'Univers:mais vous avez rendu inu-
Matth. c. 25. tiles toutes mes peines; *discedite*, retirez-vous : prononcer plus longtemps la Sentence, c'est dérober du temps au supplice.

Alors ces malheureuses victimes ne trouvant plus d'autre resource, souhaiteront mille fois d'être anéanties, mais en vain : il faudra toûjours subsister, & que l'arrest s'éxécute. Un tourbillon de flammes les investira, & la terre s'ouvrant sous leurs pieds, ils seront précipitez par la chûte la plus funeste, & la plus ter-
Ibid. rible; *Ibunt hi in supplicium æternum*: tandis que les Justes au milieu des chants de joye, & des acclamations, iront prendre possession d'un Royaume éternel, *Justi autem in vitam æter-*
Ibid. *nam*.

Avez vous bien compris l'importance de ces veritéz, MESSIEURS,
Matth. c. 3. *Intellexistis hæc omnia*? Combien de gens ont quitté le siecle, ont fait penitence dans la pensée de ce Juge-

ment formidable ? Malheur à vous, ſi ce qu'il y a de plus touchant de l'Evangile demeure icy ſans effet. Sont-ce des fables que tout ce que je vous ay propoſé ? Il faut renoncer à la Foy, ou le croire : mais le croire & vivre toûjours comme vous vivez, cela ſe peut-il ? Quel charme ! quel enchantement ! Vous ſerez jugez ſur ce que vous venez d'entendre : vous allez vous diſſiper, vous remplir l'eſprit de mille affaires mondaines ; mais il en faut toûjours revenir là : *Surgite mortui*, levez-vous morts. Dites-vous cela, MESSIEURS, dans le ſecret du cœur, au milieu du monde ; rien n'eſt plus capable de vous faire embraſſer le parti de la vertu ; de vous y maintenir, juſqu'à ce qu'il plaiſe à Dieu de vous donner la récompenſe éternelle, que je vous ſouhaite, &c.





SERMON
SUR
L'ENFER.

Diſcedite à me, maledicti, in ignem æternum.

Retirez-vous de moy, maudits, & allez au feu éternel. En S. Matthieu, Chap. 25.

LE Prophete Royal nous exhorte, MESSIEURS, à prévenir ce malheur par une profonde & ſérieuſe méditation : il faut deſcendre dans les enfers mort ou vif ; ſi vous y deſcendez en eſprit pendant la vie, vous n'y deſcendrez pas aprés la mort ;
Pſ. 54. *Deſcendant in infernum viventes :* à quoy ſaint Bernard ajoûte, *ut non deſcendant morientes.* Job pratiquoit

excellemment cette leçon, lorſqu'il diſoit : *Infernus domus mea eſt, & in tenebris ſtravi lectulum meum*: l'enfer eſt ma demeure, & je me ſuis dreſſé un lit dans ce ſejour de tenebres : là rien ne me touche ; ni la délicateſſe des mets les plus exquis, ni l'harmonie des concerts les plus agréables, ni les charmes de la beauté, ni la magnificence des palais, ni l'éclat de la gloire, ni le bruit de la renommée. *Iob. c. 17.*

Taſchons donc, Chrétiens, de pénétrer à fonds la rigueur de ce ſupplice intolérable: ne le regardons pas comme éloigné, il eſt peut-être plus proche de nous, que nous ne penſons : ne le conſiderons pas comme deſtiné à peu de gens, le grand nombre eſt celuy des réprouvez : ne nous aſſûrons point qu'il n'eſt pas pour nous, il en eſt peu icy qui ne l'ayent mérité, & il n'en eſt pas un qui ſoit ſeur de ſa pénitence ; s'il étoit ouvert à vos yeux, vous y verriez des gens qui l'ót moins mérité que vous. Approchons donc aujourd'huy de ce lieu d'horreur, & de miſere ; meſu-

rons la grandeur du péril que nous courons, & montons par degrez à la connoissance de ce supplice, dont nous ne sçaurions avoir une idée parfaite.

Je veux seulement dans une simple exposition, vous expliquer cette Sentence si terrible que Dieu prononcera contre les réprouvez au jour redoutable de ses vengeances. *Discedite à me*, retirez-vous de moy; voilà la premiere peine, & sans doute la plus cruelle que souffrent les damnez, qui consiste dans la perte de Dieu, dont ils sont séparez. *In ignem*, allez brûler dans un feu, qui vous est présentement destiné aussi-bien qu'aux Anges rébelles: voilà la seconde peine des damnez. *Æternum*, ce feu ne s'éteindra jamais, ce tourment sera éternel; circonstance que je vous proposeray, Messieurs, comme la troisiéme peine qui afflige, & qui désespere l'ame réprouvée: demandons auparavant, &c. *Ave.*

Matth. 6. 25.

Ibid.

Ibid.

I. Partie J'avouë, Messieurs, que c'est une peine extrême aux Prédicateurs,

de faire ſentir aux Fideles la grandeur de la perte qu'ils font, quand ils perdent Dieu : c'eſt leur parler une langue qu'ils n'entendent pas ; telle eſt leur indifférence, & l'inſenſibilité de leur cœur. Que je parle à un honneſte homme de la perte du meilleur de ſes amis ; à une mere, de la perte d'un enfant bien né qu'elle aime tendrement : on ne refuſe point de larmes à ces pertes ; & nous avons plus de peine à conſoler ces perſonnes affligées, qu'à les porter à la douleur. Mais que je diſe à un Chrêtien, que s'il eſt damné, il perd en Dieu ſeul, un pere qui devoit faire toute ſa fortune, un époux fidele, un ami ſans égal, c'eſt ce qu'on ne luy peut faire bien ſentir. Pourquoy cela ? parce que tous ces biens, quoy-que réels, ſont au deſſus des ſens, & que le Dieu qu'il perd, eſt en quelque ſorte remplacé par les objets créez, où il cherche ſa ſatisfaction.

Mais élevez un peu vos eſprits, & connoiſſez aujourd'huy, MESSIEURS, quelle eſt la peine d'un damné, qui ſe voit privé de ſon Dieu.

L'homme ici-bas a deux inclinations: l'une est née dans son propre fonds, & luy est nécessaire ; c'est l'instinct qui le porte à vouloir par tout se rendre heureux : instinct qu'il luy est impossible de ne pas suivre, lors même qu'il s'éloigne du souverain bien par le peché : l'autre est le poids de la nature corrompuë, qui luy fait mettre son bonheur dans les créatures, où il n'est pas. L'homme aveuglé par la passion court aprés ce bonheur imaginaire : il prend le change; & quoy-qu'il ne perde jamais le desir de trouver le vray bien, il se laisse tromper dans la recherche qu'il en fait, par un vain fantôme qui l'amuse, qui le fait voltiger au tour d'un million d'objets, qui se travestit & se déguise, qui tantôt se laisse attraper & tantôt s'évanouit tout à coup ; qui nous éblouit, nous occupe, nous divertit, nous enchante ; & aprés mille égaremens, mille poursuites inutiles, mille efforts ; aprés nous avoir lassez, fatiguez, sans remplir l'avidité insatiable de nôtre cœur, disparoît à la mort, & laisse

tomber le charme qui nous séduits.

Alors le bandeau fatal étant levé, le vray bonheur se présente à l'ame : Dieu se montre à elle sous le visage le plus attrayant, elle le reconnoît, & comme elle a toûjours conservé sa premiere pente vers le souverain bien, & qu'elle le voit comme a découvert, elle se trouve tellement faite pour luy, qu'elle s'y porte avec toute la vivacité & toute l'ardeur dont elle est capable. Elle y va comme une fléche qui vole à son but, comme un oiseau qui fond sur sa proye, plus viste que le feu qui monte à sa sphére, ou que la pierre qui tend à son centre.

Mais quelle est sa surprise à ce moment de se voir arrêtée, repoussée par une main invisible, arrachée avec violence des chastes embrassemens de l'Epoux céleste ! Elle redouble ses efforts, mais toûjours inutilement ; elle s'agite, elle se tourmente ; rien n'est plus capable de luy faire prendre le change ; cent Mondes se présenteroient sous la figure la plus engageante, qu'elle ne daigneroit pas

jetter un regard sur eux ? elle a connu sa fin, elle l'a veuë, elle en sent la force impérieuse, qui la domine, qui l'entraîne. Mais plus elle s'approche, & plus Dieu se retire ; Dieu & l'ame changent, pour ainsi parler, de caractere, & de conduite. Pendant la vie, Dieu faisoit toutes les démarches, & n'étoit point écouté, il en vouloit au cœur de l'homme, il en méditoit la conqueste, il se faisoit un plaisir de le posseder, de
prov. c. 8. s'unir à luy, *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* L'ame au contraire le dé-
Apoc. c. 3. daignoit : il ne se rebutoit pas, *Ego sto ad hostium & pulso:* il attendoit, il pressoit, il redoubloit ses instances, rien ne luy coustoit pour cela ; souverain Maistre de la nature il à tout fait servir à son amour : mais au lieu de luy répondre, l'homme en venoit jusques à l'endurcissement & a l'insensibilité, jusques au mépris & à
Iob. c. 21. l'impiété ; *Qui est omnipotens.... recede à nobis, scientiam viarum tuarum nolumus.* Cela portoit l'amertume dans le cœur de Dieu ; il s'en
Is. c. 1. plaignoit : *Laboravi sustinens... Ieru-*

ſalem, Ieruſalem, quoties volui, & noluiſti? *Volui*, je l'ay voulu, je n'ay rien négligé pour cela. *Venient dies*, le jour viendra, & le voicy, où la ſcéne changera bien ; car ce ſera vous qui ferez les pourſuites, & ce ſera moy qui vous rebuteray. *Matth. c. 23.* *Matth. c. 9.*

Mais quelle différence, MESSIEURS? Dieu étoit heureux ſans nous, nous ne le pourrons être ſans Dieu ; plus l'ame fera d'efforts, plus il ſera impitoyable. Elle viendra cette vierge folle, frapper à la porte : ouvrez-nous, Seigneur, dira-t-elle, *Domine, Domine, aperi nobis* : je ne vous connois point, dira Dieu ; voilà toute la réponſe que vous devez attendre. Vous recommencerez, mais il n'écoutera rien ; vous vous attendrirez, il s'endurcira ; vous avez fait ſa peine, il fera vôtre ſupplice ; vous n'avez pas voulu être ſon peuple, il ne voudra plus être vôtre Dieu, *Voca nomen ejus, non populus meus* ; non, non, vous dira-t il, je ne ſuis point le Dieu d'un impudique, d'un athée. *Matth. c. 25.*

De là naiſtra entre Dieu & l'ame,

une haine mutuelle, & implacable. Haine terrible du côté de Dieu qui peut tout, & qui appliquera toute ſa puiſſance à ſe venger. Haine impuiſſante du côté de l'ame, qui ne peut rien : haine inſoûtenable, qui la déchirera, la révoltera elle même contre elle-même, lorſqu'elle viendra à faire réfléxion, qu'aprés tout, l'objet qu'elle hait eſt infiniment aimable, & qu'elle étoit née pour l'aimer ; que celuy qu'elle maudit, eſt adoré, révéré, béni d'un million d'autres ; qu'il ne luy eſt devenu cruel que par ſa faute. Quel eſt le dépit d'un homme qui entend loüer de toutes parts ſon concurrent, ſon rival, ſon ennemi, & qui eſt obligé luy-même en ſecret de reconnoiſtre ſon mérite ?

Dépit que le ſouvenir du paſſé réveillera inceſſamment, lorſque l'ame ſe retracera les vains plaiſirs, à qui elle a ſacrifié ſon Dieu, les perſonnes en faveur de qui elle a fait un ſi abominable ſacrifice. Combien rappellera-t-elle de momens en ſon eſprit, où il luy eût été facile de

s'assûrer la possession du bien qu'elle a perdu? Dieu l'arrachera, l'appliquera sans relasche à cette triste pensée : il n'y aura point d'interruption, comme en cette vie, où le sommeil, la dissipation, le temps, les amis diminuënt l'activité de la douleur. *Scito & vide, quia malum, & amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum.* *Ierem. c. 2.* On vous l'avoit tant dit; vous n'en voulez rien croire; *vide* voyez-le, sentez-le, faites cette funeste expérience à vos dépens, & reconnoissez enfin quel supplice c'est pour une créature, que d'être séparée de son principe, & de sa fin. Quel fut le déses poir d'Esau, lorsqu'aprés avoir mangé, il se souvint de la folie qu'il avoit faite, de vendre son droit d'aînesse? *Flevit ejulatu magno:* tels & *Gen. c. 27.* plus vifs mille fois seront les regrets d'une ame condamnée à une si cruelle séparation.

Et parce qu'elle a cherché son plaisir dans les créatures, en s'éloignant de Dieu, ces mêmes créatures par l'ordre de Dieu, serviront à son suplice; c'est le sujet de ma seconde partie.

II. Je ne sçay, Messieurs, quelle
P'ART. est la fausse délicatesse de nôtre siecle : il veut qu'on prêche les veritez les plus severes de l'Evangile, & cependant il ne peut souffrir qu'on luy mette devant les yeux le feu de l'enfer, comme s'il étoit rien de plus fondé, & de plus souvent réiteré dans l'Evangile, que ce supplice affreux dont Dieu use à l'égard des réprouvez. Si l'homme sçavoit se servir de ses foiblesses mêmes, s'il consultoit sa délicatesse & le soin qu'il a de son corps, quelle horreur auroit-il de l'exposer à un tourment si rigoureux, sous lequel Dieu a voulu nous représenter toutes les peines des damnez ! Quelles seront ces peines, Chrêtiens ? jugez-en par l'arrêt que Dieu porte luy-même dans l'Apocalypse. Ce seroit assez de dire, que Dieu s'appliquera là à nous rendre malheureux : mais il a voulu nous marquer quelque chose de plus positif. *Quantum glorificavit se, & in deliciis fuit, tantùm date illi tormentum, & luctum* : voilà la mesure.

Apoc. 18.

Le pécheur a aimé les lieux agreables, il s'est bâti des maisons commodes, il a pris plaisir à les orner, à les embellir; & tout d'un coup, il sera enseveli dans le centre de la terre, dans un lieu d'horreur & de ténébres, dans des flammes dévorantes : *Mittite eum in tenebras exteriores.* *Matth. c. 22.*

Il a aimé sa liberté, il a fui la gêne sans vouloir jamais se contraindre en rien : *Ligatis manibus, & pedibus*; voilà l'ordre du Seigneur : *Ibid.* qu'il soit précipité dans l'abîme de feu pieds & mains liées ? qu'il ne luy reste pas un mouvement libre, même pour changer seulement de situation; *Fiant immobiles quasi lapis.* Ah! *Exod. c. 15.* un homme s'estimeroit malheureux d'être obligé de demeurer immobile sur un lit commode, quand il ne devroit être en cet état que l'espace d'un jour !

Il a aimé les compagnies, les parties de divertissement, à voir & à être veu, à prendre & à donner de l'amour ; il luy étoit, disoit-il, impossible de s'en passer : mais quel as-

freux changement ! il n'aura plus d'autre compagnie que des malheureux comme luy, dénuez de tout, abandonnez aux tranſports les plus violens de la fureur, & de la rage: quel ſupplice ſeroit-ce icy pour vous, mon cher Auditeur, que d'eſtre condamné à vivre avec des gens mal-nez & groſſiers, avec des malades dans un hoſpital, avec des criminels dans une priſon !

Il s'eſt fait une étude de contenter ſes ſens; l'odorat par les ſenteurs & les parfums, les yeux par la veuë des objets les plus agréables, les oreilles par l'harmonie des concerts, le gouſt par les mets les plus exquis & la bonne chere; tout ſon corps par la débauche, & par mille excés honteux: mais voilà un état bien différent: là le pecheur n'aura devant les yeux, que des objets de terreur; ſes oreilles ne ſeront frappées que des cris lugubres, de plaintes, d'invectives, de ſanglants reproches: là le corps réuni à l'ame ſera plongé, pour me ſervir de cette expreſſion de l'Ecriture, dans un

lac de souffre enflammé, & dévoré par un feu que Dieu a choisi pour être l'instrument de ses vengeances; feu qui brûlera sans éclairer, qui dévorera sans consumer; feu réel, & non en figure: l'Ecriture s'est expliquée clairement là-dessus, elle nous le répete incessamment, il n'est point d'article que Jesus-Christ nous ait marqué plus expressément dans l'Evangile: jugez de ce supplice, vous à qui le mal le plus leger paroît insupportable.

Ajoûtez à cela ce ver impitoyable qui rongera l'ame; *Vermis eorum non moritur.* Ce ver, dit le Pape Innocent III. est le souvenir du passé: vous retracez quelquefois en vôtre esprit les plaisirs que vous avez goûtez; vous en parlez avec vos compagnons de débauche: nous faisions telle & telle chose, dites-vous; nous nous divertissions de telle maniere. *Quantùm glorificavit se, & in deliciis fuit, &c.* Alors ce même souvenir sera vôtre tourment. *Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua:* ce plaisir n'est plus; commodi-

Is. c. 66.

Apoc. c. 18.

Luc. c. 16.

tez de la vie, bonne chere, honneur, chasse, promenades, félicité passée qui ne pouvez revenir, que n'ay-je en vous perdant perdu l'image des faux biens dont j'ay joüi ? Mais ce ver rongeur vous remettra toûjours vos plaisirs criminels devant les yeux; vous aurez alors toute la douleur, & le regret de la pénitence, sans en avoir le fruit, vous qui maintenant voulez en avoir le fruit sans en avoir la douleur. La comparaison odieuse de vôtre état présent, avec l'état où vous avez été, vous sera insupportable; comme cette même comparaison dans un homme disgracié, & décheu du rang qu'il occupoit, est seule capable de faire son supplice : plus vous aurez eû de satisfaction dans la vie, plus, vous souffrirez; *Quantum glorificavit se, & in deliciis fuit.* A·oc. c. 18.

Arrestons-nous icy, Chrêtiens, & taschons de nous former une legere idée d'un homme ainsi enveloppé, & comme enseveli dans les flammes; souffrant au même temps dans toutes les manieres, sans relasche, & sans adoucissement; poussant des cris af-

freux au milieu d'une nuit obſcure, & profonde; intimidé; épouventé par les blaſphêmes horribles de ſes compagnons de fortune; demandant une goute d'eau qui luy eſt impitoyablement refuſée; ſe déchirant, tâchant en vain de rompre ſa chaîne. Ah! MESSIEURS, s'il avoit le temps que nous avons, que feroit-il? Si par mille ans de pénitence la plus auſtere, il pouvoit ſe racheter; s'il luy étoit permis de revenir au monde, quel éxemple nous donneroit-il? Y auroit-il une vie aſſez vigoureuſe pour luy? trouveroit-il rien de difficile? auroit-il peine à garder la loy? qui pourroit une fois la luy faire violer?

Inſenſez que nous ſommes, n'avons nous pas mérité la même peine? N'avons-nous pas quelquefois peché mortellement? Ce même feu ne nous eſt-il pas deſtiné? Attendons-nous à l'éviter, que nous y ſoyions condamnez par un arreſt irrévocable? Nous avons encore le temps; ſans ſçavoir combien nous l'aurons? il y en a dans l'enfer qui

ont moins mérité d'y être que nous. Nous flattons nous sur le desir de faire pénitence? l'enfer est plein de bons desirs. Chacun de nous se doit considerer comme un homme échappé de ce feu dévorant, & dans un péril prochain d'y retomber: mais quel doit être le sentiment d'un homme ainsi exposé?

TROI-SIE'ME PARTIE

AJOÛTONS, Chrêtiens, à toutes ces peines l'éternité, circonstance qui a encore quelque chose de plus effroyable, que tout ce que nous avons dit: les maux de la vie, de quelque nature qu'ils puissent être, ont cet adoucissement qu'ils finiront un jour; & plus ils sont violens, plus on est assûré que leur fin est prochaine. L'enfer a cela d'insupportable, que ses maux, quoy qu'ils soient au dessus de tout ce que nous pouvons imaginer par leur rigueur, sont encore éternels. Eternité qui se fera sentir d'une façon particuliere par sa certitude.

En effet quelque affreuse que soit l'éternité des peines, & quelque hor-

reur qu'elle nous cauſe quand nous la voulons pénétrer, elle n'a pas icy-bas toute ſa force; parce qu'elle ne nous eſt connuë que par la foy. Connoiſſance ferme, il eſt vray; mais peu agiſſante à cauſe de ſon obſcurité. Quand je dis au Chrétien que les peines de l'enfer ſont éternelles; que ſur cela je luy cite l'Evangile, *in ignem æternum*: que je luy confirme cette doctrine par le ſentiment de l'Egliſe, qui ſur ce ſujet a eu horreur de tous les tempéramens que les Origeniſtes & les Mondains ont voulu y apporter, cette vérité étonne le Fidele, qui ſçait que la parole de Dieu ne peut nous tromper: mais l'impreſſion ſeroit bien plus vive, s'il voyoit ce même enfer ouvert ſous ſes pieds, & que l'éternité ſe préſentaſt comme toute entiere à luy.

Matth. c. 25.

Or voilà l'état du damné: il ne connoîtra plus l'éternité des peines par une foy obſcure, contre laquelle le libertin forme des doutes, chicane, s'inſcrit en faux ſur la bonté de Dieu prétenduë. Mais Dieu luy im-

primera une idée si forte & si distincte de cette vérité, qu'il n'en pourra douter : il verra elairement la réponse aux objections frivoles qu'il formoit contre la Foy, il connoîtra toute l'énormité du peché mortel ; il comparera la grandeur infinie de Dieu avec la bassesse de son néant, & sur ces deux principes il mesurera la griéveté de son offense ; il sera convaincu que ce n'étoit pas trop du Sang d'un Dieu pour l'expier, & par conséquent que ce n'est pas trop aussi d'une éternité de peines pour la punir. Je suis bon, luy dira Dieu, je dois donc haïr le peché en quelque sujet qu'il se trouve, or il sera dans vous éternellement ; vous avez touché ce terme fatal qui met une barriere, un cahos insurmontable entre
Isa. c. 59. ma grace & vous, *Iniquitates vestræ diviserunt inter vos, & Deum vestrum.* Vôtre volonté infléxible est un mur d'airain qui nous sépare.

Dieu est Juste, disiez-vous, & un plaisir d'une courte durée ne doit pas être puni toute une éternité ; où aviez-vous pris cette régle, vous qui

voyiez arriver le contraire dans la Juſtice humaine ? Un vol d'un moment étoit puni par la mort, & dés qu'on meurt une fois c'eſt pour toûjours, & cela encore plus dans vos ſentimens ; Impie, qui ne vouliez pas croire l'ame immortelle ; car mourir alors c'étoit être anéanti ſans retour : cependant vous ne trouviez pas d'injuſtice au ſupplice d'un criminel ; il n'y aura que l'offenſe faite à un Dieu qui ne devra pas être vengée.

Or qui peut expliquer le déſeſpoir d'une ame réprouvée à la veüe de cette éternité malheureuſe ? Quoy, toûjours ſouffrir ! jamais de fin ! ces termes ſeulement ; *toûjours*, *jamais*, en cette vie font frémir ; toûjours en priſon, toûjours dans un cachot, jamais de liberté, on ſe perd dans cette penſée ; on ſe déſeſpere, & cependant ſur la terre à quoy cela va-t-il ? vingt ans, trente ans en font voir la fin. Là dans une longue ſuite de ſiecles le damné ne verra rien de ſi reculé, qui ne ſoit encore le commencement de ſa peine, il ſera cent

efforts pour borner cette éternité dans son esprit ; il tâchera de creuser jusqu'au fonds de cet abîme : mais c'est un abîme sans fonds ; & plus son esprit avancera, plus il trouvera d'espace à mesurer. *O aeternitas* ! parole courte à prononcer, mais d'un sens impénétable : un mal léger qui dureroit toûjours seroit insupportable ; mais un tourment inexplicable avec une éternité, quelle horreur ! *O aeternitas* !

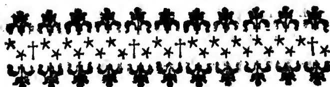
Je finis, MESSIEURS, en vous addressant les paroles du Prophete : qui de vous pourra demeurer dans un feu dévorant & éternel ? *Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante, & cum ardoribus sempiternis?* (*Isa. c. 53.*) Sera-ce vous, Mondain, qui vous aimez tant ; sensuel, qui ne pouvez rien souffrir ; voluptueux, qui courez avec tant de fureur au plaisir ; *Quis poterit* ?

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que cette éternité, toute affreuse qu'elle est, ne suffit pas encore pour nous empêcher d'offenser Dieu ; sa justice est méprisée, ses ménaces sont com-

ptées pour rien. En verité, MESSIEURS, cela est indigne; nous traittons nôtre Dieu comme un Dieu sans yeux pour nous voir, sans bras pour nous punir, comme les Idoles des Payens.

Memorare novissima tua, & in æternum non peccabis : taschons une fois, Chrêtiens Auditeurs, de bien pénétrer des véritez si terribles; méditons-les, repassons-les tous les jours dans nôtre esprit; par-là nous nous fortifierons contre la tentation, nous arresterons les mouvemens les plus violens de nos passions, nous nous conserverons jusqu'au dernier moment de nôtre vie dans l'innocence & dans la grace de Dieu. Ainsi soit-il. *Eccli. c. 7.*





SERMON
SUR
LE CHOIX
Qu'un Chre'tien doit faire de ses amis.

Assumpsit Jesus Petrum, & Jacobum, & Joannem fratrem ejus, & duxit illos in montem excelsum seorsum, & transfiguratus est ante eos.

Iesus choisit saint Pierre, saint Iacques, & saint Iean, & les conduisit à l'écart sur une montagne fort élevée, où il se transfigura devant eux. En S. Matthieu, Chap. 17.

VOILA, MESSIEURS qui sont les amis que le Fils de Dieu choisit pour avoir part à sa

confidence ; saint Pierre, distingué par une foy inébranlable, & par un atachement sincere à la personne du Sauveur; saint Jacques plein de courage & de résolution pour boire le calice amer que Jesus-Christ lui présenta ; & saint Jean, qui avoit mérité les bonnes graces de son Maître par la tendresse de son amour, & par l'innocence de ses mœurs.

Heureux, mes chers Auditeurs, celuy qui a fait ainsi un choix sage, & judicieux, & qui ne s'est pas engagé mal-à-propos dans un commerce particulier, avec des gens sans vertu, & sans probité : *Beatus qui non abiit in concilio impiorum.* En effet, comme l'homme passe la meilleure partie de sa vie avec les amis à qui il s'est attaché, on peut dire que les liaisons qu'il prend dans le monde décident en quelque maniere de sa bonne, ou de sa mauvaise conduite ; & chacun de nous en est si persuadé, que quand nous voulons nous informer des mœurs de quelqu'un, nous n'avons point de régle plus infaillible, que la conduite des

Psal. 1.

personnes qu'il frequente.

C'est donc de cette verité importante dans la Morale, & même dans le Christianisme, que j'entreprends de vous entretenir aujourd'huy, sçavoir qu'il n'est rien de plus digne des soins d'un Chrétien, que de s'appliquer sérieusement à régler les commerces qu'il a dans le monde. Et pour venir d'abord à mon dessein, remarquez, MESSIEURS, avec les Maîtres de la Morale, qu'on peut renfermer tout ce qui concerne la douceur que trouvent les hommes à lier commerce ensemble à ces trois articles. Premierement, à la conformité de sentimens & d'inclinations, qui en est comme le principe. Secondement, à la confidence mutuelle des plus secrettes pensées, qui en est comme l'essence. Troisiémement, au dévoûëment réciproque qu'on a l'un pour l'autre dans les occasions où l'on peut se rendre service, qui en est comme la consommation. Or dés-là que vous liez commerce avec des personnes qui n'ont ni vertu, ni probité, vous courez risque d'entrer

par ces trois chemins dans les voyes d'iniquité, & de vous perdre sans ressource ; c'est tout le sujet de ce Discours. *Ave.*

I. PARTIE.

La conformité de sentimens & d'inclinations, est sans doute le nœud le plus ferme de la societé humaine ; & il est évident que c'est la ressemblance qui nous attire, & qui nous engage insensiblement à cultiver ceux avec qui nous voulons lier amitié : *Similitudo*, dit l'Orateur Romain dans le beau Traité qu'il nous a laissé sur ce sujet, *allicit & attrahit ad amicitiam.* Cet effet de la ressemblance est si connu de tout le monde, qu'il passe, pour ainsi dire, en proverbe : toutes les Nations & tous les siecles ont senti la force & l'ascendant de ces rapports mutuels qui se trouvent entre les hommes, & qui nous attachent les uns aux autres. De là ces façons de parler si ordinaires, que nos amis sont d'autres nous-mêmes : non seulement parce que l'attachement que nous avons pour eux est sem-

blable à celuy que nous avons pour nous ; mais parce qu'effectivement ils nous reſſemblent dans les mœurs, qu'ils penſent comme nous, qu'ils agiſſent comme nous, qu'ils ſe conduiſent & ſe gouvernent comme nous.

De ce principe, il eſt aiſé de voir, MESSIEURS, ce qu'on doit juger de ces perſonnes d'ailleurs aſſez vertueuſes en apparence, qui ſe flattant ſur leur probité, s'engagent dans un commerce particulier avec un méchant homme, ſans appréhender les ſuites d'un engagement ſi dangereux. Quand ils n'auroient que ce ſeul préjugé, qu'on ne s'attache d'ordinaire qu'à ſon ſemblable, cela ſeul devroit ſuffire pour les faire rentrer dans eux-mêmes, & pour leur faire éxaminer avec ſoin les racines ſecrettes de cette amitié naiſſante : peut être trouveroient-ils déja dans leur cœur des principes de corruption ; ils y démêleroient des ſentimens peu chrétiens & peu raiſonnables, des diſpoſitions prochaines au libertinage, des naiſſances & des

penchans violens pour le mal.

Car où verrez-vous un homme, une femme craignant Dieu, se faisant un plaisir de satisfaire aux obligations de son état, de remplir tous les devoirs de la Religion, qui s'attache à des gens sans régle, & sans ordre; que le plaisir occupe, ou que l'ambition dévore; qui font profession ouverte du libertinage, & donnent dans toutes sortes de déréglemens? Peut-on s'accommoder ensemble, & être fait l'un pour l'autre avec des principes si opposez & des humeurs si differentes? Peut-on soûtenir long-temps un commerce aussi violent que celuy-là? Si donc vous qui vous flattés d'une innocence & d'une vertu prétenduë, vous vous attachés sans discernement à des personnes vicieuses; si ce choix vous plaît, & si réciproquement on se trouve bien de vous, n'est-il pas plus que probable que vous nourrissez dans vôtre cœur quelque intelligence secrette avec le vice? Que si le poison n'éxerce pas encore toute sa violence sur vous,

il ne se fait déjà connoître que par des indices trop certains. En un mot, si vous ne vous êtes pas encore déclaré pour le libertinage, vous le ferez bien-tôt, avec plus de scandale, & plus d'éclat que les personnes mêmes que vous fréquentez ; comme il arrive à ceux qui entrent dans ces sortes de commerces avec quelques principes de conscience, & qui deviennent ensuite les plus hardis & les plus déterminez pour le crime.

En effet, si vous aviez une conscience délicate, un esprit bien penétré des Jugemens de Dieu, un cœur épris d'un desir sincere, je ne dis pas d'atteindre à la plus haute sainteté, mais de faire même précisément ce que l'Evangile nous ordonne pour nous sauver, feriez-vous le choix que vous faites ? Si vous étiez persuadé que le devoir d'un homme Chrêtien est incompatible avec la vie oisive & inutile des personnes qui vivent le plus innocemment entre ceux que vous fréquentez, rechercheriez-vous des gens d'un sentiment si contraire au

vôtre ? Si vous étiez convaincu qu'une fortune mediocre avec la crainte de Dieu est préferable à une fortune opulente, qui demande qu'on sacrifie souvent les interests de sa conscience, auriez vous cette ardeur, cét attachement servil pour des personnes, qui dans l'élevation où ils ne sont parvenus que par des voyes criminelles devant Dieu, vous font des leçons si opposées aux maximes que vous suivez ? Un esprit docile aux veritez de sa Religion, se plairoit-il à la voir contredire par des raisons frivoles, ou mépriser par des railleries profanes ? Un homme touché des veritables sentimens d'une charité chrétienne, auroit-il tant de soin de cultiver ceux qui déchirent leurs freres par des médisances cruelles ? En un mot, un cœur bien détrompé de la bagatelle & des plaisirs du Monde, s'attacheroit-il à ceux qui n'ont point d'autre occupation que de faire sans cesse succeder un plaisir à un autre plaisir ? *Si de mundo fuissetis*, disoit Jesus-Christ à ses Apôtres, *mundus quod suum* c. 15.

erat diligeret ; quia verò de mundo non estis, propterea odit vos mundus.

C'est une verité incontestable, que le Monde ne sçauroit goûter que ce qui est conforme à ses maximes ; & comme il aime éperdûment tout ce qui peut contribuër à satisfaire sa convoitise, aussi a-t-il une haine mortelle pour tous ceux qui n'entrent point dans ses interêts. D'où j'infére par une consequence naturelle, que quiconque lie commerce avec ce Monde corrompu, & en est aimé, est du Monde, quoy qu'il en dise, & en conserve tout l'esprit ; autrement les gens du Monde ne le pourroient pas souffrir.

Ce qui acheve de me convaincre de cette verité, c'est que quand les personnes dont je parle, viennent à être touchez de Dieu, & que leur esprit éclairé par les lumieres de la grace, n'a plus ce bandeau fatal que la préoccupation leur mettoit devant les yeux, qu'ils prennent des mesures de bonne foy pour travailler à l'affaire importante de leur sa-

luy, ils commencent par envisager ce commerce qu'ils ont depuis long-temps, & dont ils faisoient si peu de scrupule, comme un obstacle essentiel à leur conversion ; ils avouënt devant Dieu que c'est la source de tous leurs desordres ; ils y renoncent pour l'avenir, & jettent les yeux sur des personnes d'un caractere tout opposé.

Or pourquoy des sentimens si différens, sinon parce qu'ils commencent à être différens d'eux-mêmes ? Pourquoy David, qui avant sa pénitence voyoit avec plaisir les ministres de ses voluptez sensuelles, qui prêtoit l'oreille à ces lâches flatteurs qui luy suggeroient des expédiens pour satisfaire sa passion ; pourquoy, dis-je, les regarde-t'il ensuite avec mépris, & avec dédain : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua ?* Ps. 118. Seigneur, dit ce Prince, j'ay repassé avec douleur les égaremens de ma vie, & je suis rentré dans vos voyes ; *Cogitavi vias meas, & converti pedes meos in testimonia tua* : Ibid. qui sont les premiers effets d'un

Ibid. changement si salutaire ? *Particeps ego sum omnium timentium te, & custodientium mandata tua*: c'est-à-dire, mon Dieu, que je me suis attaché à ceux qui craignent vôtre saint Nom; j'ay pris parti avec ceux qui font gloire d'observer vôtre sainte Loy; j'ay rompu tout commerce avec les pecheurs : *Prævaricantes reputavi omnes peccatores terræ*;
Ibid. j'ay été convaincu qu'il n'y avoit point de fonds à faire sur ceux qui vous manquoient de fidelité, & que quelque probité apparente qu'ils eussent devant les hommes, ils étoient tous des prévaricateurs : ainsi j'ay tourné mes regards vers ceux qui m'ont paru avoir plus de droiture & d'équité, pour en faire les confidens & les dépositaires de mes conseils;
Ps. 100. *Oculi mei ad fideles terræ, ut sedeant mecum.*

Voilà les sentimens où nous entrons, dés que nous commençons à être à Dieu. Que si au contraire, ceux que nous fréquentons, lassez d'une vie peu chrêtienne & peu réglée retournent à Dieu, & nous lais-

sent dans nos désordres, ils nous deviennent odieux & insupportables; & ces mêmes personnes, dont le commerce nous étoit si agréable, sans qu'il se soit passé dans leur cœur aucun changement à nostre égard, sinon d'une amitié frivole en un zéle sincere & ardent pour nos veritables interests, commencent à nous déplaire, à nous fatiguer, jusques là que nous ne pouvons plus soûtenir leur présence. Nous les regardons comme des censeurs importuns, dont la vie éxemplaire nous reproche incessamment la nostre. En vain nous ménagent-ils par une conduite discrete & judicieuse, & par un silence modeste sur les défauts qui blessent la délicatesse de leur conscience; leur veuë seule nous chagrine, & nous disons avec les libertins chez le Sage : *Gravis est nobis etiam ad videndum*; c'est un homme avec qui il faut rompre absolument; il ne me faut point des gens de ce caractere; sa seule veuë m'importune. Sap. c. 2.

Or quelle est la cause d'un si soudain changement? La voicy, Chrê-

d. tiens Auditeurs : *Quoniam dissimilis est aliis vita illius, & immutatæ sunt viæ ejus* ; c'est parce qu'il ne vit plus comme les autres hommes, qu'il a changé de conduite, & qu'il n'est plus reconnoissable. Il aimoit la débauche & le jeu, il ne peut plus souffrir ni l'un, ni l'autre : il étoit dans le grand Monde, & il ne goûte plus que la retraite : il étoit homme agréable, qui par des médisances fines & des railleries délicates réjouïssoit la compagnie ; aujourd'huy toute son application est de détourner les traits qu'on lance contre le prochain : il étoit homme à entrer en composition sur ce qui regardoit ses interêts, & il se pique aujourd'huy d'une infléxible équité & d'un parfait désinteressement. En un mot, il étoit homme de plaisirs comme nous, & il nous regarde aujourd'huy comme des gens frivoles, dont la

Ibid. conduite luy fait compassion : *Tanquam nugaces estimati sumus ab illo.* Quel commerce, disons-nous, peut-

Ibid. on avoir avec un homme fait de la sorte : *Gravis est nobis etiam ad vi-*

dendum. Ah! si vous aviés eu une probité solide & réelle quand vous liâtes avec cét homme, son changement loin de vous refroidir, auroit redoublé vôtre attachement.

Sur ce principe que ceux-là résolvent leurs doutes, qui demandent s'ils peuvent fréquenter certaines personnes, dont la vie n'est pas réglée; s'il ne leur est pas permis d'entrer en commerce avec eux, n'ayant d'ailleurs nul dessein de se pervertir. Car s'il est vray qu'ils ayent les sentimens qu'ils disent, pourquoy s'exposer mal à propos à les perdre? Quelle satisfaction de vivre toûjours dans un état violent, d'être incessamment sur ses gardes, d'avoir toûjours quelque chose à se disputer, de ne prendre nul plaisir à ce qui plaît aux personnes que vous voyés, de penser autrement qu'eux? Un homme de bien a la même peine avec les personnes vicieuses, que les hommes vicieux ont avec les gens réglés: marque évidente, comme j'ay déja dit, qu'il y a de la corruption dans vôtre cœur, quand vous

liez avec les méchans, comme parle le Prophete, & que si vous n'estes pas encore tout à fait dans leurs sentimens, vous avez bien de la disposition & du penchant à y rentrer.

Qu'on ne s'imagine pas au reste estre à couvert de tout reproche quand on a gémi sur la corruption du siecle, & qu'on s'est retranché sur les desordres du temps. Il y a encore de saintes Ames; mais pour démêler ces personnes, il les faut chercher avec autant de soin qu'on en a de chercher ceux qui contribuënt à nôtre plaisir. Car il arrive d'ordinaire que les plus vertueux sont ceux qui mênent la vie la plus obscure aux yeux des hommes, & souvent nous en sommes environnez sans le sçavoir. Ainsi S. Augustin fut-il étonné d'apprendre la vie innocente & retirée que menoient certaines personnes dans la ville de Milan, où il demeuroit; & il avoüe ingénûment la confusion qu'il eut d'ignorer une chose qui se passoit à ses yeux, & qui n'étoit pas inconnuë aux veritables serviteurs de Dieu. Nous

étions surpris, dit ce saint Homme, de la grandeur des choses qu'on nous racontoit, & celuy dont nous les apprenions n'estoit pas moins surpris de voir qu'elles nous fussent inconnuës: *Mirabamur omnes, & nos quia tam magna loquebatur, & ille quia nobis ignota erant.*

SI le commerce que vous avez avec des personnes dont les mœurs sont corrompuës n'a pas encore gasté les vôtres, la confidence qui suit d'ordinaire un attachement veritable, achevera bien-tôt de renverser le peu que vous avez de bons principes. Non, MESSIEURS, il n'est point de voye par où le poison se glisse plus dangereusement que ces confidences qu'on se fait quand on est ami. Car c'est alors que chacun dépoüille le personnage qu'il fait dans le Monde, & qu'on ne craint point de se faire connoître tel qu'on est. Ces ressorts secrets qui donnent le mouvement à tant d'actions, sont découverts sans réserve: on ne rougit ni de ses pas- II. PARTIE

sions, ni de ses intrigues malignes, ni de ses desseins de vengeances, ni de ses projets d'ambition, ni de ses attachemens criminels : or quand vous vous trouvez ainsi lié avec un libertin, qu'y a-t'il de plus capable de vous gâter & de vous corrompre sans ressource qu'une pareille confidence ? Car cét homme vous insinuë adroitement tout ce qu'il faut pour vous pervertir, & vous céle par flatterie tout ce qui pourroit vous redresser.

Chacun sçait quelle impression un ami peut faire sur son esprit dont il a étudié les inclinations ; & dont il connoît tout le foible. Comme il n'est point de si méchant homme qui ne soit quelquefois capable d'un bon sentiment, il n'est point au contraire d'homme si vertueux qui ne soit quelquefois susceptible d'une mauvaise impression. Or toute l'étude d'un libertin va à étouffer les bons sentimens que vous avez, & à profiter de certaines conjonctures malheureuses, où vous vous trouvez engagez. De là ces expédiens

& ces facilités dangereuses qu'on vous donne pour le crime, ces éxemples sensibles dont on l'autorise, ces couleurs dont on le déguise pour en diminuër l'horreur, ces temperamens dont on use pour ne vous pas effrayer, ces manieres insinuantes par lesquelles on vous attire presque malgré vous dans les voyes de l'iniquité.

C'est ainsi qu'une conscience timide auparavant, & tremblante à la veuë du crime, est rassûrée par un ami corrompu, qui vous sert de guide; qu'un homme offensé qui balance contre la vengeance & l'oubli de l'injure qu'il a receuë, se laisse aller au ressentiment & aux transports violens que luy inspire un ami emporté. C'est par là qu'un jeune homme qui entre dans le monde avec des principes de Religion, & qui ne voudroit pas donner la moindre atteinte aux véritez de la Foy, s'accoûtume insensiblement par des doutes concertez, & par des railleries étudiées, à se faire aux discours d'un impie. C'est par là qu'un homme inté-

gre & fidele à son devoir, qui n'avance pas sa fortune, parce qu'il ne veut pas la devoir à ses crimes, est tenté par un ami sans probité, d'entrer dans la voye des méchans pour aller plus viste à ses fins, & n'a pas souvent la force de resister aux reproches qu'on luy fait de vouloir cultiver un caractere qui n'est plus de mise dans le Monde, & se distingner par une probité stérile & infructueuse: on insulte même à sa vertu, & à l'exemple de la femme de Job, on attribuë à sa droiture la source de
b. c. 2. ses disgraces: *Adhuc tu permanes in simplicitate tua?* A quoy a-t-il tenu que vous ne fissiez vos affaires dans telle & telle conjoncture, qu'à une délicatesse de conscience qui vous ruinera? peut-on faire quelque chose dans un siecle si corrompu, sans sacrifier un peu des interests de sa conscience? n'est-ce pas aujourd'huy la voye ordinaire? qui vous sçaura gré de cette probité? *Adhuc tu permanes in simplicitate tua?* C'est par là qu'une fille vertueuse, à qui une sainte éducation a inspiré de-

l'horreur pour les fautes les plus légeres, & qui d'elle-même étoit incapable de franchir le pas, devient la duppe d'une confidente peu réglée, qui luy ôte peu à peu tout ce qu'elle a de principes d'honneur & de vertu; luy ferme les yeux à toutes les considerations que luy suggere une conscience qui n'est pas encore à l'épreuve de ces désordres; luy apprend à secoüer le joug d'une mere importune, qui veut éclairer sa conduite de trop prés, luy ménage & des lettres & des entreveuës, & leve enfin par des industries diaboliques tous les obstacles qui se présentent.

Aussi, Messieurs, les tragiques qui s'entendent à peindre les mœurs, & qui sçavent par quelles voyes on corrompt le cœur de l'homme, n'ont point attribué tous ces désordres à d'autres causes; & toutes les maximes libertines qui gastent les mœurs des jeunes personnes, sont mises sur le Théatre, dans la bouche de ces malheureuses confidentes qui gouvernent absolument leurs esprits, &

gre & fidele à son devoir, qui n'avance pas sa fortune, parce qu'il ne veut pas la devoir à ses crimes, est tenté par un ami sans probité, d'entrer dans la voye des méchans pour aller plus viste à ses fins, & n'a pas souvent la force de resister aux reproches qu'on luy fait de vouloir cultiver un caractere qui n'est plus de mise dans le Monde, & se distingner par une probité stérile & infructueuse: on insulte même à sa vertu, & à l'exemple de la femme de Job, on attribuë à sa droiture la source de
Job. c. 2. ses disgraces: ***Adhuc tu permanes in simplicitate tua?*** A quoy a-t-il tenu que vous ne fissiez vos affaires dans telle & telle conjoncture, qu'à une délicatesse de conscience qui vous ruinera? peut-on faire quelque chose dans un siecle si corrompu, sans sacrifier un peu des interests de sa conscience? n'est-ce pas aujourd'huy la voye ordinaire? qui vous sçaura gré de cette probité? ***Adhuc tu permanes in simplicitate tua?*** C'est par là qu'une fille vertueuse, à qui une sainte éducation a inspiré de-

l'horreur pour les fautes les plus légeres, & qui d'elle-même étoit incapable de franchir le pas, devient la duppe d'une confidente peu réglée, qui luy ôte peu à peu tout ce qu'elle a de principes d'honneur & de vertu; luy ferme les yeux à toutes les considerations que luy suggere une conscience qui n'est pas encore à l'épreuve de ces désordres; luy apprend à secoüer le joug d'une mere importune, qui veut éclairer sa conduite de trop prés, luy ménage & des lettres & des entreveuës, & leve enfin par des industries diaboliques tous les obstacles qui se présentent.

Aussi, Messieurs, les tragiques qui s'entendent à peindre les mœurs, & qui sçavent par quelles voyes on corrompt le cœur de l'homme, n'ont point attribué tous ces désordres à d'autres causes; & toutes les maximes libertines qui gastent les mœurs des jeunes personnes, sont mises sur le Théatre, dans la bouche de ces malheureuses confidentes qui gouvernent absolument leurs esprits, &

qui leur donne telle impression qu'il leur plaît.

Voilà ce que produit la confidence d'un impie par les paroles. Son silence n'y contribuë pas moins : & comme il s'applique à dire ce qu'il ne faudroit pas dire, aussi se fait-il une étude de taire ce qu'il faudroit dire. Car au lieu de vous redresser quand vous vous égarez ; au-lieu de prendre avec vous cette liberté généreuse, qu'inspire une amitié fondée sur le mérite & sur la vertu ; au-lieu de vous mettre devant les yeux la réputation que vous avez dans le Monde, d'avoir manqué en telle & telle occasion, de vous être oublié dans une telle affaire : ces gens sont les premiers à vous flatter dans vos desordres, à approuver vôtre conduite devant vous, à insulter au public qui la condamne, à vous engager dans de plus grands égaremens, à vous encourager par des éloges
Ps.10. criminels. *Laudatur peccator in desideriis animæ suæ.* Ainsi par une lâche complaisance, on entretient un homme dans les vices les plus hon-

teux ; on entre dans ses sentimens, quelques déraisonnables qu'ils puissent être, & on s'éforce de justifier ses desirs les plus dereglez. Or qu'y a-t'il de plus capable de fomenter la corruption dans le cœur de l'homme, que de se voir applaudi dans son vice, autorisé dans son libertinage, soûtenu dans son injustice, & de trouver des adorateurs jusqu'au milieu du crime ?

Et ce qu'il y a de plus atroce dans ce procedé, c'est que celuy-là même qui vient de donner dans vôtre sens en vôtre presence, & qui par de mauvaises raisons a tâché d'appuyer vôtre faux droit, se va dédire en vôtre absence, blâme vôtre conduite dés qu'il la voit censurer, n'a pas la force de disconvenir de rien, & est le premier à railler de vos défauts, dont il est mieux instruit que personne. Perfidie qui n'est que trop ordinaire dans le Monde ; qui seule devroit suffire pour nous faire renoncer à tout commerce avec les méchans, & dont Dieu est si irrité qu'il menace par son Prophete d'en tirer

Jerem. c. 9. une vengeance redoutable. *In ore suo pacem cum amico suo loquitur, & occultè ponit ei insidias : numquid super his non visitabo ?* Quoy, un homme aura le front de tenir des discours flatteurs & obligeans en présence de son ami, & de luy dresser ensuite des embusches en secret, de faire de luy les médisances les plus cruelles ; & il esperera que pour avoir tramé plus finement sa perfidie, il échappera au chastîment que je luy prépare ? non sans doute ; il n'en sera pas ainsi, dit le Seigneur, *Numquid super his non visitabo ?*

On demande aprés cela si un tel n'a point d'ami dans le Monde qui le redresse par ses conseils, qui par ses avis charitables essaye de le remettre dans le bon chemin ? il en a, mais c'est pour luy tenir compagnie dans ses débauches : il en a, mais qui luy prestent des secours pour opprimer avec plus de facilité le juste & l'innocent : il en trouve d'assez déterminez pour les actions les plus honteuses ; il n'en manque pas pour se rejoüir aux dépens d'autruy par des

dés médisances & des railleries sanglantes ; en un mot, il en a pour sa fortune & pour ses plaisirs, pour sa table & pour ses affaires ; & la seule chose pour laquelle il en manque, c'est l'affaire importante de son salut.

Il n'en va pas de même d'un commerce que vous liez avec des gens de probité. Lorsque vous déchargez vos soins & vos peines dans le sein d'un ami fidele ; que vôtre cœur, par éxemple, se découvre à lui sur un projet de vengeance que la passion vous justifie : alors ce conseiller fidele verse l'huile sur la playe, adoucit insensiblement un esprit irrité, rappelle au bon sens une raison égarée, se fait partie contre vous-même pour entrer dans vos véritables interests, trouve accés dans vôtre cœur par sa franchise, & en manie tous les ressors à son gré. Vous suivez sans résistance ce guide assûré qui vous remet dans le bon chemin : il éxerce sur vous un empire, dont vous ne pouvez vous défendre ; & si dans la chaleur de la passion vous faites encore quelque résistance au dehors, il

vous laiſſe l'éguillon dans le cœur ; & vous donne lieu en ſe retirant de faire réfléxion aux raiſons dont il a combattu vôtre paſſion. Vous convenez alors avec vous-méme, qu'il eſt ſincere & généreux ; vous rentrez dans ſes ſentimens, & il n'en faut pas davantage pour faire venir un homme des dernieres extrémitez où la paſſion l'avoit emporté.

Ainſi Jonathas en uſa-t'il à l'égard de Saül, qu'une ſecrette jalouſie animoit tellement contre David qu'il avoit réſolu ſa mort. Le jeune Prince entra dans l'eſprit de ſon pere par des manieres douces & inſinuantes : le gagnant par ſes aſſiduitez ; jettant un mot à propos en faveur de David ; faiſant entendre à Saül, que l'action de ce jeune Berger avoit tourné à l'honneur de ſa Couronne, qu'il avoit lui-même bien reconnu dans le temps que c'étoit un ſervice eſſentiel ; qu'au reſte il n'avoit point encore de ſerviteur plus fidele, ni plus attaché à ſon ſervice, que David ; que ce ſeroit même une cruauté qui pourroit le rendre odieux à ſon

Peuple, que de tremper ses mains dans le sang d'un si bon sujet. En sorte que Saül émû enfin par ces paroles revint à lui comme d'un profond sommeil, & conçût si bien toute l'énormité de son crime, qu'il s'engagea par serment à conserver la vie de David. *Quòd cum audisset Saül placatus voce Jonathæ, juravit: Vivit Dominus, quia non occidetur.* 1. Reg. c. 19.

Tel, qu'un ami corrompu pervertit par ses artifices, seroit gagné à Dieu par un autre qui auroit de la probité; & l'expérience nous fait voir qu'une parole jettée à propos par un ami fait plus d'impression sur nôtre esprit, que les discours des personnes qui ont quelque autorité sur nous. C'est par là que fut converti ce courtisan dont parle saint Augustin dans ses Confessions: il fut touché du changement de son ami, aprés la lecture de la Vie de saint Antoine qu'ils trouverent par hazard dans un lieu solitaire: le premier qui jetta les yeux sur ce livre, se sentit tellement attiré par la grace, qu'il résolut à l'heure même de se con-

sacrer à Dieu dans la retraite: puis se tournant vers son ami qui l'avoit observé; à quoy aspirons-nous, dit-il, par ces soins & ces peines incroyables que nous prenons au service du Prince, à avoir quelque part à ses bonnes graces? est-il rien dont le succés soit plus incertain; & quand nos soins nous auroient conduit à ce terme heureux, qui semble nous promettre une entiere satisfaction, helas! combien de fatigues, & de chagrins je prévois dans l'avenir pour conserver un bien qui nous aura tant coûté, & par combien de perils en vient-on à un plus grand peril! *Per quanta pericula ad grandius periculum pervenitur!* Au lieu qu'il ne tient qu'à moy d'être ami de Dieu, si je veux; *Amicus Dei, si volo, nunc fio.* Ces paroles eurent tout l'effet que la tendresse d'une amitié réciproque leur pouvoit donner. On auroit fait cent fois la même réfléxion sans en être touché; mais l'entendre de la bouche d'un ami, la voir autorisée par son éxemple, animée par l'affection mutuelle qu'on a

l'un pour l'autre ; c'est la sentir dans des circonstances si engageantes, qu'à peine est-il possible de s'en défendre.

QUAND au dévoûëment reciproque qui fait la plus grande douceur du commerce & de l'amitié, on peut dire que c'est ce qui en fait aussi tout le peril : car j'ose avancer que ce dévoûëment à l'égard d'un méchant homme est incompatible avec la grace de Dieu, parce qu'il nous met comme dans l'occasion prochaine de commettre tous les pechez. En effet, par les régles ordinaires de ce dévoûement entre ceux qui se piquent de fidelité, il faut être dans la disposition de tout faire & de tout entreprendre ; c'est à dire, qu'il faut être complice des projets ambitieux, des querelles & des dissentions, des excés & des débauches, des violences & des injustices, des emportemens & des vengeances, où le caprice d'un ami sans principes & sans vertu vous peut engager. TROISIEME PARTIE.

C'est par cette fatale necessité

qu'on se rend esclave de toutes les passions de ses amis ; que mille gens qui n'ont point d'autres défauts personnels, sont tachez de tous les vices de ceux qu'ils fréquentent. Vous êtes maître de vous-même, & vous aurez assez d'empire sur vous pour ne vous point faire d'affaires : un ami vain & emporté vous engage dans sa querelle. Vous aimez une vie sobre & fragile : un ami sujet à l'intempérance vous engage à ses débauches. Vous avez une ame droite & équitable, que l'interêt n'a pû corrompre, & que la force n'a point intimidé : un ami déraisonnable & passionné vous fera démentir ce caractere d'équité. Vous êtes homme content d'une fortune médiocre : un ami ambitieux vous fait entrer dans ses projets. Vous avez une ame bien née, à qui le sang fait horreur : un ami vindicatif & irrité vous rend cruel jusqu'à répandre celuy de vos proches : & c'est ce dévoûëment bizarre, & qui tient quelque chose de la fureur, qui formoit autrefois ces duels si sagement abolis. En un mot,

vous avez, pour ainsi dire, asservi vôtre conscience à tous les désordres d'un ami sans vertu, vôtre ame est entre ses mains, c'est à lui de lui imprimer les mouvemens qu'il voudra. Or est-il un état plus terrible devant Dieu que celuy-là ? Je ne puis répondre de rien, Seigneur : si tels & tels vous sont fideles je le seray ; mais s'ils ne le sont pas, trouvez bon qu'au préjudice de l'obéïssance que je vous dois, je sacrifie vos interêts & les miens à la satisfaction de ces hommes corrompus. Hélas ! si l'homme livré à soy-même a déja tant de peine à se tenir dans le devoir, que fera-t'il sous la conduite de ces aveugles, qui l'entraînent dans le précipice ?

Et qu'on ne me dise pas qu'on ne voit plus de ces dévoûëmens si entiers : peut-être ne s'en trouve-t'il plus pour le bien ; mais nôtre siecle n'en a fourni que trop pour le crime ; & ceux qui ne les ont pas cultivez par des veuës d'une amitié pure & généreuse, l'ont fait par un interêt bas & sordide, ou par un

folle vanité ; car on se pique de fidelité aux dépens méme de sa conscience & de son salut.

Ce désordre va bien plus loin, quand le commerce d'amitié se trouve entre des personnes d'une condition inégale. La disproportion de leur état soûmet l'inférieur aux plus lasches complaisances ; on se fait un ridicule honneur de suivre tous les caprices d'un Grand, & tel dont l'esprit raisonnable & judicieux voit clairement la droiture & l'équité de la loy de Dieu, & l'horrible aveuglement du maistre dont il est le confident, marche néanmoins sous la conduite de ce guide furieux, obéït en tremblant, & fait quelquefois des actions dont il a horreur. En vain pense t-il reculer ; sa fortune dépend de cet homme ; elle est attachée à l'éxécution de ses ordres, & tous les avantages qu'il en espére doivent être souvent le prix du crime.

Combien de gens par là se sont trouvez dans la necessité, ou de trahir leur conscience, ou de risquer

quelquefois leur vie méme, & se sont plaints, comme Susanne, qu'on les portoit à de terribles extrémitez? *Angustia sunt mihi undique*: si je fais telle action; j'attire sur moy la colere du Dieu vivant, & je mets visiblement mon salut en danger: que si d'autre part je n'obéis pas, il y va de ma fortune, de mes biens; il faudra traisner dans la poussiere un reste de vie obscure & languissante. Voilà sans doute l'épreuve la plus rude & la plus forte, où se puisse trouver la vertu la plus consommée. Que fera un homme alors? aura-t-il le courage de répondre avec Susanne: *Melius est mihi absque opere incidere de manus vestras, quàm peccare in conspectu Domini*: j'aime encore mieux tomber entre vos mains sans offenser Dieu, que de pecher en sa presence? Il pourroit, & il devroit prendre ce parti; mais selon toutes les apparences il ne le prendra pas. Cent fois il maudira l'heure fatale, où il contracta ce malheureux engagement; il regrettera toutes ses démarches passées; il

Dan. c. 13.

Ibid.

aura de l'horreur pour l'ami qui l'engage à ce dernier pas ; il se reprochera sa foiblesse & son peu de fermeté ; il se répentira même de sa promesse, comme Hérode, & ne laissera pas que de livrer la tête de Jean-Baptiste ; c'est-à-dire, que nonobstant ces réflexions, l'engagement qu'il a le jettera dans le désordre, & il connoîtra trop tard les malheureuses fins, où aboutissent ces commerces d'amitié qu'on lie avec des gens sans vertu & sans conscience.

Tel est l'état où nous réduira peut-être un jour le commerce que nous avons avec certaines personnes ; & tel est nôtre aveuglement, que nous aimons encore nôtre esclavage, & que nous n'osons rompre les liens qui nous attachent. Qu'on s'étonne aprés cela que Jesus-Christ nous ordonne d'arracher nôtre œil s'il nous scandalise, c'est à dire, de rompre les commerces les plus tendres, si nôtre conscience y est interessée, & de nous souvenir qu'il vaut mieux entrer seul au ciel que de des-

cendre aux enfers dans la compagnie de ces perfides qui nous corrompent. A l'heure de nôtre mort qu'un peu de violence que nous nous serons fait là-dessus, sera un grand fond de consolation pour nous ! En essuyant maintenant quelques heures de chagrin, nous nous épargnons le cruel désespoir, qui nous attend à ce moment redoutable, & les regrets éternels qui le suivent.

Et combien de chagrins nous épargnons-nous, même dans cette vie ? La mauvaise réputation que nous donne un méchant commerce, le deshonneur que ces sortes de gens portent quelquefois dans nos familles, l'embarras où nous jette le desordre de leurs affaires, tout cela doit-il être compté pour rien ? Souvenons-nous que si nous ne trouvons pas d'abord toute la douceur dans un commerce réglé, le temps nous le fera goûter ; que nous tenons le chemin veritable pour aller à la paix ; que la fidelité, la constance, & la vertu d'un homme de probité nous dédommagera dans la suite de ces

joyes frivoles & superficielles qui ne durent pas ; & qu'au reste à ce Jugement formidable où nous irons paroître devant Dieu, il nous sera bien plus doux de réjoindre nos amis dans le ciel, que de les revoir dans ces flammes dévorantes, où irritez par une fureur réciproque, nous n'aurons que des reproches à nous faire éternellement. Cette réflexion devroit bien faire rentrer dans eux-mêmes ces gens qui se piquent d'une amitié si constante & si fidele avec des personnes dont la vie est corrompuë ; ils devroient penser que leur engagement aboutira enfin à une haine éternelle & irréconciliable, qu'ils auront les uns contre les autres.

C'est dans cette veuë qu'Esdras défendoit au Peuple de Dieu de s'allier aux Nations infideles, quelque avantage qu'ils trouvassent dans une telle alliance : *Non quæratis pacem*
1. Esd. c. *eorum, & prosperitatem eorum.* Au nom du Seigneur, leur disoit ce zélé Restaurateur de la Loy, ne vous laissez point éblouïr par l'éclat d'une

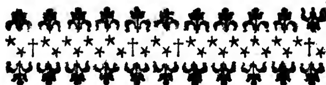
fortune temporelle, & laissez à ces Nations ennemies du vray Dieu leur paix & leur prosperité. *Fili*, disoit Tobie, *multa bona habebimus, si timuerimus Deum*; mon fils, nous serons assez riches si nous craignons Dieu. Leçon qui avoit fait tant d'impression sur luy-même dans sa jeunesse; que quand les Israëlites alloient adorer le veau d'or, lui seul il se retiroit, & se déroboit pour aller au Temple adorer la majesté du Dieu des armées : *Hic solus fugiebat consortia omnium, sed pergebat in Jerusalem ad Templum Domini.* Ne craignons point, MESSIEURS, de rompre ainsi avec ceux qui fléchissent le genoux devant l'idole; & taschons de mériter le bonheur que Dieu a promis par son Prophete à ceux qui n'entreroient point dans le conseil & dans l'assemblée des méchans; *Beatus vir qui non abiit in consilio impiorum.* C'est l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite, &c.

Tob. c. 4.

Tob. c. 1.

Psal. 1.





SERMON
SUR
LA RESTITUTION.

Si furto ablatum fuerit, restituet damnum Domino.

Il rendra au Maître ce qu'il luy a pris. Exod. 22.

EST-IL rien, MESSIEURS, de plus juste & de plus utile que cette loi ? Dieu par là pourvoit à la seureté de tout le monde, & si la loi étoit observée, le foible à couvert de l'oppression, le simple de l'artifice, le riche même sans craindre la violence & l'usurpation des pauvres, tous à l'abri de la loy, comme sous la tutelle d'un sage, & d'un fidele curateur, joüiroient en repos des biens

qu'ils ont receus de la main de Dieu: le droit seul malgré le crédit, le pouvoir, la force, seroit le titre légitime de posseder.

En quoy sur tout, la bonté de Dieu me paroît plus admirable ; c'est qu'il a gravé cette loy dans l'esprit de tous les hommes. Il n'est point besoin de maître pour nous apprendre, qu'il ne faut point porter la main sur le bien d'autruy : c'est un principe si universellement établi, que personne n'en peut disconvenir; les plus libertins, qui méprisent toutes les autres loix divines & humaines, se soûmettent à celle là ; ils se piquent même de justice & de probité; ils en font gloire, au moins dans leurs discours.

Enfin, MESSIEURS, le dernier trait de la bonté de Dieu, dans l'établissement de cette loy, c'est d'y avoir tellement attaché le salut, qu'il n'y ait point d'autre voye pour aller au ciel, à ceux qui se trouvent chargez du bien d'autruy, ou qui lui ont fait tort en quelque sorte, que de réparer le dommage qu'ils ont causé: *Non*

enim dimittitur peccatum, nisi restituatur ablatum. Il ſemble que Dieu ait pris plus de ſoin de nos intereſts que des ſiens propres : il a laiſſé au Prêtre un pouvoir abſolu de remettre toutes les offenſes que nous pourrions commettre à ſon égard, quelque énormes qu'elles puiſſent être ; dés que le pecheur eſt touché de repentir, le pardon luy eſt aſſuré : mais quelque douleur que faſſe paroître un injuſte poſſeſſeur ; quelque pénitence qu'il faſſe, quelque auſterité, quelque aumône méme, ſon peché ne luy eſt point remis, qu'il n'ait réparé le tort qu'il a fait à ſon prochain. Leçon importante aux Confeſſeurs, que Dieu a, pour ainſi dire, établis comme les Tuteurs du bien public, en les faiſant reſponſables ſous peine de la damnation, du tort qui ne ſeroit pas réparé par leur molleſſe, & par leur indulgence criminelle.

Ainſi, MESSIEURS, s'il y a de l'injuſtice dans le Monde, ne nous en prenons pas à la loy ; elle a été au devant de tout par les meſures les plus ſages : mais comme un pere de

famille, quelque bon ordre qu'il ait mis dans ses affaires, quelque soin qu'il ait apporté pour faire un partage égal & juste, n'est pas toûjours secondé par des enfans que leur avarice divise dés qu'ils n'ont plus leur pere devant les yeux, ainsi les hommes, sans se souvenir des jugemens redoutables de Dieu, sans considerer la loy, ou même l'expliquant, l'interprétant à leur gré, en anéantissent toute la force; & remplissent le monde d'injustices.

Je n'entreprends donc pas de prouver qu'il n'y a point de salut pour ceux qui ne restituënt pas le bien d'autruy, cela est trop évident. Mais je veux combattre aujourd'huy deux erreurs particulieres où nous donnons, tandis qu'en général nous convenons de l'obligation de restituer. Car les uns en premier lieu se persuadent trop aisément qu'ils ne sont coupable d'aucune injustice envers le prochain : & les autres en second lieu, reconnoissant le tort qu'ils ont causé injustement à leurs freres, se dispensent de le répa-

rer par de fausses raisons, ausquelles l'amour propre donne une couleur, & une apparence spécieuse. Deux erreurs trop ordinaires, que j'attaque dans ce discours; & c'est ce qui en fera le dessein & le partage. *Ave Maria.*

I. PARTIE. La premiere pensée qui vous est venuë, Messieurs, lorsque j'ay proposé de vous parler de la restitution, a été sans doute d'esperer, ou du moins de souhaiter, que mon discours fist quelque impression sur l'esprit des personnes qui pourroient avoir quelque chose à vous: la plûpart se sont dit dans le secret du cœur, je n'ay fait tort à personne: je n'ay point de bien d'autruy, & graces à Dieu, cette matiere ne me regarde nullement. Mais vous seriez bien surpris, si vous aviez pû lire dans l'esprit de ceux que vous croyez usurper injustement vôtre bien, d'y trouver les mêmes pensées que vous avez sur la restitution, & la mesme tranquillité de conscience sur un article, dont vous êtes persuadez qu'ils doi-

vent avoir du ſcrupule. C'eſt ainſi, MESSIEURS, que la paſſion de l'interêt nous aveugle, & nous met l'eſprit en repos ſur des injuſtices que nous ne voyons pas, tandis que le public en eſt ſcandaliſé. C'eſt une choſe aſſez ſurprenante, qu'au travers de tant de plaintes qu'on entend faire dans le monde ſur l'injuſtice des hommes, il ne ſe trouve aucun injuſte: chacun dit qu'on lui fait tort, & il ne ſe trouve aucun coupable. Il n'en faudroit pas davantage que cette bizarre contradiction, pour faire ſentir l'aveuglement extrême où nous jette la paſſion de l'interêt; & ſur cela ſeul un homme d'une conſcience timorée devoit ſe défier de lui-même, & s'éxaminer avec ſévérité.

Vous n'avez rien, dites-vous, du bien d'autruy: je conviens MESSIEURS, qu'il y a des ames aſſez droites pour cela; mais je dis qu'il y a de la témérité à vouloir affirmer la choſe avec tant d'aſſûrance: voyons ſur quel principe je le dis. Ne raiſonnons pas ſeulement icy en général ſur la cupidité & la paſſion d'avoir;

penchant si commun à tous les hommes: voyons en particulier la maxime la plus universellement établie dans le siecle sur le soin de sa fortune. On veut avoir: & cela à quelque prix que ce soit; sans donner des bornes à ses desirs; le plus viste, & le plus promptement qu'il est possible. Sur cela qu'on ose prononcer, je n'ay rien qui appartienne à mon prochain; je ne fait tort à personne : pour moy je vous réponds, que le S. Esprit nous dit le contraire par le Sage; *Qui festinat ditari, non erit innocens.*

Prov. c. 28.

En effet, avoir cette passion dominante de s'enrichir à quelque prix que ce soit, & se contenter du sien; ne point faire d'injustice, d'éxactions, de concussions violentes; ne tirer point d'interêts éxorbitans, n'entrer point en des partis injustes, ne point surfaire dans son trafic, ne tromper personne; étre fidele en des occasions délicates, où l'on ne peut étre convaincu de mauvaise foy. Vouloir s'enrichir sans bornes, & sans mesures; & se contenter des appointemens, des émolumens ordi-

naires de son emploi, que la cupidité trouve toûjours modiques; ne vendre point la justice & les interests de son maître, pour grossir les siens; ne point user d'artifice, pour envahir le champ, la terre de son voisin; ne confondre pas le bien d'Eglise avec le bien du Siecle. Vouloir s'enrichir promptement, & n'aller à sa fin que par des voyes légitimes, qui sont toûjours lentes; ne rien retenir de ce qui doit naturellement passer aux subalternes: en un mot, avec de semblables principes, ne nuire à personne, c'est une chimére; quiconque a cette passion, il tombe dans les piéges du démon; *Qui volunt divites fieri, incidunt in laqueum diaboli.* *1.Thom. c. 6.* Tout ce qui passe par un esprit imbû de ces principes, paroist juste & légitime: & si l'on veut achever de s'en convaincre, considerez deux personnes qui sont en procés sur quelque interest temporel; entendez-les raisonner sur leur affaire, pallier leur mauvais droit, luy donner des couleurs & des apparences de justice; jamais concilierez-vous ces deux es-

prits ? les Juges finiront bien le procés par autorité ; mais de les convaincre de leur mauvais droit, c'est ce qu'on ne fera pas ; quelqu'un a tort cependant, & personne n'en peut être persuadé : pourquoy ? la passion de l'interêt les aveugle.

Que veux-je conclure de là, MESSIEURS ? Que pour peu que vous vouliés considerer devant Dieu quelle est la nature du bien que vous possedés, par quelle voye il est entré chés vous, s'il ne devroit pas en sortir il est bien difficile qu'il ne vous naisse une infinité de doutes.

Or en matiere de bien d'autruy, & d'injustice, dés que vous doutez, c'est un préjugé qui vous oblige à discuter, à examiner, à voir le fond de la chose. Mais quelle est sur cela vôtre conduite, lorsqu'il vous vient de ces retours délicats sur vos pratiques injustes ? Quel soin d'étouffer des remords naissans d'une conscience qui vous gêne. Un riche héritier se met l'esprit en repos sur la conscience du défunt ; ne veut point entrer, dit-il, en des discussions

odieuses à la mémoire de celui qui lui a legué, ni remuer les cendres d'un homme mort ; à ce qu'il prétend, en réputation d'homme d'honneur : on ne veut pas examiner les obligations d'un donateur, qui fait largesse du bien que la justice l'oblige à répandre ailleurs : on ne veut point éclaircir un détail de menuës choses, sous prétexte que chacune en particulier est légere, quoy que le tout fasse une injustice considerable dans la suite ; c'en est assés pour lever le doute, que tout le crime ne se montre pas à la fois. D'autrefois on traitera un doute de scrupule ; & au lieu de le résoudre en l'éclaircissant, on croit qu'il suffit de l'étouffer, en agissant contre : le mari s'en repose sur la femme, & la femme sur le mari ; les peres sur les enfans, & les enfans sur les peres : cependant le mystére d'iniquité demeure caché dans les ténébres ; & l'on dit aprés cela, je n'ay point de bien d'autruy, je ne dois rien à personne.

Encore une fois, MESSIEURS, je ne prens icy personne à partie, &

je suis persuadé, qu'il y a dans mon auditoire de ces consciences timorées, à qui l'injustice fait horreur: mais aussi je vous demande que vous vouliez bien examiner avec moy les principes sur lesquels est fondée cette certitude prétenduë, dont on se flatte trop aisément: car si ces principes se trouvent faux, & ruineux, il est à propos de vous faire ouvrir les yeux à se desordre. Or il est à craindre que la chose ne soit ainsi; & voilà comment.

Le principe le plus universel sur quoy on se rassure en plusieurs occasions, c'est la coûtume, qui établit certaines maximes générales dans le Monde, & d'autres particulieres à chaque état.

De là, 1. En matiere d'interest, on se persuade que l'argent doit se mettre à profit au plus haut denier que l'on trouve, & sur ce damnable principe que n'a-t-on pas imaginé pour pallier, pour autoriser, pour sanctifier les usures les plus Judaïques? On trouve moyen d'entrer en societé de gain avec des gens d'une conduite suspecte; de toucher en peu

des

des interests qui égalent le principal, de profiter par là des disgraces de son prochain, qui est encore trop heureux, dit-on, d'avoir une ressource: on trafique sur mer & sur terre, & malgré l'orage sur mer, & la stérilité sur terre ; on a le secret de partager les fruits de l'abondance & du calme, sans rien exposer : combien de rafinemens, de détours, de prétextes sur les miseres du temps, sur les fréquentes banqueroutes ? Enfin tout cela, dit-on, est autorisé par la coutume.

2. Qu'un homme soit de naissance, ou d'un rang à entretenir tel & tel équipage, tel nombre de domestiques, telle table, & que son revenu ny suffise pas, la coustume veut qu'il soûtienne néanmoins toûjours le rang qu'il a dans le Monde : de là on emprunte à toutes mains ; on engage des terres dont le fond est déja épuisé en detres ; on ne paye ni l'artisan, ni le marchand, ni le domestique ; quelque ruiné qu'on soit, on vit aux dépens du prochain, comme si l'on étoit dans l'opulence : & tout

cela s'excuſa ſur la coûtume ; on meurt en repos dans cet état.

3. On reſſent quelquefois les déprédations injuſtes qu'on a faites poſitivement, lorſqu'on a envahi ou l'argent, ou l'héritage de ſon prochain ; mais pour les omiſſions, la coûtume eſt qu'on n'y penſe pas : ainſi un Juge comptera pour quelque choſe de vendre la juſtice ; mais de tenir en priſon des années entieres le manœuvre ſans l'expédier, parce qu'il n'a pas de quoy ſatisfaire, tandis qu'une femme & des enfans meurent de faim, cela ne ſe compte pas : un domeſtique ne voudra pas voler ſon maître ; mais pour laiſſer périr ſon bien par négligence, le laiſſer piller, voler aux autres, la coûtume eſt de ne point mettre tout cela ſur ſes comptes.

4. On aura bien égard au tort qu'on fait perſonnellement ; mais de penſer à celuy qu'on fait en nôtre nom, par nôtre conſeil, nôtre inſtigation, nôtre conſentement, nôtre approbation, nôtre protection même ; tout cela eſt regardé pour rien :

on croit que c'est assez de n'en avoir pas profité, pour n'en être pas responsable : ainsi combien de chefs de famille, qui ne voulant pas entrer en connoissance des affaires, ont des substituts qui pechent sur leur compte, & signent un Acte injuste & violent d'une main, tandis qu'ils donnent l'aumosne de l'autre.

5. On compte l'injustice qu'on fait dans les biens de fortune ; mais pour le tort qu'on fait à la réputation, & par lequel on empesche ensuite le bien temporel d'une personne, il ne vient pas seulement dans l'esprit de croire qu'on soit obligé à le réparer par quelque restitution : ainsi d'avoir empêché par calomnie un homme d'Eglise, d'étre nommé à un Benefice ; une honnête fille, de faire un établissement avantageux ; un Marchand, de vendre ; un Artisan, de travailler ; un domestique, de trouver condition ; tout cela ne se répare point dans le Monde. Ce seroit un champ infini, MESSIEURS, de vouloir remuer tous les doutes sur lesquels on s'est endurci ; il n'est point d'état, où la

coûtume du Monde n'ait établi des principes de conſcience oppoſez à l'Evangile.

Où eſt l'homme d'épée, qui ſe croye reſponſable des injuſtices, des véxations, des dégaſts, des actes d'hoſtilité que font ſes ſoldats; je ne dis pas ſur les terres ennemies, mais ſur les terres méme du Prince qu'il ſert?

Qui pourroit déméſler tous les artifices pratiquez & autoriſez par la coûtume? Dans le Palais, combien de délais étudiez, de fauſſes eſpérances qu'on donne à des plaideurs pour les acharner au procés? Combien de négligences coupables, de conſeils intereſſez?

Dans le négoce, que de coûtumes qui paſſent en régle? N'eſt-ce pas un principe receu, que de vendre le plus cher qu'on peut, d'altérer, de déguiſer, de ſurfaire, de vouloir regagner injuſtement ſur l'un ce qu'on a perdu ſur l'autre?

Dans l'Egliſe, qui ſe croit obligé à reſtituer, lorſqu'il n'a pas deſſervi ſon Bénéfice; qu'il a diſſipé ſon re-

venu ; qu'il l'a employé au jeu, à la bonne chere, à la chaſſe & peut-être à des uſages plus criminels.

Non, encore une fois, il n'eſt point d'état, qui n'ait ſes myſtéres d'iniquités, ſes injuſtices privilégiées : & on prétend que la coûtume autoriſe tout cela ; on coule doucement ſur ces articles. Or je demande ſi la coûtume peut rendre juſte, ce qui au fond ne l'eſt pas ; ſi elle peut preſcrire à l'Evangile, ou par le nombre, ou par la qualité des perſonnes ? *Quid prodeſt multitudo illa in die judicii, ubi multi judicabuntur ?* *Tertull.* Que me ſervira d'être du parti du plus grand nombre, au jour que le grand nombre ſera réprouvé ? ſur la terre, les chemins les plus fréquentez ſont les meilleurs : mais pour le ciel, les moins battus ſont les plus ſeurs. C'eſt cependant ſur ces principes frivoles, que la plûpart des gens du Monde ſont tranquilles, on voit le juſte & l'uſurpateur, l'homme de bien & le ſcélerat parler le même langage, ſe flatter également qu'ils n'ont pas le bien d'autruy. Toute la vie ſe

passe, sans qu'on ouvre les yeux à ce déplorable état : des gens, en prononçant des sentences graves, & en nous faisant les plus belles leçons du monde, sans se reprocher rien sur la bonne foy, meurent, & laissent aprés leur mort un étrange cahos a déméler. On croit souvent que ç'a été hypocrisie : mais il y a eu plus d'aveuglement, que d'autre chose ; c'est une punition de Dieu, qui laisse mourir dans des erreurs grossieres des personnes qui n'ont jamais voulu rien approfondir.

Ah, Seigneur! si nous étions aussi soigneux d'examiner le tort que nous faisons au prochain, que nous sommes éclairez pour ne laisser rien échapper de celuy qu'on nous fait ; si nous avions la même vigilance, la même vivacité, le même discernement, que nous ferions peut-être de découvertes importantes & nécessaires ! Nous ne serons pas cependant responsables du tort qu'on nous fait, mais de celuy que nous faisons ; il est bien plus dangereux de se tromper sur l'un, que sur l'autre.

Mais je ne suis pas en état de restituer ; j'ay des raisons qui m'en dispensent ; seconde erreur que je vas examiner, & combattre dans ma seconde partie.

II. PARTIE

On me fait tort à moy-mesme, on ne me paye pas, on ne me restituë rien ; pourquoy ne feray-je pas aux autres ce que l'on me fait ? Voilà, MESSIEURS, le premier prétexte qu'on prend, pour ne pas restituer. Or prétendez-vous, parce que vous dites, mon cher Auditeur, qu'il vous est permis de vous dédommager sur les personnes qui vous font tort ? à cela je n'ay rien à répondre, du moins qui concerne l'injustice; quoi-qu'au fonds il y ait toûjours du péril à user de ces compensations secrettes: les voyes de fait sont toûjours odieuses ; il est rare qu'on n'excéde pas, & qu'on s'en tienne précisément à ce qui est dû ; on se paye au dessus des gages & des appointemens dont on est convenu, sous prétexte qu'ils sont trop modiques ; *Amice, nonne ex denario convenisti mecum ?* Mais ce n'est pas Matth. c. 20.

ſimplement ce qu'on prétend : on veut qu'il ſoit permis d'uſer d'injuſtice à l'égard de ceux qui ne nous la font pas, & que l'injuſtice d'autruy nous autoriſe : quel principe, MESSIEURS, pour les mœurs ! c'eſt-à-dire, que quand on vous aura volé, il vous ſera permis d'aller enlever le bien de votre voiſin, l'injuſtice d'autruy vous donnera action ſur les gens, qui ſouvent vous ont fait plaiſir : au lieu de ſe dire à ſoy-méme ; je ſens l'injuſtice qu'on me fait, je ne veux point la faire reſſentir à mon prochain, qui n'en eſt pas coupable ; l'uſurpateur de mon bien ſe damne, à Dieu ne plaiſe que je me damne comme luy.

Mais mon honneur, que deviendra-t-il dans le Monde ? Il faudra deſcendre du rang où je ſuis, me dégrader de ce caractere honorable que je ſoûtiens aux dépens d'autruy ; ſecond prétexte dont on ſe ſert, pour s'éxempter de la reſtitution : mais en premier lieu, Chrétiens, il eſt aiſé de mettre ſon honneur à couvert ; il y a des voyes pour reſtituer ſans ſe faire

connoître. En second lieu, sçachez que rien ne doit vous faire plus d'hôneur, que de rendre ce qui ne vous appartient pas : ne vous flattez point ; le monde vous connoît ; ne craignez point de quitter un état, où le public vous voit avec murmure ; il y a bien plus d'infamie à vivre splendidement aux dépens des autres, qu'à se réduire volontairement à une fortune médiocre pour satisfaire à son devoir. Quelle justice au reste, que tandis que vous vivez avec honneur dans le Monde, celuy dont vous avez le bien, traisne une vie pauvre & languissante ? *Væ qui prædaris ; nonne & ipse prædaberis ?* Isa. 23. MESSIEURS, si Jesus-Christ damne les riches, pour n'avoir pas vestu ceux qui étoient nuds, donnez à manger à ceux qui avoient faim ; que dira-t-il à ceux qui les ont dépoüillez, qui leur ont osté le pain, dont ils pouvoient à peine se nourrir ? Vôtre état ; aprés tout, est l'état d'un Chrétien, & non celui d'un Payen ; c'est donc l'Evangile qui doit être vôtre régle, & non pas le Monde. Quelle excuse à

apporter au jugement de Dieu ? Seigneur, je n'aurois pas été assez grand, assez distingué, assez honoré ; voilà pourquoy j'ay retenu le bien de mon prochain : & moi, dira Jesus-Christ, j'ay cedé le mien ; je me suis contenté d'une fortune pauvre, pour guérir cet orgueil qui vous fait soûtenir un rang, lequel ne vous convient plus.

Pour moi, dit un autre, & c'est le troisiéme prétexte, ce n'est point l'honneur qui m'arreste ; je sens bien même que mon honneur éxigeroit de moi une prompte restitution : mais je ne puis satisfaire à ceux à qui je dois, sans m'incommoder, & sans m'oster à moy-même ce qui fait toute ma subsistance.

S'il est vray, mon cher Auditeur, que par là vous vous réduisiez à une extréme nécessité, en sorte que vous ne puissiez subsister en restituant, il est évident que vous pouvez differer en conscience, pourveu que vous ayiez toûjours dans le cœur un desir sincere de restituer, quand vous serez en état, & que pour cela vous n'omettiez rien de ce qu'un homme de-

vôtre condition peut faire ou ménager, en faveur des perſonnes à qui vous devez : & je ne puis m'empeſcher icy de condamner la dureté de ces créanciers barbares, qui dépoüillez de tout ſentiment d'humanité, ſans aucun beſoin de recouvrer ce qui leur eſt dû, s'acharnent contre leurs debiteurs avec cruauté ; & ſans éxaminer ſi l'on eſt en état de les ſatisfaire, ſans voûloir entendre aucune remontrance légitime, ſans même ſe laiſſer toucher aux larmes, & ſans conſiderer qu'ils mettent un homme preſqu'au déſeſpoir, luy tiennent le pied ſur la gorge, comme ce ſerviteur impitoyable de l'Evangile, *redde quod debes.* Il eſt des créanciers plus humains, qui pour preſſer leurs débiteurs, ne ſe réglent que ſur le beſoin qu'ils ont de retirer ce qui leur appartient, & qui demeurent dans le ſilence, tant que leurs affaires leur permettent d'attendre ; qui conſiderant l'impuiſſance où ſont les perſonnes qui leur doivent, leur laiſſent le loiſir de reſpirer, & leur donnent même dans la neceſſité de nouveaux

Matth. c. 16.

secours : il est si beau de ne pas accabler un malheureux, de s'abstenir par indulgence des poursuites violentes qu'on est en droit de faire, de rendre à une famille obérée la paix que vous lui pouvez oster, quand il vous plaira, & de donner, pour ainsi dire, la vie à des gens, à qui vous pouvez enlever la subsistance ; cela, dis-je, me paroît si beau, MESSIEURS, que je n'estime pas qu'il y ait un caractere plus élevé, que celuy qui vous inspire une telle générosité.

Mais cela ne dispense pas le débiteur de satisfaire aux devoirs de sa conscience ; de se retrancher de ses plaisirs, de ses aises, de sa table : sur tout, si par sa faute il s'est mis hors d'état de payer ses dettes. Car de prétendre dans un temps, où tout le Mõde vit avec épargne, ceux mêmes qui ne doivent rien ; de prétendre, dis-je, être en droit de donner à son plaisir, à la bonne chere, au jeu, à l'ambition, ce qui doit être réservé par justice à satisfaire ceux à qui on doit, c'est s'abuser évidemment, & se damner. Il

faut, MESSIEURS comparer vos besoins avec ceux des personnes, dont vous retenez le bien ; & s'ils se trouvent égaux de part & d'autre, la conscience vous oblige à préférer leurs interests aux vôtres : car enfin, si quelqu'un doit souffrir, il est plus juste que ce soit l'usurpateur que le propriétaire. N'est-il pas étrange que les Fideles des premiers siecles, & quelques-uns même de nos temps se soient dépouillez de leurs biens par un pur motif de charité, & que vous ne puissiez vous incommoder par un motif de justice? Quel inconvénient, je vous prie, quand vous serez réduit à l'état naturel, où vous seriez, si le bien d'autruy n'étoit jamais entré chez vous ? cette usurpation vous a-t-elle donné un droit particulier ? rentrez par la justice dans le néant d'où le peché vous a tiré.

Que feront mes enfans, ajouste-t-on ; faut il les ruiner ? nouveau prétexte qu'on oppose à l'obligation de restituer. Vos enfans n'en seront pas plus riches, pour avoir un bien qui ne leur appartient pas : le bien

d'autruy porte avec lui un caractere ineffaçable, un sçeau que le temps n'altére point : la mauvaise foy ne prescrit jamais. Si ce sont des ames bien nées, & qu'ils ayent le cœur bien placé, ils doivent trouver bon que vous mettiez ordre à vôtre salut ; ils doivent avoir en horreur des biens, qui vous couteroient la perte de vôtre ame : & comme ils seroient indignes de vous, s'ils n'estoient pas préts à tout risquer pour vous sauver la vie dans une occasion ; à plus forte raison doivent-ils être disposez à racheter le salut de vôtre ame au prix d'un patrimoine mal acquis. Que s'ils ont d'autres sentimens, quelle est vôtre folie, de vous damner pour des enfans, qui n'aiment qu'eux-mêmes, qui attendent peut-être vôtre mort avec impatience, qui seront peut-être assez dénaturez pour vous blasmer les premiers d'avoir mal acquis ou conservé un bien qu'ils dissiperont ? car voilà la malédiction que Dieu donne souvent aux peres ambitieux, qui sacrifient les interests de leur conscience à la fortune de leurs

enfans. Bien davantage : vous exposez leur salut, en ne faisant pas le vôtre ; car auront-ils la force de restituer un bien que vous n'avez pas rendu ? Dans quel danger les mettez-vous ? Vous voulez qu'ils fassent ce que vous n'avez pû faire : *Perdidit nos aliena nequitia ; parentes sensimus parricidas.* Ah ! Chrétiens, ne compterez-vous jamais sur la Providence ? Vous croyez les élever, ces enfans si chers, & vous renversez leur maison par les recherches odieuses à quoy vous les exposez : on viendra remuër vos cendres aprés vôtre mort, & confondre le bien propre avec l'étranger : au lieu que Dieu donnant sa bénédiction à un héritage modique, il le fera peut-être profiter au centuple. *Cypria.*

Enfin, je restituëray, dit-on, mais il faut attendre que mes affaires soient finies. Quel plaisir prenez-vous, mon cher Auditeur, à vous tromper ainsi vous méme ? les affaires finissent-elles dans la vie ? Plus vous viendrez sur l'âge, plus la restitution sera difficile : les autres passions s'affoiblissent

avec le temps, celle là se fortifie ; & ceux qui ont esté liberaux jusqu'à la prodigalité estant jeunes, deviennent avares dans la vieillesse. Le beau sacrifice que vous ferez à la mort de rendre le bien d'autruy ; quand vous ne pourrez plus le garder ! s'il y a de fausses pénitences à cette derniere heure, ce sont celles-là. Mais à quel péril exposez-vous le bien de vôtre prochain, vous qui avez veû casser tant de testamens de cette nature, qu'on a traitez de resveries ? Combien ne sont pas éxécutez par des héritiers, encore plus avides que vous ? Vous esperez que des fondations, des legs faits aux Eglises, aux Hospitaux vous acquitteront : tout cela répare-t-il le dommage qu'à ressenti vôtre frere, donnez du vôtre, & Dieu le mettra sur vos comptes. Ah ! voulez-vous, Chrétiens, renoncer au ciel pour les biens de la terre ? il vous reste si peu de temps à les posseder ; ils troublent si souvent le repos de vôtre conscience : la paix intérieure que donne une restitution faite à propos,

vaut toutes les richesses du Monde.

Souffrez, MESSIEURS, que je vous propose, en finissant, l'exemple de Zachée, & que je me serve icy des mémes paroles que Jesus-Christ luy addressa : *Zachée, festinans descende, quia hodie in domo tua oportet me manere.* *Luc. c. 19.*

Discende. Descendez de cette haute fortune, où le public ne vous voit qu'avec indignation : quittez ce faste, que vos richesses mal acquises vous ont inspiré ; ce vain éclat, qui sied mal à un Chrétien.

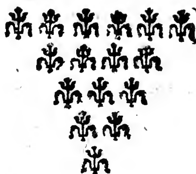
In domo tua oportet me manere : Jesus-Christ a daigné jetter les yeux sur vous, & veut bien encore entrer dans vôtre maison : ce bien qui n'est pas à vous ; ces meubles, quelque superbes qu'ils puissent étre, blesseroient sa veüe. *Ibid.*

Festinans. Hâtez-vous, tandis que vôtre Dieu vous invite : car si vous tardez à vous dépoüiller ; si cette élevation, où vous étes, vous fait craindre de vous abaisser ; si vous écoutez la chair & le sang, & si la passion, qui vous a dominé jusqu'à pré-

ſent, vous ferme encore le cœur à une invitation ſi tendre, ce même Dieu ne demeurera point chez vous; vous le recevrez comme le malheureux Judas.

Plût à Dieu, mes chers Auditeurs, que cette parole adorable eût autant de force ſur vôtre cœur, qu'elle en eut ſur celuy de Zachée,
Ibid. le Fils de Dieu ne luy répeta pas deux fois la même choſe; *& feſtinans deſcendit, & excepit illum gaudens.* Apprenons de luy comment nous nous devons comporter envers
Ibid. nôtre prochain : *Domine, ecce dimidium bonorum meorum, do pauperibus.* 1. Il ne confond pas l'aumoſne avec la reſtitution : mais il fait l'une pour ſatisfaire à Dieu, dit ſaint Ambroiſe; & l'autre pour ſatisfaire au prochain. 2. Il dit, je rends, *reddo,* & non pas je rendray. Il ne contraint pas les gens à des compoſitions injuſtes; *quadruplum*, il rend quatre fois autant qu'il a pris 4. Il n'allégue pour excuſe, ni ſa famille, ni ſes enfans, ni ce qu'on luy doit, non pas même ſon honneur *ſtans*;

autem Zachæus, c'est devant tout le monde qu'il parle. Aussi merita-t-il d'entendre ces paroles consolantes du Fils de Dieu : *Hodie salus domuj huic facta est* ; & c'est ce que vous entendrez de la bouche de Dieu même, mon cher Auditeur, si vous imitez cet éxemple : vôtre salut éternel y est attaché ; je vous le souhaite, &c. *Ibid.*





SERMON
SUR
LES TROIS VOEUX DE RELIGION.

Omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut uxorem, aut filios, aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet, & vitam æternam possidebit.

Quiconque abandonnera pour moy sa maison, ou ses freres, ou ses sœurs, ou son pere, ou sa mere, ou sa femme, ou ses enfans, ou ses terres, recevra le centuple, & possedera la vie éternelle, En S. Matthieu, Chap. 19.

Ce n'est pas sans raison, dit saint Jerosme, que le Sauveur du Monde, en proposant une si grande

récompense, à ceux qui seroient capables de ce renoncement général à toutes choses, attacha cette condition essentielle à sa promesse: *propter nomen meum*, en mon nom; c'est-à-dire, en ma considération. Il ne se contenta pas de dire à ses Apôtres, vous qui avez tout abandonné; mais vous qui m'avez suivi: *Non dixit, qui reliquistis omnia.* Pourquoy cela! parce qu'il s'est trouvé des Philosophes, répond ce Pere, & d'autres gens de ce caractere, qui ont eu assez de force d'esprit, pour mépriser les richesses, les plaisirs, & les grandeurs de la terre: mais ils n'ont pas pour cela suivi Jesus-Christ, qui est un avantage propre des Apôtres, & des Fideles: *Sed qui secuti estis me, quod propriè Apostolorum est, atque credentium.* *Matth. c. 19.*

Disons le même des gens du monde: le démon jaloux de la gloire qu'on rend à Dieu par ce renoncement à tous les biens d'icy-bas, a trouvé des Disciples qui contrefont pour le Monde, ce que les Religieux font pour Jesus-Christ. Oüi,

Messieurs, le Monde a ses pauvres, ses vierges, & ses esclaves, comme l'Evangile, ausquels il dit aussi-bien que Jesus-Christ : on ne peut être mon disciple, qu'en renonçant à tout pour l'amour de moy. Or ce n'est pas à ces disciples du Monde, que Jesus-Christ a promis le centuple en cette vie, & la gloire en l'autre ; ce n'est qu'aux Fideles, qui animez d'une vive foy, se dépoüillent de tout pour la vie éternelle, & principalement par les veux de Religion. Attachons nous donc à montrer dans ce discours l'accomplissement de la parole de Jesus-Christ, en faisant voir dans les trois parties, premiérement les avantages des pauvres de Jesus-Christ par dessus les pauvres du Monde ; secondement, les avantages des vierges de Jesus-Christ par dessus les vierges du Monde ; troisiémement, les avantages des esclaves de Jesus Christ, s'il m'est permis d'user de ce terme, par dessus les esclaves du Monde. C'est tout mon dessein : demandons, &c. *Ave.*

Quand je parle des pauvres du Monde, ne pensez pas, Messieurs, que je comprenne sous ce nom ceux que Dieu a fait naître dans une condition basse & abjecte; c'est l'ouvrage de la Providence & non pas celuy du Monde. Je parle de ceux qui étant nez dans une fortune assez opulente & assez triste, ou sont devenus pauvres, en voulant vivre selon les maximes du Monde, ou, quoy-qu'assez riches pour ne pas manquer du nécessaire, sont néanmoins dans le besoin, parce qu'ils veulent se conformer au Monde, sans quoy ils pourroient mener une vie contente & heureuse. Premiere Partie.

J'appelle, par éxemple, pauvres du Monde, une infinité de gens d'épée, que la seule ambition de s'élever par la voye des armes, a ruinez par des dépenses excessives; qui se laissant aller au torrent du Monde, qui aime le faste & l'éclat dans le train, l'équipage, les habits, la livrée, ont engagé leurs terres, épuisé leurs bourses, & consumé une partie de

leur patrimoine. J'appelle pauvres du Monde, ceux qui emportez par le feu de la jeuneſſe, ont donné dans la débauche, & qui pour ſatisfaire aux frais où leur paſſion les engageoit, ont contracté de toutes parts des dettes ſecrettes qu'on réveille, & dont ils ſont incommodez. J'appelle pauvres du Monde, ceux qui pour ſe pouſſer dans les affaires, ou dans le négoce, ont fait des avances, ou des pertes conſiderables dont ils ne ſçauroient ſe relever. J'appelle pauvres du Monde, ceux qu'une aveugle fureur acharne à ſoûtenir un gros jeu, qui les oblige à tout vendre, & à tout engager, & qui loin de ſe rebuter par leurs pertes, ſemblent prendre plaiſir à s'abiſmer ſans reſſentir. J'appelle pauvres du Monde, ceux qui eſtant ſortis d'un ſang illuſtre, ou revétus de charges conſiderables, ſe trouvent avoir peu de bien; & que le Monde cependant oblige par une bien ſéance tirannique à vivre dans une magnificence, qui paſſe infiniment leurs revenus. J'appelle pauvres du Monde, ceux qui ayant

ayant pris d'abord un grand vol dans le Monde, & s'étant mis sur un pied de dépense extraordinaire, se trouvent dans la cruelle necessité, de ne pouvoir rien relâcher de leur luxe, & de ne pouvoir y fournir. On peut dire que tous ces gens, quoy que riches en apparence, sont pauvres en effet; parce qu'ils ont effectivement des besoins réels & véritables: & l'on peut dire aussi, qu'ils sont à proprement parler les pauvres du Monde, parce qu'en effet ils ne seroient pas pauvres sans les folles maximes du Monde, qu'ils ont voulu suivre, & ausquelles ils veulent encore se conformer. Ajoûtons, MESSIEURS, que le grand Monde n'est composé que de ces pauvres, qui luy ont tout sacrifié.

Or je dis que la pauvreté évangelique des Religieux à trois avantages considerables sur celle des pauvres du Monde. Car en premier lieu, elle est accompagnée de gloire; & le mépris est inséparablement attaché à l'autre: en second lieu, elle produit le repos & la paix dans l'ame; &

l'autre porte avec soy le trouble, & l'inquiétude : en troisiéme lieu, elle conserve l'innocence & la pureté des mœurs ; & l'autre est une source de pechez & de crimes. Ecoutez-moy, MESSIEURS, dans une matiere si avantageuse pour la Religion, & si capable de détromper les gens du siecle de l'attachement qu'ils ont pour le Monde.

Les pauvres du Monde sont exposez au mépris, & à l'infamie : la seule proposition vous convainc de cette vérité. Consultez, MESSIEURS, vos sentimens sur cela : comme le Monde est rempli d'estime pour les biens de fortune; que c'est par là qu'il mesure la grandeur, & qu'il régle l'opinion qu'il a des hommes ; aussi ne peut-il s'empêcher d'avoir le dernier mépris pour ceux qui n'ont pas de bien ; & plus encore pour ceux qui devroient en avoir, tels que sont les pauvres du Monde que je viens de vous décrire. C'est une chose établie que cette régle, de juger des gens sur le pied de leurs richesses : *quantùm habeas, sis.* Eût-on d'ailleurs

toute la naiſſance, tout le mérite, & toutes les qualitez qui peuvent rendre un homme recommandable; la pauvreté eſt une tache qui efface tout, qui obſcurcit tout, qui anéantit tout: c'eſt un miſerable, dit-on, qui n'a rien: il n'en faut pas davantage pour éloigner un homme de toutes les prétentions, qu'il pourroit avoir dans la vie civile. S'il faut noüer commerce avec les gens; s'il ſe préſente une alliance; s'il faut s'élever à quelque employ, la qualité de pauvre eſt capable de refroidir les meilleures intentions; c'eſt un titre odieux aujourd'huy; *pauper odioſus eſt*: on craint un homme réduit en cét état; on appréhende qu'il ne nous tombe ſur les bras; on le fuit, on l'écarte, on ſe tient en garde contre ſes approches, comme s'il eſtoit frappé de quelque maladie contagieuſe: *pauper odioſus eſt*.

D'autre part comme le pauvre connoît la conduite des gens du Monde, il n'apprehende rien de plus, que de laiſſer appercevoir ſa miſere, quelque incommodité qu'ils en reçoive

dans le particulier : les dernieres extrémitez luy paroissent moins cruelles, que la confusion de découvrir le desordre de ses affaires : honteux luy-même de sa pauvreté, il fait les derniers efforts pour en dérober la connoissance au public : il sçait que cét aveu est un coup mortel à son honneur ; c'est pour cela qu'il le differe autant qu'il peut. De là tous ces artifices, pour cacher sa misere ; on jeûne pour étaler la livrée, pour avoir toûjours l'équipage sur pied : on affecte des dehors d'autant plus somptueux & plus riches, que le fond est plus épuisé & la ruine plus prochaine ; on fait la meilleure contenance qu'il est possible, dans le plus déplorable état, & l'on ne craint rien tant que d'être connu pour ce qu'on est.

Mais c'est inutilement qu'on joüe la comédie : c'est un personnage qu'on ne peut pas soûtenir long-temps; tant d'occasions se présentent, & tant d'yeux sont attachez sur vous, qu'on devine aisément vôtre folie ; vous n'étes plus en état de vous produire dans le grands Monde ; on s'apper-

çoit que vous n'êtes plus des fêtes, ni des réjoüiſſances, ni des grandes compagnies; ou ſi vous voulez encore en être, comme vous n'êtes plus en état de le faire avec honneur, il faut ſouffrir les railleries de tout le monde : car la miſere ſe fait ſentir malgré qu'on en ait; *faciem ejus precedit egeſtas.* Elle paroît tôt ou tard dans le train, dans l'équipage, dans la table, dans les habits. Je ne dis rien des affronts plus ſenſibles, à quoy la pauvreté vous expoſe; de ces refus outrageans, & picquans juſqu'au vif, qu'il faut ſi ſouvent eſſuyer; de ces bruſques incartades, & de ces éclats fâcheux de créanciers avides, d'autant plus acharnez à vous faire inſulte, qu'ils eſperent vous contraindre plus aiſément par les voyes d'honneur : de ces honteuſes diffamations, à quoy expoſent les procedures de la juſtice; de ces préferences cruelles de gens ſans naiſſance & ſans merite, que leur argent éleve au deſſus de vous; de ces reproches d'autant plus offençans qu'ils ſont mieux fondez, que la co-

Iob.c.41

lere arracher quelquefois à des gens indiſcrets dans les meilleures compagnies ; de l'empire que prennent ſur vous des perſonnes qui croyent que vous leur devez tout , & qui vous rendent leurs ſervices au prix de l'honneur : voilà comme le Monde vous traite.

Jeſus-Chriſt, Messieurs, traitte ſes pauvres plus honorablement : leur pauvreté , loin de leur eſtre un ſujet de honte , leur eſt glorieuſe : quelque eſtime que faſſe le Monde des biens de fortune , il ne peut s'empeſcher d'eſtimer ceux qui les ſçavent mépriſer : plus il fait état des richeſſes , plus il admire ceux qui ont la force de s'en détacher par un motif de Religion ; ce renoncement volontaire à tous les biens de la fortune , à quelque choſe d'héroïque ; & dés qu'on eſt pauvre de ſon choix , la pauvreté devient illuſtre & vénérable.

Le pauvre de Jeſus-Chriſt n'eſt point obligé de cacher ſon état : il le peut avoüer ſans honte ; il en fait une profeſſion ſolemnelle. Il peut ſe

passer avec honneur de la pompe & du luxe, & loin de rougir de n'avoir pas ce que les gens du Monde estiment si fort, il luy seroit honteux de l'avoir, & d'en faire montre. Elevé qu'il est au dessus de toutes les grandeurs humaines, il rougiroit d'abaisser ses inclinations, & de donner son estime à des biens périssables ; & le Monde qui ne peut luy refuser l'honneur qu'il mérite dans sa pauvreté, n'auroit que du mépris pour luy, s'il sortoit des bornes de son état par le desir, ou par la possession & la vaine ostentation des biens de fortune.

Pour le trouble & l'inquiétude qui accompagne les pauvres du Monde, c'est une suite naturelle, & un effet nécessaire de leur pauvreté. Il n'y a que ceux qui ont passé par cette épreuve, qui sçachent à quel point il est dur, de se voir en danger de n'avoir point le nécessaire : l'appréhension de manquer est le fléau le plus terrible de la vie ; on retrace dans son esprit la destinée de ceux qu'on a veûs tomber dans la misere ; ou déchoir de leur état, on se voit avec

horreur tous les jours à la veille de courir la même fortune : *Pavor pauperum, egestas eorum,* dit le Sage; les pauvres trouvent dans leur pauvreté même un fond inépuisable de craintes & d'allarmes sur l'avenir.

Prov. 2. 10.

On voit que la dépense va toûjours, & que les fonds s'épuisent; qu'on a tari toutes les sources par des emprunts continuels; qu'il court de gros interêts, & que la principale dette vous demeure sur les bras; qu'il survient des frais impréveûs, pour lesquels il faut faire des avances extraordinaires; que des terres dont on attendoit le revenu, vous demandent au lieu d'apporter : *Pavor pauperum, egestas eorum.*

Ce sont là les vrais chagrins de la vie de se voir obligé de répandre ce qu'on n'a pas : icy un créancier vous presse impitoyablement; là un domestique réclame ses gages; icy l'artisan crie misericorde sur les délais dont on les paye; icy les enfans qui n'entrent point en considération du desordre de leurs affaires : veulent vivre sur le pied sur lequel ils ont

été élevez ; icy les Officiers renoncent à faire des proviſions, & declarent ne pouvoir plus trouver de crédit dans une ville : quelle croix pour un homme ! que de cruelles réflexions luy paſſent alors par l'eſprit ! que de nuits ſans repos, & de jours en des frayeurs continuelles ! *Hi ſunt qui cum ſollicitudinibus hujus vitæ, &c.* Ce ſont des épines qui piquent ſans ceſſe, qui dechirent le cœur & le percent juſqu'au vif : douleur, qu'on ſe voit obligé de ſupprimer & de devorer ſeul, parce qu'on ne ſçait à qui s'ouvrir ſur le mauvais état de ſes affaires ; parce qu'on ſent bien même qu'il eſt inutile de s'en expliquer, que ceux qui voudroient vous ſoulager ne le peuvent, & que ceux qui le pourroient ne le veulent pas ; on ſe ronge, on ſe conſume, on dépérit à veuë d'œil ; on entre quelquefois dans des deſeſpoirs & dans des mélancolies noires, qui empoiſonnent toutes les douceurs de vôtre vie, qui vous font languir par une mort lente, & qui ne finiſſent qu'au tombeau.

O v

Hélas ! Seigneur, où eſt le pauvre parmi ceux qui vous ſervent dans la Religion, qui ait jamais éprouvé ces cruelles inquiétudes ſur ſa pauvreté ? Combien de fois les pauvres du Monde ont-ils envié la deſtinée de vos pauvres ? Combien de fois dans le fort de leur triſteſſe, ont-ils été forcez de rendre cet aveu qui vous eſt ſi glorieux, & qui leur eſt ſi douloureux, qu'il n'appartient qu'aux perſonnes retirées du Monde de goûter le repos & la tranquillité ; que le Monde non ſeulement ne la peut donner, mais qu'il trouble toûjours la paix de l'eſprit & du cœur ; tandis que vos pauvres toûjours aſſurez du néceſſaire & dédaignant le ſuperflu, ont ſouvent plus de crainte de trouver trop les aiſes & les commoditez de la vie, que d'en manquer.

Ils ne craignent ni les injures du temps, ni la bizarrerie des ſaiſons ; ni la ſtérilité des campagnes, ni taxes, ni ſuppreſſions, ni pertes de procés, ni banqueroutes ; ces fleaux n'approchent point de leurs cellules : 90. *Flagellum non appropinquabit taberna-*

culo tuo. Ou si la maison du Seigneur en est frappée, ils ont une ressource en la providence du Maître qu'ils servent : providence que le Monde ignore, en ne comptant que sur sa prévoyance & sur son argent ; mais providence qu'une ame vrayement religieuse estime plus que les fonds les plus opulens. Elle en connoît toute la douceur & toute l'étenduë : accoûtumée à se reposer dans le sein de Dieu & sur l'infaillibilité de sa parole, elle est tranquille où le Monde tremble. *Dominus regit me, & nihil mihi deerit :* c'est le Seigneur qui me gouverne, je ne puis manquer de rien : que les pauvres du Monde soient dans le besoin, la Providence ne s'est pas engagée à fournir à leur luxe & à leur ambition : que le Monde qui les gouverne, fournisse aux dépenses qu'il les oblige de faire ; pour moy qui régle mes besoins sur l'Evangile & non pas sur le Monde, je sçais que la Providence est engagée à me fournir le nécessaire : que le reste me manque, il m'importe peu ; on ne manque jamais des cho-

Ps. 2

ses qu'on ne desire pas ; je ne mets pas de différence entre posseder, & ne pas desirer ; le Monde en vous laissant manquer de tout, vous laisse le desir d'avoir : & c'est ce qui fait vôtre supplice ; le pauvre de Jesus-Christ en renonçant aux biens de fortune, perd en même-temps le desir d'en avoir, & c'est ce qui fait son repos.

De là naît encore le troisiéme avantage des pauvres de Jesus-Christ par dessus les pauvres du Monde, en ce que la pauvreté des premiers est accompagnée d'innocence & de vertu, & que l'autre est une source de

.Tim. 6. pechez & d'injustices. *Radix omnium malorum est cupiditas* : la convoitise est la racine de tous les pechez, mais quand cette convoitise est réveillée par des besoins pressans, il n'est point d'extrémitez ausquelles on ne se porte. D'abord on commence par tenter les voyes légitimes, pour trouver l'argent dont on a besoin ; mais comme les besoins de ces pauvres du Monde éxigeroient des sommes considerables, & que les voyes justes

d'acquerir vont à peu de chose, la soif outrée de l'or & de l'argent vous fait franchir la barriere du devoir : *Rem*, disoit cet Ancien, *si possis, juste ; si non, quocumque modo, rem.* La même necessité qui fait le voleur dans un bois,ou sur un grand chemin, fait dans les villes le bourgeois injuste, le courtisan usurpateur, l'homme d'Eglise avare & interessé : cette fatale conjoncture fait faire des efforts, & rend l'esprit fertile en expédiens. De là ces industries sans nombre, de s'approprier le bien d'autruy ; ces tours de souplesse si connus des gens du métier ; ces friponneries secrettes : on emprunte, seur de ne rendre jamais ; on vit au dépens de l'artisan ; on ignore le précepte de l'aumône, puisque loin de reconnoître du superflu, on ne trouve jamais le necessaire pour fournir à son luxe & à sa dépense : on confond le patrimoine de Jesus-Christ avec le sien ; on interesse encore celuy de ses amis, ou de ses proches, avec les terres dont on paroît avoir le domaine, quoy qu'il soit

absorbé par des dettes qui passent le fond ; on impose au public, qu'on vole sous des titres honnêtes d'emprunt ; & pourveu qu'on ait un nom qui fasse bruit dans le Monde, on le regarde comme une raison qui donne droit de vivre sur le bien d'autruy. On se fait avec cela une conscience sur de faux principes de bienséance de son état, dont on ne veut pas déchoir ; de l'impuissance absoluë où l'on est de satisfaire ; de la volonté chimérique qu'on prétend avoir de le faire quand on pourra ; comme si ces vains prétextes du Monde vous donnoient droit d'usurper le bien de vôtre prochain. On sent bien néanmoins qu'on se damne, on entre dans un secret desespoir de son salut, & aprés avoir essuyé la honte & le trouble des pauvres du Monde, on porte sa fureur jusqu'à vouloir éprouver leur sort dans l'éternité par la damnation de son ame.

Heureux est le pauvre de Jesus-Christ, qui trouve dans sa pauvreté un azile pour sa vertu. La

convoitise est la racine de tous les pechez ; cette racine étant coupée, quelle injustice peut-il commettre ? On ne pense guére à s'approprier le bien d'autruy, quand on renonce au sien propre : loin de tomber dans ces desordres, il ignore jusqu'au nom des fourberies que pratiquent les pauvres du Monde ; & si par hazard ces miseres viennent à sa connoissance, ce n'est que pour luy faire sentir le bonheur de son état, & plaindre les malheurs des autres.

Aprés la gloire, le repos & l'innocence de sa pauvreté, il regarde encore le ciel comme un héritage sur lequel il a droit : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est Regnum cœlorum* : le Royaume des cieux est à luy, c'est son bien, c'est son patrimoine, & le centuple qu'il trouve dans cette vie, luy répond de la vie éternelle comme d'un fond qui luy est acquis. Matth. c. 5.

Pour vous, mes chers Auditeurs, si vous êtes des pauvres du Monde, je ne voy point de voye pour vous sauver, que de passer à celle des

pauvres de Jesus-Christ : je ne dis pas en Religion ; heureux celuy qui le peut, & que Dieu appelle ; mais en renonçant aux maximes tyranniques du siecle, & en réglant vôtre dépense & vos affaires, sur le pied de l'Evangile ; de pauvre que vous êtes, c'est le moyen de vous enrichir en un moment. Quand vous aurez secoüé cette nécessité chimérique de vivre de telle & telle maniere, vous verrez disparoître une infinité de besoins ; le Monde même que vous craignez honorera vôtre probité, vôtre bonne foy ; car ne croyez pas qu'il voye sans murmure l'obstination que vous avez à soûtenir un état, dont il connoît aussi-bien que vous que la dépense passe vos forces. Voilà l'unique secret de vous enrichir : hors de là toûjours pauvre, méprisé, inquiet, injuste, vous vous perdrez infailliblement. Passons à la seconde Partie.

II. PART. SAINT Augustin dans le Livre qu'il a écrit sur les Vierges, dit que

l'Eglise n'honore pas précisément les Vierges comme Vierges; mais comme des Vierges consacrées à Dieu par la Religion, qui fait tout le prix & le mérite de leur virginité. *Propter regnum cœlorum* : il faut, dit Jesus-Christ, qu'elles soient telles pour le Royaume des cieux. Or le Monde a ses Vierges, qui ne sont telles que par des veües purement humaines, & par des interéts purement temporels. *Matth. c. 19.*

Les Vierges du Monde, par exemple, sont ceux qui avec de la naissance & peu de bien, faute d'égalité dans les personnes ou dans la fortune, demeurent dans le célibat toute leur vie. Les Vierges du Monde sont une infinité de jeunes personnes, qui pour attendre un parti avantageux qui soit à leur gré, ou dans l'espérance de recueïllir des successions opulentes, ou de faire par leur industrie une fortune considerable qui les mette en état de trouver un meilleur parti, passent toute leur jeunesse sans se marier, & ne le font que lorsqu'il n'est peut-être plus ex-

pédient pour leur salut de le faire. Les Vierges du Monde sont tant de gens de l'un & de l'autre séxe, qui se trouvant engagez auprés des personnes de qualité, d'où le mariage les éloigneroit, y demeurent par des interests temporels, & sacrifient leur virginité à leur fortune. Les Vierges du Monde sont une infinité de gens libres, qui ennemis de la contrainte & du joug du mariage, & jaloux de leur liberté, veulent vivre dans l'indépendance & dans le repos qu'ils craignent de perdre. Les Vierges du Monde sont tant de personnes de qualité, qui par l'ambition qu'ils ont de s'agrandir dans l'Eglise, & tant d'autres d'une naissance obscure, qui par le pur interest qu'ils envisagent d'y trouver leur subsistance, s'engagent dans les Ordres sacrez. Les Vierges du Monde sont tant de gens d'épée, qui par des raisons de familles, estant les derniers, s'engagent à des Ordres militaires, où ils se trouvent liez par le vœu de chasteté. Enfin, les Vierges du Monde sont ceux-là mesmes, qui estant en-

gagez dans le mariage, ſont contraints ou par les infirmitez continuelles dont l'un ou l'autre eſt atteint, ou par les averſions & les antipaties inſurmontables qui les diviſent, ou par des interelts qui les appellent en différens lieux, de vivre comme les Vierges : ou ce ſont encore ces femmes qui ayant l'eſprit & le cœur tourné à la galanterie, ne demeurent dans les bornes de leur devoir que par la crainte des éclats d'une famille, ou d'un mary, ou par la ſeule fierté naturelle, & qui ſacrifient ainſi leur orgueilleuſe pudeur à la gloire meſme. Voilà ceux que je mets au nombre des Vierges du Monde, parce qu'effectivement Jeſus-Chriſt n'a nulle part à leur virginité, & l'on peut dire que c'eſt le Monde ſeul qui la leur inſpire & qui leur en eſt redevable.

Or je dis que les Vierges de Jeſus-Chriſt ont des avantages tres-remarquables par-deſſus les folles Vierges du Monde. Je les reduits à deux principaux : appliquez-vous, MESSIEURS, à faire ſur cela des réflé-

xions qui ſont ſi néceſſaires pour le ſalut, & qu'on fait ſi peu dans le Monde. Ces deux avantages conſiſtent en ce que les Vierges du Monde ayant les mêmes obligations & la même étenduë de devoirs que les Vierges de Jeſus-Chriſt, elles n'ont ni la même facilité pour les remplir, ni la même récompenſe à eſperer. Renouvellés vos attentions.

Je dis en premier lieu, que les Vierges du Monde ont les mêmes obligations de conſcience à remplir & la même étenduë de devoirs en matiere de pureté : car il ne faut pas, MESSIEURS, que vous donniez dans l'erreur groſſiere de ceux qui ſe perſuadent, que les Religieux ont là-deſſus des obligations plus étroites que les gens du Monde : & parce qu'il eſt moins ordinaire aux Religieux de s'oublier, il ne faut pas conclure qu'il ſoit plus permis aux Mondains de paſſer en cela par-deſſus le régles du devoir. Abus, Chrétiens ; illuſion mal fondée. Il eſt bien vray que l'obligation du Religieux a pour fondement un double motif ; la

Loy qui luy est commune avec tous les Fideles, & sa promesse qui luy est particuliére à raison du vœu qu'il a fait : mais à l'égard de l'étenduë des devoirs qu'impose aux Religieux leur état, la condition est entierement égale.

C'est aux gens du Monde aussi-bien qu'à ceux-cy, que l'Apôtre ordonne de conserver son corps & son ame exempts des soüillures de la chair, & de se regarder comme les Temples du Dieu vivant. C'est vous, MESSIEURS, aussi-bien que les Vierges de Jesus-Christ, que regardent ces menaces: *Nolite errare, neque fornicarii, neque adulterii, neque milles*, &c. 1.Cor.6.
C'est de tous en général que l'Evangile éxige une inviolable pureté, qui régle jusqu'aux desirs du cœur, & qui ait en horreur jusqu'à l'ombre & à l'image du crime : je ne vois pas qu'il y ait d'exception pour personne, & il seroit bien étrange que le Monde par un libertinage dont il fait gloire, se fût affranchi de ce joug ; qu'en osant commettre le crime avec effronterie, le crime luy de-

vinst permis ; & qu'il ne tinst qu'à se déclarer hautement prévaricateur de la Loy, pour s'élever au-dessus d'elle. Cela se peut dans le gouvernement humain quand il est foible, mais cela n'est jamais à l'égard de Dieu. Les Vierges du Monde sont sujettes à la même obligation que nous, & le Monde luy-mesme a trouvé le secret d'empescher la prescription, en attachant leur honneur à cette vertu, afin que ceux que la conscience n'arresteroit pas, fussent au moins retenu dans le devoir par la crainte de la honte & de l'infamie.

Mais avec les mesmes obligations qu'il s'en faut bien que les Mondains trouvent les mesmes facilitez que les épouses de Jesus-Christ, ni du côté de Dieu, ni du côté de leur état : & c'est icy où leur condition me paroît à plaindre, & leur sort à déplorer, de se voir obligez à la plus austere vertu dans la plus débordée licence du siecle ; d'avoir à conserver toute l'innocence & la pureté des Solitaires, au milieu des perils & des

occasions les plus engageantes ; de voir autour de soy frémir les passions les plus vives, & passer les objets les plus capables d'amollir le cœur, & de n'en ressentir pas la moindre impression ; de prendre incessamment le poison par les yeux dans les spectacles & la vaine pompe du Monde, par les oreilles dans les conversations & les compagnies, & d'être toûjours contraint de se tenir en garde pour empêcher qu'il ne passe jusqu'au cœur : en un mot, d'être dans la fournaise avec les enfans de Babylone, & comme eux de ne pas brûler.

Cela demande une vertu bien héroïque, qu'il est rare de trouver dans les personnes du siecle, & c'est ce qui me fait trembler pour leur salut. *Quid tibi necesse est in ea versari domo, in qua necesse habeas quotidie, aut vincere, aut perire?* Qu'avez vous affaire, écrivoit autrefois saint Jerôsme à une personne du Monde, de demeurer dans une maison, où vous êtes tous les jours dans la néceßité, ou de soûtenir un rude combat & de remporter une victoire Hieron.

fort incertaine, ou de perir par une chûte trop facile & trop assûrée? *Securius est perire non posse, quàm juxta periculum non periisse.* Il est plus seur, croyez-moy, en se dérobant au peril de se mettre dans une heureuse nécessité de faire son devoir, que de ne pas succomber dans le danger. Or c'est ce que font les Epouses de Jesus-Christ : leur retraite est un azile contre la corruption du siecle; leur voile, pour user des termes de Tertullien, leur tient lieu de casque, pour repousser tous les traits de l'ennemi, & pour se mettre à couvert de tous les scandales du Monde : *Virgo* tull. *confugit ad velamen quasi ad galeam contra ictum tentationum, adversùs jacula scandalorum.*

Accoûtumée qu'elle est à la seule voix de son Epoux céleste, qu'elle consulte dans la lecture & dans la priere, cette Vierge regarde les discours profanes comme une langue étrangere, qu'elle n'entend plus : elle a renoncé au luxe, à la pompe, aux vains ornemens qui allument & qui nourrissent cette pas-
sion

sion malheureuse : sont état ne la met pas seulement à couvert de ces perils ; mais il en défende aussi ceux qui la voyent, & le respect qu'inspire la dignité de l'état Religieux, la sainteté du lieu qu'elle habite, & les bien-séances de l'habit dont elle est revétuë, sont une barriere qu'il est difficile de rompre.

Que diray-je des secours qu'elle tire de Jesus-Christ son Epoux, sur l'appuy duquel elle fonde sa vertu ! *Innixa super dilectum suum.* Appuy sur lequel les Vierges du monde comptent assez peu : car comme ce n'est point toûjours la Providence qui les engage dans leur état ; mais que c'est de leur propre mouvement & par des veües purement humaines, qu'elles sont entrées dans ces voyes, Dieu ne les regarde point comme ses Epouses. Il ne s'est point engagé à veiller sur elles par des soins d'une Providence speciale : au contraire ce sont souvent des rebelles, qui se sont soustraites à sa conduite, & qui par là s'attire la privation des graces du ciel. Or quel est

Cant. c. 8.

ſur cela leur malheur, d'avoir à ſoûtenir le combat le plus rude & le plus opiniâtre ; ſans être aſſuré de la protection particuliére de Dieu ; d'avoir à conſerver une vertu que tous les Peres nous aſſûrent nous être impoſſible de conſerver, ſans une grace extraordinaire, & de n'oſer ſe promettre cette grace ſans une téméraire préſomption ? Car enfin c'eſt un Monde à ſoûtenir l'honneur de ſes Vierges, & non pas à Jeſus-Chriſt, qui n'a nulle part à leur vertu.

Il n'en va point ainſi de vos Epouſes, Seigneur : comme elles n'ont pris cét engagement que par une vocation légitime ; que les intérêts du Monde n'ont nulle part à leur virginité ; qu'elles ne l'ont vouée que pour répondre à vos inſpirations, & pour vous plaire ; vous vous trouvez engagé par le choix que vous avez fait d'elles à ſoûtenir l'ouvrage de vos mains : *Scio enim cui credidi* ; c'eſt vous, Seigneur, qui m'avez engagée dans l'état Religieux ; je n'aurois jamais tant préſumé de mes forces, & ce

2. Tim. 1. 1.

n'est pas sans avoir connu ma foiblesse que j'ay formé un projet aussi difficile que celuy-là. Je sçavois, Seigneur, & j'en étois persuadée qu'il ne m'appartient pas de vivre sur la terre comme les Anges vivent au ciel; mais vous l'avés voulu, Seigneur. En vain vous l'ay-je représenté, vous m'avés pressée, sollicitée, rassûrée: c'est à vous à finir ce que vous avés commencé; il y va de l'interêt de vôtre gloire, de conserver avec soin le dépôt sacré de ma virginité: *Scio enim cui credidi, quia potens est depositum meum servare.* Ibid. Car quelle apparence, mon Dieu, que vous eussiés éxigé de moy ce sacrifice, si vous n'eussiés eu le dessein de me donner les graces dont j'ay besoin pour l'accomplir? Cela n'est point du caractere d'un Dieu aussi bon que vous: vous aidés bien quelquefois ceux que vous n'appellés pas; mais il est inouy que vous ayiés jamais abandonné ceux que vous engagés aux plus grandes entreprises.

2. La récompense des Vierges de Jesus-Christ est le repos de con-

science en cette vie, & la gloire en l'autre. Quand je parle de repos, je n'entends pas une paix qui ne soit troublée par aucune attaque. La vie de l'homme est une guerre continuelle; mais au travers de ces allarmes, il regne je ne sçay quelle assûrance, & je ne sçay quel calme, que produit une conscience timorée. Comme le motif de leur vertu n'est que le soin de plaire à Dieu, le fruit de cette méme vertu est l'assûrance secrette qu'on a de lui plaire: quelque image qui puisse broüiller son esprit, elle sçait que l'œil de Dieu qui l'éclaire, discerne ses véritables sentimens; *testis in cœlo fidelis*: c'est un témoin qui lit dans le secret du cœur au travers des tenébres que le Démon répand: or il n'est point de plaisir plus exquis pour une ame fidele, que cét heureux témoignage.

Psal. 88

Plaisir que n'ont point les Vierges du Monde: car comme leur vertu n'est fondée que sur des raisons humaines, elle ne régle que les dehors, & ne va pas jusqu'à étouffer les de-

ſirs criminels dans le cœur, où le Monde ne voit pas. Or c'eſt un ſupplice bien cruel de porter dans ſon cœur toute l'horreur, tout le trouble & toute la peine du crime, ſans oſer goûter les fruits malheureux de ſon iniquité ; d'avoir les dehors auſſi réguliers que les Veſtales, & le cœur auſſi corrompu que les femmes les plus libertines ; d'avoir des yeux pleins d'une convoitiſe éternelle, comme parle l'Apôtre, *Oculos habentes plenos adulterij*, & d'être contraint par les loix du Monde de garder toutes les apparences de la plus auſtére vertu. Et cependant n'eſt-ce pas l'état de la plûpart de ceux que j'ay renfermez ſous le nom de Vierges du Monde ? *2. Pet. c. 2.*

Leur deſtinée ne me paroît pas plus heureuſe pour l'autre vie : car ou leur virginité ſera la cauſe de leur perte, ou du moins elle ne ſera nullement méritoire pour leur ſalut. C'eſt à ces Vierges folles que Jeſus-Chriſt aura droit de dire, *Neſcio vos* ; je ne vous connois point : que le Monde vous récompenſe du ſa- *Matth. c. 25.*

crifice que vous luy avez fait ; pour
Ibid. moy je n'ay point de place à vous donner parmi mes Vierges, *Nescio vos* ; je connois celles que j'ay choisies, & qui en veuë de me plaire aprés le vœu qu'elles ont fait de leur virginité, ont été à l'exemple des Vierges sages dans une vigilance continuelle jusqu'au jour de ma visite : je sçay les combats qu'elles ont soûtenus pour moy : témoin de leur fidelité je ne puis leur en refuser la récompense ; & autant qu'elles se sont attachées à moy par le lien de la Religion, autant est il juste que je me communique à elles :
Apoc. 14. 4. *Hi sunt, qui sequuntur Agnum, quocumque ierit ; Virgines enim sunt* ; à quel dégré d'élévation que je me porte, il est raisonnable que leur esprit exempt des ordures de la chair, & qui n'eut jamais nul commerce avec les sens, me suive par tout avec les plus pures intelligences : plus on se détache du corps, plus on est en droit de s'aprocher de Dieu, qui est un pur esprit : *Hi*
Ibid. *sunt, qui*, &c. Telle est la récom-

penſe des Vierges de Jeſus-Chriſt.

Pour vous qui êtes du nombre des Vierges du Monde, paſſez au rang des Vierges ſages par une vigilance continuelle. Plus vôtre état eſt difficile à ſoûtenir dans le ſiecle, plus il faut redoubler vos ſoins; mettez Dieu de vôtre côté, en faiſant pour luy ce que vous avez fait pour le Monde: ne ſoyez pas aſſés malheureux pour vous damner, par où les autres deviennent de ſi grands Saints. Souvenez-vous que l'ame la plus corrompuë peut devenir en un moment auſſi pure que les Anges, & que l'ame la plus pure peut devenir auſſi tout d'un coup la plus criminelle; l'un vous tiendra dans la confiance, & l'autre dans la crainte. Je paſſe à la troiſiéme partie.

III. PARTIE

Il n'eſt rien dont l'homme ſe pique tant, & dont il ſoit ſi jaloux que de la liberté, & rien au fond qui luy ſoit ſi impoſſible de défendre & de conſerver. Outre la ſubordination générale qui ſe trouve entre les hommes, & qui eſt de l'ordre

de la Providence, l'abus que les maîtres font de l'autorité qu'ils ont receuë d'enhaut, & l'interêt bas & servil des sujets qui ont besoin de leur protection, appesantissent le joug de la servitude, & captivent la liberté par des chaînes qu'il est bien difficile de rompre. C'est donc à l'homme une indispensable nécessité de vivre dans la dépendance, soit qu'il fasse au Monde un sacrifice de sa liberté, ou qu'il le fasse à Dieu par les vœux de Religion. Il ne s'agit plus que de délibérer auquel des deux il est le plus expédient de faire un si grand sacrifice. Or je dis que la seule difference de ces maîtres, Dieu & le Monde, donne à l'obéissance du Religieux trois avantages bien remarquables par-dessus la servitude & l'esclavage du Monde. Souffrez, Messieurs, que je vous développe cette verité en peu de mots, & que j'acheve par-là l'éloge de la Religion.

C'est à Dieu que le Religieux fait un sacrifice de sa liberté : car, Messieurs, il ne faut icy considerer

l'homme qui le gouverne ; que comme le canal par où son obeïssance & sa soûmission passe jusqu'à Dieu, puisqu'il n'est point de Religieux dans l'Eglise, qui voulût en faveur de quelque homme que ce pût être, se dépouïller de sa liberté ; & que c'est à Dieu seul qu'il l'a voüée en termes formels : bien différent en celà des esclaves du Monde, qui bornent leurs veuës & leurs services à l'homme seul, & qui le regardent comme l'arbitre de leur fortune, dont ils attendent leur récompense.

Or je dis que l'obeïssance d'un Religieux jointe aux peines qui luy sont communes avec les gens du siecle, trouve dans la qualité du Maitre qui est Dieu, trois motifs bien capables d'adoucir le joug & de faciliter les voyes de la soûmission : le premier est l'excellence du Maitre auquel il est plus aisé de se soûmettre ; le second est la bienveillance du Maitre en faveur duquel il devient plus facile de soûtenir la gêne & la contrainte ; & le troisiéme est la sainteté du Maitre auquel l'on

peut obéïr aveuglément sans risquer le salut de son ame. Trois avantages bien consolans pour les Ames Religieuses, & bien inconnus aux gens du Monde : ils demanderoient un discours entier, je les touche en peu de mots.

L'excellence du Maître adoucit le joug de l'obéïssance : il est certain, MESSIEURS, qu'il est plus facile d'obéïr à ceux qui semblent nez pour nous commander : le mérite est une espece de supériorité naturelle, qu'il est plus aisé de reconnoître qu'aucune autre : on s'y soûmet presque sans réfléxion, & l'on auroit plus de répugnance à prendre quelque empire sur des personnes d'un merite distingué, qu'à leur obeïr. Au contraire quand le mérite manque à ceux que le Monde éleve au-dessus de nos têtes, l'on repugne à la soûmission ; on sent je ne sçay quelle résistance secrette que produit le peu d'estime qu'on a pour eux, & l'on regarde ce renversement de l'ordre naturel comme un attentat à sa liberté.

Telle est cependant la destinée des esclaves du Monde : c'est la naissance, la fortune, la faveur, & l'argent qui vous donne un maître, & presque jamais le mérite. Il semble que ce défaut devroit tempérer l'autorité des Grands, & c'est cela même qui les rend plus jaloux de la maintenir : ces maîtres si peu dignes de l'être, ne le sont jamais assez à leur gré ; & moins ils ont dequoy soûtenir leur rang & s'attirer le respect, plus ils ont soin de l'éxiger & de vous faire sentir le poids de leur autorité. Ils vous regardent comme des hommes d'une espece differente de la leur, comme des victimes qui ne sont nées que pour être immolées à leur plaisir, ou à leur interêt, suivant cette maxime de César si familiere aux Grands du Monde, *Humanum paucis vivit genus*, que les hommes ne sont que pour un petit nombre de personnes distinguées qui se trouvent dans l'élevation, ou selon le mot d'un autre Empereur, *O homines ad servitutem natos !*

Cette prodigieuse inégalité de con-

ditions femble bien dure au Mondain, dans une égalité auffi grande qu'eft celle d'un homme à un autre homme. Mais quand on y joint un mérite inégal de la part du Maître, la foûmiffion devient un fardeau insupportable : il faut inceffamment étouffer les faillies de l'orgueil, qui fe révolte : il faut même faire taire la raifon, & renoncer à fes propres lumieres, pour fuivre les vifions, & les idées chimériques d'un Grand, qui eft perfuadé que la fupériorité de l'efprit doit fuivre celle des états & des conditions.

Il faudroit alors remonter à la Providence, & chercher dans fes ordres dequoy fe confoler ; mais c'eft une reffource que les Mondains ne connoiffent pas : le maître qu'ils fervent n'eft point dans le ciel ; c'eft l'homme feul, qu'ils voyent ; c'eft à luy qu'ils ont vendu leur liberté ; il n'eft pas feulement la voye, mais le terme de leurs refpects & de leur obeïffance. Il n'appartient qu'aux Religieux de trouver alors dequoy fe confoler. Que les perfonnes que

Dieu éleve au-dessus de luy, soient indignes de son obéïssance, ou qu'ils en abusent ; ce n'est point à l'homme qu'il l'a promise, ni qu'il la rend ; c'est à un Maître dont l'excellence & le merite luy sont connus. Il n'y a qu'un Dieu qui puisse être digne d'un sacrifice aussi grand que celuy de la liberté ; mais on peut dire aussi qu'il le mérite parfaitement, & que si la dépendance est inévitable à l'homme, il luy doit être glorieux de vivre sous celle d'un Dieu.

Maître qu'il est de l'Univers, il a sur tous les êtres créez un domaine essentiel, tellement inaliénable, que s'il pouvoit s'en dépoüiller, il ne seroit plus Dieu : Estre si necessaire qu'il n'a jamais pû ne pas être, comme tous les Grands de la terre, dont l'être purement arbitraire n'a pour base que le néant, d'où ils sont sortis ? Etre si immuable que parmi les révolutions des Empires, les décadences des Etats, les chûtes des Princes, les victoires & les défaites des Conquerans, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, il se trouve toûjours

101. au même point de grandeur : *Tu autem idem ipse es.* Il ne peut ni croître ni déchoir ; on ne le voit agité ni d'esperance, ni de crainte : adoré, non adoré, servi, non servi, attaqué de l'impie, maudit du libertin, combattu par l'athée ; il n'a point be-
Ib. soin comme les Princes, pour être grand, d'être reconnu pour tel, *Tu autem idem ipse es.* Il n'a qu'à laisser tomber ses ennemis d'eux-mêmes & par leur propre poids, dans le fond
36. de leur néant ; *Deficientes quemadmodum fumus deficient.* Maître éternel en sa durée ; toute grandeur humaine finit necessairement, cela est attaché à la condition de l'homme, il doit un tribut à la mort ; il n'appartient qu'à Dieu de survivre à tous les siecles, *Regi sæculorum immortali soli Deo honor & gloria.* Les Princes ne regnent dans cette longue suite de siecles qui roulent sur nos têtes, qu'une petite mesure de temps : au commencement & à la fin de tous les siecles est le Pere de l'éternité, qui donne l'être au temps même, & que le temps ne peut alterer :

Regi ſaculorum immortali, &c. Maître dont le pouvoir n'eſt borné, ni par les eſpaces infinis des cieux, ni par l'immenſe étenduë de la terre; il eſt Dieu par tout, tournant, foudroyant, renverſant, s'il luy plaît, répandant d'une main liberale ſur chaque étre creé tout le bien dont il joüit; la lumiere & les tenébres, le jour & la nuit; *Tuus eſt dies, & tua eſt nox,* &c. Tout malgré l'homme fait ſa volonté; les cieux roulent par ſes ordres, les ſaiſons ſe ſuccedent par une ſuite réguliere, les élemens ne ſortent point de leur ſphére, la mer s'éleve & ſe calme à ſon gré, & il n'eſt pas au pouvoir de tous les Potentats de l'Univers d'arrêter un moment l'ordre du Monde. Maître en un mot, ſi neceſſaire & ſi abſolu, que toute la Nature retomberoit dans ſon premier cahos, ſi elle n'étoit, pour ainſi dire, ſoûtenuë, & comme ſuſpenduë ſur les abîmes du néant, par l'aſſiſtance & l'appuy continuel de la main qui l'a formée. Voilà quel eſt le Maître que vous ſervez, Ames Religieuſes; jugez s'il

est digne du sacrifice que vous luy avez fait de vôtre liberté.

Dieu n'est pas seulement le plus grand Maître, il est encore le meilleur de tous les Maîtres; qualité bien capable d'adoucir le joug de l'obéïssance. Quelque pénible que soit la dépendance, elle devient aisée quand on sert un Maître bien intentionné, généreux, liberal, &c. dont on sent qu'on est aimé : quelqu'amour que l'homme ait pour luy-même, il n'est point d'interêt qu'il ne sacrifie pour un Maitre dont il se voit consideré : il n'est rien qui flatte davantage un sujet, qu'une pareille bienveillance; & si les Grands sçavoient tout ce qu'ils peuvent sur leurs sujets par l'amour, ils seroient encore plus maitres des cœurs de ceux à qui ils commandent, qu'ils ne le sont de leur fortune.

Mais, ô cruelle destinée des esclaves du Monde! ils servent des Maîtres enyvrez de leur amour propre, possedez de leurs interêts particuliers, & incapables d'entrer dans ceux d'autruy. Sacrifiez leur vôtre

fortune, vôtre ſang & vôtre vie, c'eſt trop d'honneur pour vous de mourir à leur ſervice. Paſſez les jours, & les nuits à travailler à leurs affaires; ils affectent de l'ignorer, pour n'être pas obligez de le reconnoître. Efforcez-vous par l'aſſiduité la plus conſtante, & l'attachement le plus opiniâtre à leur rendre tous les devoirs, pour parvenir à leur plaire; s'il y a de la bizarrerie dans leur humeur, comme il arrive aſſez ſouvent, toutes vos démarches ſont receuës avec froideur & avec indifférence. Ayez vingt ans de ſervice auprés d'eux, un nouveau venu vous efface en un jour : faites une faute aprés plusieurs années d'une inviolable fidelité, toutes vos peines ſont oubliées : devenez inutiles à leurs interêts, vous leurs devenez odieux & inſupportables : faites-les ſouvenir de la récompenſe aprés le ſervice rendu, ils n'en faut pas davantage pour vous attirer leur diſgrace; & ſi l'on peut vous laſſer par des longueurs affectées, par des froideurs étudiées,

par des querelles suscitées mal à propos, un Maître ingrat se sçait encore bon gré de vous avoir frustré du fruit de vôtre travail. Que si quelqu'autre plus traitable & plus humain veut bien que vous vous avanciés avec luy, par quels rudes services vous fait-il acheter une récompense toûjours long-temps attenduë, souvent disputée, quelquefois reprochée, peu de temps possedée, & qui finit enfin à la mort ?

Il n'en va pas ainsi de nôtre Dieu, le meilleur & le plus liberal de tous les Maîtres : s'il éxige beaucoup de nous, il nous donne infiniment plus qu'il n'éxige : s'il nous ordonne de travailler à sa gloire, il veille en même-temps sur nos interêts : s'il nous charge d'un fardeau pénible & d'un joug pesant, il sçait le secret de l'adoucir : on ne fait rien pour luy, dont il ne soit témoin, & qu'il ne paye au centuple : on est toûjours seur de luy plaire, dés qu'on le veut; seur de sa grace, dés qu'on la demande; seur de sa protection, dés qu'on l'implore; seur de n'être

jamais abandonné de luy, si on ne l'abandonne le premier ; seur de le trouver si disposé à récompenser nos services, qu'il appréhende plus que nous-mêmes que sa recompense ne nous échappe.

Car c'est encore un avantage de l'obéïssance Religieuse de mettre le salut de l'homme à couvert, au lieu que l'obéïssance du Monde est souvent criminelle. Il ne faut point pour obéïr aux Maîtres du Monde discerner ce qui est juste d'avec ce qui ne l'est pas ; il faut être à tout, exécuter les choses souvent les plus dures & les plus injustes, devenir le vil instrument des fourberies, de l'avarice, des vengeances & des plaisirs d'autruy ; faire taire la conscience qui crie contre nous en ces rencontres ; mettre à l'écart les principes de Religion ; ne pas examiner des affaires délicates, où l'on sent bien qu'on interesse son salut ; se calmer sur la probité prétenduë de gens qu'on sçait n'en point avoir ; & aprés avoir exposé ses biens, sa fortune, & sa vie, exposer encore son ame,

& se damner pour eux. Voilà l'obéïssance qu'éxige le Monde ; & ce qu'il y a d'admirable, il trouve des esclaves à ce prix.

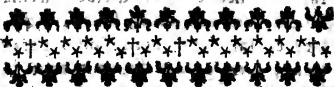
L'obeïssance Religieuse vous met à couvert de ce peril : on ne peut rien vous commander d'injuste ; tout est réglé selon l'Evangile : quelque difficiles que puissent être les gens qui commandent dans le lieu Saint, comme ils sont élevez dans l'école de Jesus-Christ, & qu'ils ont de la probité, il ne leur peut échapper aucun ordre, où vôtre conscience soit interessée ; & quand même ils seroient capables de s'oublier jusqu'à ce point là, vous rentrez en possession de la liberté dont vous vous êtes dépoüillé, & devenez exempt de tout ce qui peut blesser les interests de vôtre conscience.

Mais on peut, me direz-vous, secouër l'obéïssance du Monde, & non pas celle de la Religion. On le peut, MESSIEURS ; & qui le peut ? Est-ce le pouvoir que d'y trouver sa fortune attachée, de tirer de là sa subsistance, de ne pouvoir quitter

ſans ſe mettre hors d'état d'avoir ailleurs une reſſource ; ſans ſe diffamer & ſans être perdu de reputation ; ſans perdre ſouvent tout le fruit d'un long ſervice ; ſans être obligé d'entrer dans une carriére nouvelle d'affaires & d'occupations, où l'on ſe trouve étranger ? Eſt-ce là le pouvoir ? eſt-ce là cette liberté, dont on ſe pique tant dans le Monde ? Eſclave plus ſouple & plus obéïſſant, il faut ronger ſon frein, obéïr juſqu'à la mort, en murmurant ; & toûjours ſe flattant d'une liberté chimérique, paſſer ſes jours dans un veritable eſclavage.

Finiſſons par ces paroles de ſaint Paul : *Nolite fieri ſervi hominum* ; ne vous rendez pas eſclaves des hommes. Il faut leur obéïr, en revérant en eux l'image de Dieu, & reſpectant le caractére d'autorité dont il les a revétus, & non pas en vous arreſtant à un faſte exterieur, qui frappe les ſens : *Sicut Domino & non hominibus.* Par là vous joüirez en cette vie de l'heureuſe liberté des Enfans de Dieu, & dans l'autre de la gloire, &c.

1. Cor. c. 7.



SERMON SUR UNE CEREMONIE DE PIETE' ENVERS LA SAINTE VIERGE.

Sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei Genitrix.

Nous avons recours à vôtre protection ô sainte Mere de Dieu.

C'Est la priere que l'Eglise adresse à Marie au nom de tous les Fideles ; & c'est l'action que vous venez faire aujourd'huy, * Chrétienne jeunesse, en vous mettant sous la protection de la Vierge, avec tout l'appareil & toute la solemnité que mérite une si sainte cérémonie. Gar-

* Les Pensionnaires du College de Loüis le Grand, qui le jour de la Visitation fôt leurs dévotions solemnellement, pour se mettre sous la protection de la sainte Vierge.

dez-vous d'envisager cette action comme une pratique légére, & souvenez-vous que Loüis XIII. Prince également réligieux & vaillant, ne crût pas autrefois pouvoir mettre en de meilleures mains le gouvernement de ses Etats, & la prosperité de son Royaume, qu'entre celles de Marie. C'est à l'exemple de ce pieux Monarque, que vous êtes assemblés aujourd'huy, pour attirer sur vous les secours d'une si puissante Médiatrice: jour de grace & de salut, si vous sçavés pénétrer toute l'importance de ce que vous allés faire, & les suites avantageuses que vous en devés attendre.

En effet, rien n'est plus capable d'engager les grands à protéger les petits, que la veûë de leur foiblesse; & rien n'est plus capable d'engager les petits à ne se départir jamais de l'obéissance qu'ils doivent aux grands, que d'être sous leur protection: deux avantages également considerables que vous procure l'action que vous faites, en présence des Autels. Car en premier lieu, rien ne doit davan-

tage engager Marie à vous protéger, que cét acte autentique de respect & de confiance : en second lieu, rien ne doit plus vous engager vous-mêmes à luy être fideles que cét aveu solemnel, & cette profession ouverte, de vouloir vivre sous sa protection. Ces deux considerations feront tout le sujet de cét entretien : donnez-moy vôtre attention, aprés que nous aurons demandé, &c. *Ave.*

I. PART. OUY, MESSIEURS, plus j'éxamine les circonstances de cette cérémonie, plus je suis convaincu que rien n'est plus propre à engager la Mere de Dieu à vous être favorable : soit que je considere ceux qui vous inspirent une si sainte pensée, ou que je fasse attention à vous qui l'éxécutez avec tant de solemnité ; soit que je fasse réfléxion à ces malheureux temps, où la dévotion à la sainte Vierge s'est tellement refroidie, & où cependant vous n'avez rien perdu de la vôtre ; soit enfin que je tourne les yeux vers ce lieu que vous luy consacrez tout de nouveau,

nouveau, qui est celuy de vos prieres.

Ceux qui nous inspirent cette pensée, c'est nous, MESSIEURS, qui avons l'honneur d'estre chargez du soin de vostre éducation. Destinez par l'esprit de nostre vocation & par la confiance du public à élever la plus florissante jeunesse du Royaume, nous connoissons toute l'importancce d'un employ si utile, & en méme-temps nous sentons tous le poids d'une si difficile entreprise : nous sçavons que les plus chers dépofts de l'Etat sont entre nos mains ; qu'il attend de nous des Eléves non seulement habiles dans les sciences humaines, mais encore dans la science du salut, qui puissent dignement remplir les premieres charges de l'Eglise, de la robbe, & de l'épée : employ dont dépend, si j'ose le dire, la félicité & le bon ordre du Royaume.

Mais d'ailleurs nous sçavons que la naissance est un obstacle presque insurmontable aux vertus chrêtiennes ; que c'est assez d'estre né de qualité pour apporter au monde une op-

position essentielle aux maximes de l'Evangile: nous n'ignorons pas que ce qui est grand devant les hommes, devient souvent abominable devant Dieu: nous avons à combattre l'éducation qui, selon la pensée d'un célebre Ecrivain de ce siecle, est un second orgueil ajoûté à celuy de la naissance: nous avons à vaincre la mollesse & le luxe de la maison perpetuelle; le commerce du Monde, qui efface en un jour toutes les impressions de vertu que peut donner un mois entier de soins & d'application: nous avons à soûtenir le penchant d'un âge à qui le vice est comme naturel, & à qui la vertu paroît étrangere:& contre des maux si pressans nous sentons l'impuissance de nos forces. Nous pouvons bien veiller, prier, travailler sans relâche, vous insinuër à propos tout ce qu'une charité ardente & discrete nous peut inspirer; mais nous n'avons pas en main la grace du Ciel.

Or le zéle nous suggére aujourd'huy un expédient admirable, pour suppléer à nôtre foiblesse. Instruits

que nous ſommes des ſentimens de l'Egliſe, nous ſçavons que Marie eſt la diſpenſatrice des faveurs céleſtes; que c'eſt par elle que Dieu verſe ſur les hommes les plus riches tréſors de la grace; ſon pouvoir & ſa bonté nous ſont également connus: nous remettons donc entre ſes mains ceux que le public a bien voulu confier aux nôtres, & par là ſans doute nous l'engageons à vous protéger d'une façon particuliere.

Non ce n'eſt point ſur nos forces que nous comptons, Vierge ſainte; c'eſt ſur vôtre ſecours. Vous voulez que ces enfans aillent à vôtre Fils: nous tâcherons de les y conduire; mais c'eſt à vous à les préſenter. L'Egliſe inſpirée du ſaint Eſprit, vous met dans la bouche ces paroles ſi conſolantes pour les Fideles, *Qui me invenerit, inveniet vitam, & hauriet ſalutem à Domino*; quiconque me trouvera, il trouvera la vie éternelle, & il trouvera le ſalut du Seigneur: *Prov. c.8.* *In me omnis ſpes vitæ & virtutis*; en vain on cherche hors de moy la vie de la grace & la vertu; ce n'eſt que *Eccl. c.24.*

par mon entremise qu'on la doit attendre. Vous semblez même faire un reproche amer aux Fideles, qui négligent d'implorer vôtre secours : *Respicite filii nationes hominum*; jettez les yeux sur toutes les Nations du Monde ; & sur tous les Siecles passez, & voyez si quelqu'un se peut plaindre de m'avoir invoquée en vain. C'est sur des assurances si expresses & si souvent réiterées dans les prieres de l'Eglise, que nous osons conduire aujourd'huy cette jeunesse Chrêtienne aux pieds de vôtre Throsne. C'est à vous à faire en sorte qu'ils y trouvent la protection que vous nous faites esperer.

Eccl. c. 2.

Mais, MESSIEURS, si nous engageons Marie à mettre sa puissance en œuvre pour vous, par l'aveu de nôtre foiblesse : rien n'est plus capable de réveiller sa tendresse & sa bonté envers vous, que l'aveu public que vous faites de la vôtre, & le soin que vous avez d'implorer la protection de la Vierge. Ce ne sont pas des pecheurs qui ayent vieilli dans les voyes corrom-

puës du Siecle ; c'est une jeunesse Chrêtienne, susceptible des impressions de là vertu, dans la fleur de l'âge, où Dieu ménage les premiers momens : ils trouvent souvent de l'attrait & de la complaisance aux pensées qui regardent le service de Dieu, & d'ailleurs combattus par le penchant naturel ils se jettent dans le sein de leur mere, comme dans un azile assûré: *Sub umbra alarum tuarum protege nos* ; couvrez-nous, ô Vierge sainte, de l'ombre de vos aîles. Que s'il en est par hazard quelqu'un parmi eux qu'un premier mouvement ait emporté ; ce n'est point un pecheur endurci, il y a plus d'inconsidération que de malice : mais quoy qu'il en soit, il veut retourner à Dieu, il cherche une voye, il s'adresse à Marie ; quelle joye plus sensible pour elle, qui fait gloire de ramener les plus égarez ?

Ce n'est pas icy la dévotion d'un particulier qui se cache par respect humain, & qui dans un Oratoire secret rend à Marie un hommage qu'il desavoüe dans le public : c'est un acte

autentique de respect & de vénération, par lequel à la veûë de tout le monde vous faites gloire d'être ses serviteurs. O si Jesus-Christ a promis que deux ou trois assemblez en son nom ne manqueront jamais d'attirer sur eux son assistance spéciale, que feront trois ou quatre cens que vous étes assemblez en ce lieu, pour demander la protection de Marie? Pourra-t'elle vous la refuser, lorsque tous ensemble vous conspirez à un même dessein? Joignant vos cœurs par le lien d'une intention commune, vous animant l'un l'autre par un exemple réciproque, vous forcerez, si j'ose le dire, toute sa puissance à vous être favorable? De quelque côté qu'elle tourne les yeux, elle ne verra que des sujets dévoüez à son service, que des enfans pleins de zéle pour sa gloire, & d'une confiance filiale en sa bonté. Il y va en quelque sorte de son interest, de ne se montrer pas difficile à de jeunes gens, qui commencent à se former, & qui porteront ensuite dans le Royaume entier les sentimens d'u-

ne tendre & d'une solide devotion envers elle.

Ah ! pourroit-elle oublier, MESSIEURS, des enfans, en qui elle voit couler le sang de tant d'illustres noblesses Catholiques, qui le siecle passé ont défendu son honneur contre les ennemis de l'Eglise ? Oüy, MESSIEURS, plusieurs d'entre vous peuvent compter parmi leurs ayeux des défenseurs de Marie, qui ont redressé ses Autels, rétabli ses Images dans le culte qui leur est deû, perdu la vie à la défense de ses interêts, & qui vous ont transmis avec le sang, le respect & la confiance que vous avez en elle : honneur que vous devez plus estimer, que celuy d'avoir au nombre de vos ancêtres des gens qui ont forcé des villes & gagné des batailles en veûë d'une gloire mondaine. Car si Dieu visite quelquefois jusqu'à la troisiéme & à la quatriéme génération, pour punir sur les enfans les pechez des peres, doutez-vous que Marie ne se fasse un plaisir de récompenser jusques dans la posterité la plus reculée le zéle de ceux dont

vous descendez, & qui ont si bien soûtenu ses interests ?

Je puis ajoûter que l'esprit de nôtre siecle est encore icy pour vous une conjonćture favorable. Quelques jeunes que vous soyez, MESSIEURS, vous aurez sans doute entendu parler de certains zélez indiscrets, que le démon a suscitez pour fermer aux Fideles l'azile le plus seur qu'ils ayent contre les ennemis de leur salut ; je veux dire, ces gens qui sous un faux prétexte de la gloire de Jesus-Christ ont attaqué sa Mere, & ont voulu rallentir la dévotion des Fideles envers la Vierge. Quoyqu'ils n'ayent pas tout-à fait réussi dans leur projet, ils n'ont pas laissé au préjudice du Christianisme de faire de malheureux progrés en plusieurs lieux, & l'on ne s'apperçoit que trop du refroidissement d'une dévotion si solide. Or si quelque chose est capable de réveiller la tendresse de Marie à vostre égard, c'est devoir malgré la froideur que l'on tâche d'inspirer pour elle, une Maison qui luy est entierement dévouée,

qui fait une profession ouverte d'étre à elle, & de luy donner des marques d'autant plus fortes de son zéle & de son respect, que la malignité du siecle s'éforce plus de rallentir l'un & l'autre.

Ouy, Messieurs, Marie vous regarde comme ses plus fideles sujets : & comme dans les troubles de l'Etat le Prince a lieu de distinguer ceux qui ont un attachement sincere à sa personne ; & qu'il n'est jamais plus touché de leurs services, que quand tous les autres luy manquent : ainsi ne doutez pas que Marie ne distingue au travers de ses ennemis ceux qui conservent un sincere attachement à ses interéts. Ouy encore une fois, ce vous est une conjoncture favorable pour profiter du debris des autres. *Ecce ego*, dit-elle, *& pueri mei* *Isa. c.8.*
quos dedit mihi Dominus : voicy ceux qui me consolent des pertes que je fais ; voilà mes véritables enfans que rien n'a pû faire departir de leur devoir : je reconnois leur fidelité, à la profession publique qu'ils font de me servir, dans un tems où quelques-uns

croyent rendre service à Dieu en me négligeant. Je sçaurai un jour connoître les miens ; je sçauray réünir dans leur personne les bienfaits que je voulois répandre sur ceux qui m'ont abandonné. Ce redoublement de zéle mérite bien quelque augmentation de grace : *Ecce ego & pueri mei quos dedit mihi Dominus.*

Il semble même que le lieu où vous avez érigé l'Image de la sainte Vierge, soit seul suffisant, MESSIEURS, pour l'engager dans vos interêts. Elle se voit élevée par vos mains sur le principal Autel, où vous allez chaque jour pratiquer les exercices les plus essentiels de la Religion. C'est dans l'endroit le plus apparent de la maison, où elle est exposée à la vénération publique : c'est un aveu solemnel que vous faites à la face des Autels, que c'est par elle que vous attendez les graces du ciel. Là tandis vous assistez au saint Sacrifice de la Messe, où la Victime non sanglante est offerte à Dieu, Marie s'y trouve presente comme elle étoit au pied de la croix, pour répandre sur vous

les fruits du Sang de son Fils. Là tandis que vous assistez au Service divin, elle s'y trouve pour présenter au Ciel vos prieres : peuvent-elles passer par des mains plus favorables ? Là tandis qu'aux Fêtes solemnelles chacun de vous vient se réconcilier avec Dieu, & qu'il regrette ses pechez au pied du Prêtre, Marie fait son devoir de Médiatrice; elle se met entre son Fils & vous; elle appaise sa colere, & vous inspire vos sentimens plus équitables envers luy; elle demande pour vous des graces de conversion, & vous presse d'y répondre; elle arrête le bras de la justice de Dieu prêt à vous punir, & vous remplir d'une crainte salutaire de ses jugemens. Ah ! MESSIEURS, à qui croyons-nous être redevables de cette patience infinie de Dieu qui attend nôtre pénitence si long-temps? Tout bon qu'il est, le croyons-nous si lent à punir ? rendons graces à Marie; c'est elle qui attire la miséricorde du Seigneur sur nous.

Ah ! que son Fils auroit de peine à prononcer en sa présence l'Arrêt de

réprobation contre vous ! Il sçait que vos interests lui sont chers ; c'en est assez pour suspendre sa colere : il faudroit porter bien loin vôtre ingratitude pour l'obliger à une telle extrémité ; & il faudroit que Marie vous desavouast avant que l'indignation de Dieu pust éclater ; *Erunt oculi mei & cor meum ibi cunctis diebus.* 3 Reg. 9.

Souvenez-vous, dira-t-elle à son Fils, que ces lieux me sont consacrez, que l'Autel où je préside est un azile universel. Je vous le demande par ces flancs sacrez où j'ay eu l'honneur de vous renfermer ; ne me refusez point le prix du sang que je vous ay donné ; sauvez ceux que j'aime, & qu'il ne soit point dit qu'un serviteur de Marie puisse périr.

Si pour être honorée en certains endroits, Marie y fait si souvent des miracles pour la santé du corps, que n'est elle pas capable, MESSIEURS, de faire pour le salut de vos ames, qui luy sont plus cheres. Heureux si vous connoissez bien le trésor que vous possedez ! Non, Chrêtienne jeunesse, je ne voudrois point d'autre re-

mede pour guérir toutes les plaïes de vos ames : la passion la plus ardente s'éteindroit à ses pieds ; son auguste présence seroit seule capable de vous sanctifier , comme saint Jean Baptiste le fut à pareil jour que demain: ***Exultavit in gaudio infans in utero ejus.*** *Luc. 1* Cét enfant qui m'écoute sentiroit une impression de grace toute extraordinaire , gousteroit une joye pure , un plaisir exquis de se voir hors des atteintes du peché , commenceroit à être touché de la beauté de la vertu ? prendroit un esprit , & un cœur tout nouveau ; ***Exultavit infans in utero.*** *ibid.*

Ah ! Vierge sainte , répandez sur cette jeunesse Chrêtienne cette abondance de grace , que vous avez si bien sçeu faire profiter : qu'ils ressentent par là l'effet de vôtre protection , qu'ils jouissent de l'heureuse liberté des enfans de Dieu , ou qu'ils la recouvrent s'ils l'ont perduë ? que les larmes de repentir & de joye coulent en même - temps de leurs yeux : qu'ils reconnoissent qu'une puissante Reine préside en ces lieux , & qu'ils benissent la main secourable

ibid. qui aura rompu leurs fers; *Exultavit infans in utero.* C'est à vous qu'est reservé un tel ouvrage; qu'il ne soit pas dit, qu'on ait pû vous résister: que la fête ne se passe pas sans que vous répandiez vos faveurs sur nous; que quelqu'un au moins s'en ressente. C'est alors que vôtre gloire sera pleine; que le ciel en joye vous félicitera sur la brebis égarée que vous aurez reconduite au bon Pasteur; que vous-même heureuse d'avoir sauvé une ame, inviterez les Esprits bienheureux à chanter avec vous ce céleste Cantique, ibid. *Magnificat anima mea Dominum*; Mon ame glorifie le ibid. Seigneur: *Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo*; & mon esprit ravi hors de moy, ne se possede pas dans la joye que j'ai de voir que par mon ministére le Sauveur opere les merveilles de sa grace.

II. Part. MAIS, MESSIEURS, il ne faut pas tellement vous flatter de la protection de Marie, qu'elle vous fasse oublier ce que vous lui devez. Si l'action que vous faites aujourd'hui

l'engage à vous être favorable, elle ne vous oblige pas moins à lui être fidele. Or quand on eſt ſous la protection d'un Prince; premierement, on implore au beſoin ſon ſecours; ſecondement, on lui rend ſes devoirs avec reſpect; troiſiémement, on ſe garde bien d'entrer en rien qui puiſſe bleſſer ſes interêts; trois devoirs qui font le parfait ſerviteur de Marie.

Que vous ſervira, MESSIEURS, d'avoir une ſi puiſſante Protectrice auprés de Dieu, ſi vous ne mettez jamais ſon pouvoir en œuvre & ſa bonté à l'épreuve? On a tant de ſoin dans le Monde d'éxaminer à quoi un patron peut être bon; on lui inſinuë ſi adroitement ſes beſoins, on luy en fait une peinture ſi touchante, on obſerve pour cela ſes bons momens, on l'étudie, on le preſſe, on n'omet rien pour tirer de luy tout ce qu'on en peut tirer. Enfans de lumiere, juſqu'à quand ſerez-vous moins ſages & moins éclairez pour vos interêts, que les enfans du Siecle? Vous connoiſſez en vous des beſoins ſi

réles & si pressans ; vous ne vous en êtes peut-être jamais expliquez à Marie, comme un bon Fils à une mere si tendre. Elevée qu'elle est dans ce lieu de prieres, avez-vous soin de l'invoquer contre les attaques de l'ennemi de vôtre salut. *Si quis cognoverit plangam cordis sui, & expanderit manus suas in domo hac, tu exaudies in cœlo.* Ouy sans doute, ô Vierge sainte, vous éxaucerez en ce saint lieu, quiconque y viendra implorer vôtre secours : que si quelqu'un n'a pas soin de vous faire connoître ses besoins, il doit s'en prendre à luy-même du peu de fruit qu'il tire de vôtre protection. Mais que seroit-ce s'il manquoit envers vous de respect ; s'il osoit profaner par ses immodesties la sainteté d'un lieu où vous présidez ?

3. Reg. 8.

Quand vous ne seriez pas obligez, MESSIEURS, par la sainteté de nos mystéres à vous tenir dans le respect, tandis que vous vous acquittez icy des devoirs de Religion, la presence de Marie devroit seule vous inspirer une mo-

destie respectueuse, & une vénération profonde. Graces au ciel, nous n'avons pas à nous plaindre sur cela, MESSIEURS : on ne peut être que tres-édifié de vous voir allier ensemble tant de jeunesse & tant de révérence pour les saints mysteres. En érigeant l'Image de Marie jusques sur le tabernacle du Dieu vivant, vous avez sans doute bien conceû, que ce seroit susciter contre vous un témoin de vos irréverences ; vous avez compris que ce seroit renouveller la douleur qu'elle eut au pied de la croix, d'y voir les Scribes & les Pharisiens insulter à son Fils ; que ce seroit même vous rendre plus coupables qu'eux en quelque sorte, puisqu'elle vous regarde comme ses enfans. Ah ! MESSIEURS, quel témoin contre vous au Jugement de Dieu, si vous obligiez la Mere de miséricorde à devenir partie contre vous ? quelle ressource auriez vous à esperer ? Malheur à qui viole la sainteté de cét azile : un azile est bien fait pour recevoir les coupables, mais non pas pour commettre de nouvelles offen-

ses! Quel exemple seroit-ce pour ceux qui parmi vous sont nouvellement réunis à l'Eglise ? Lorsque devant leur conversion, ils sembloient avoir des sentimens moins respectueux pour Marie ; vôtre zéle alors s'allumoit contre eux, & à cela je reconnois les vrais serviteurs de la Mere de Dieu : mais que penseroient-ils de vous à leur tour, s'ils vous voyioient devant les Autels manquer de respect en la présence de celle dont vous preniez la défense en main ? Auroient-ils lieu de croire que votre zéle eût été sincére ?

Et il n'y auroit point, MESSIEURS, à s'excuser, sur ce qu'on n'y pense pas : car à quelle fin cette Image est-elle érigée sur l'Autel, si ce n'est pour réveiller en vous le souvenir d'une Mere, à qui vous êtes si redevables ? Pourquoy l'Eglise s'est-elle attachée avec tant de zéle à défendre l'honneur des saintes Images, si ce n'est pour vous inspirer du respect & de la vénération pour ceux qu'elles vous représentent ? Ah ! pourrions-nous croire, MESSIEURS, que l'E-

gliſe ait verſé tant de larmes, répandu tant de ſang, ſoûtenu de ſi rudes attaques, aſſemblé de ſi ſaints Conciles en faveur du culte & de l'honneur qu'on doit aux Images; pour les voir prophaner par ſes propres enfans, aprés les avoir défenduës contre les inſultes de ſes ennemis!

Ce ne ſeroit pas non plus une bonne excuſe à alléguer, que celle du reſpect humain, pour manquer de modeſtie en préſence de la Vierge: quand tous en général ſe comportent avec tant de régularité, aucun en particulier ne doit rougir de faire ſon devoir. Vous vous y engagez tous par l'action que vous faites: c'eſt un acte public auquel vous avez tous conſenti: il n'en eſt point parmi vous qui voulût aujourd'huy deſavoüer l'hommage que nous rendons à Marie. Vous êtes intereſſez à lui faire rendre ce qu'on lui doit, & bien loin qu'il ſoit honteux à quelqu'un de vous de ſe comporter avec la retenuë qu'on attend de lui, il vous le ſeroit déſormais à tous de vous comporter autrement.

Mais l'obligation la plus forte que vous ayiez contractée à l'égard de Marie, c'est d'imiter les vertus dont elle nous a donné l'éxemple. Estre sous la protection de la plus sainte de toutes les Vierges, c'est faire une profession ouverte de combattre tous les vices : autrement ce seroit profaner son nom, & se rendre indigne de ses faveurs. Que des pecheurs se servent de son entremise pour obtenir de Dieu la grace de changer de conduite : ils trouveront Marie disposée à les aider. Heureuse de ramener à Dieu des enfans égarez, elle se fera un plaisir de les encourager, de les soûtenir, de les consoler, de leur procurer même du ciel de ces faveurs, & de ces dons du Tres-Haut, qui les dédommageront avec usure des vains plaisirs que le Monde leur promet. Mais qu'ils se servent de la protection de Marie comme d'un voile à leurs desordres ; qu'à l'ombre de son nom ils prétendent demeurer impunément dans leur peché ; que sous prétexte de quelques prieres & de quelques devoirs qu'ils luy rendront

encore ils osent se flatter de sa protection, c'est ignorer ce qu'exige d'elle la qualité de Mere de Dieu. *Servire me fecistis in iniquitatibus vestris.* Que pourroit dire Marie à ces serviteurs présomptueux ? ne m'avez-vous cherché, que pour me faire servir à vos iniquitez ? Avez-vous prétendu m'en charger ? Oseray-je parler en vôtre faveur sans me deshonorer? Puis-je sans rougir vous avoüer pour mes enfans ? Quel reproche auray-je à soûtenir pour vous ? Mais je vois, MESSIEURS, que mon zéle m'emporte à vous dire des choses qui sont injure à vostre piété. A Dieu ne plaise que j'offense personne ; je sçay, graces au Ciel qui bénit nos soins, quels sont les sentimens où vous étes : mais quelque fortement établis que vous soyiez dans la piété, il est toûjours de nôtre devoir de prendre des mesures, & de vous fortifier contre l'avenir.

C'est un pur effet de la tendresse & de la charité qui me fait parler ; *Æmulor enim vos Dei æmulatione.* C'est un attachement sincere à vos 1. Cor. c. 13.

véritables interêts : il nous seroit bien rude, MESSIEURS, de voir jamais périr entre nos mains dans une maison de pieté, sous la protection de Marie, des enfans pour qui leur éducation, dont nous prenons soin, nous donne des sentimens de peres. Il nous seroit bien rude, de voir des enfans nez avec tous les avantages d'esprit & de corps que la nature peut donner, un naturel heureux pour la vertu, de l'ouverture pour les sciences, de la docilité pour les choses du ciel, de l'assiduité au travail; de jeunes hommes en un mot de si grande esperance, ne pas profiter des saintes maximes & des bons principes que nous tâchons de leur inspirer. Ah! MESSIEURS, pouvez-vous croire que vôtre salut nous soit indifferent, vous qui avez veû partir pour les peuples les plus sauvages, & pour les nations les plus éloignées, des gens que le zéle de la maison de Dieu consumoit ? des gens si zélez pour le salut des Barbares, pourroient-ils sans douleur, voir enlever à Dieu dans le sein de l'Eglise, des enfans confiez à leurs soins ?

Oüy, MESSIEURS, ſi nous étions à plaindre dans nôtre miniſtere, ce ſeroit de voir que malgré nos ſoins, l'ennemi de vôtre ſalut l'emportât ſur l'ardeur paſſionnée que nous avons de vous confirmer dans le bien : ne nous plaignez point pour les travaux, & pour l'aſſiduité qu'éxige un employ ſi pénible ; il ne tient qu'à vous de nous conſoler des peines : ſauvez vôtre ame ; vôtre ſalut eſt une récompenſe non ſeulement digne de nous, mais capable de payer le Sang d'un Dieu : voilà quelle eſt l'émulation qui nous anime à ſeconder le zéle du Sauveur du Monde ; ***Æmulor enim vos Dei æmulatione.*** ***ibid.***

Ah ! MESSIEURS, qu'il nous ſeroit avantageux, ſi vous pouviez lire dans nôtre cœur la vraye douleur que nous ſentons, quand il nous revient dans le Monde, que quelqu'un de vous au ſortir de cette Maiſon, ſe dément de ſes premiers ſentimens ! Nous comptons cela comme une perte ſenſible pour nous : nous conduiſons encore de l'œil cette brebis qui s'égare :

il semble que nous taschions de la rappeller du geste & de la voix ; & quand nous l'avons tout-à-fait perduë de veûë, quels regrets pour nous ! Mais quelle joye aussi quand nous pouvons la raprocher de Dieu. Si nous n'avions à cœur que nos interests, nous serions peu touchez de cette perte.

C'est pour les préserver d'un malheur si déplorable, que nous avons aujourd'huy recours à vous, Vierge sainte : faites toûjours croistre dans leurs cœurs ces heureuses semences de vertu que nous y remarquons ; jusqu'à ce qu'ils arrivent à la gloire, &c.

Fin du troisiéme Tome.



